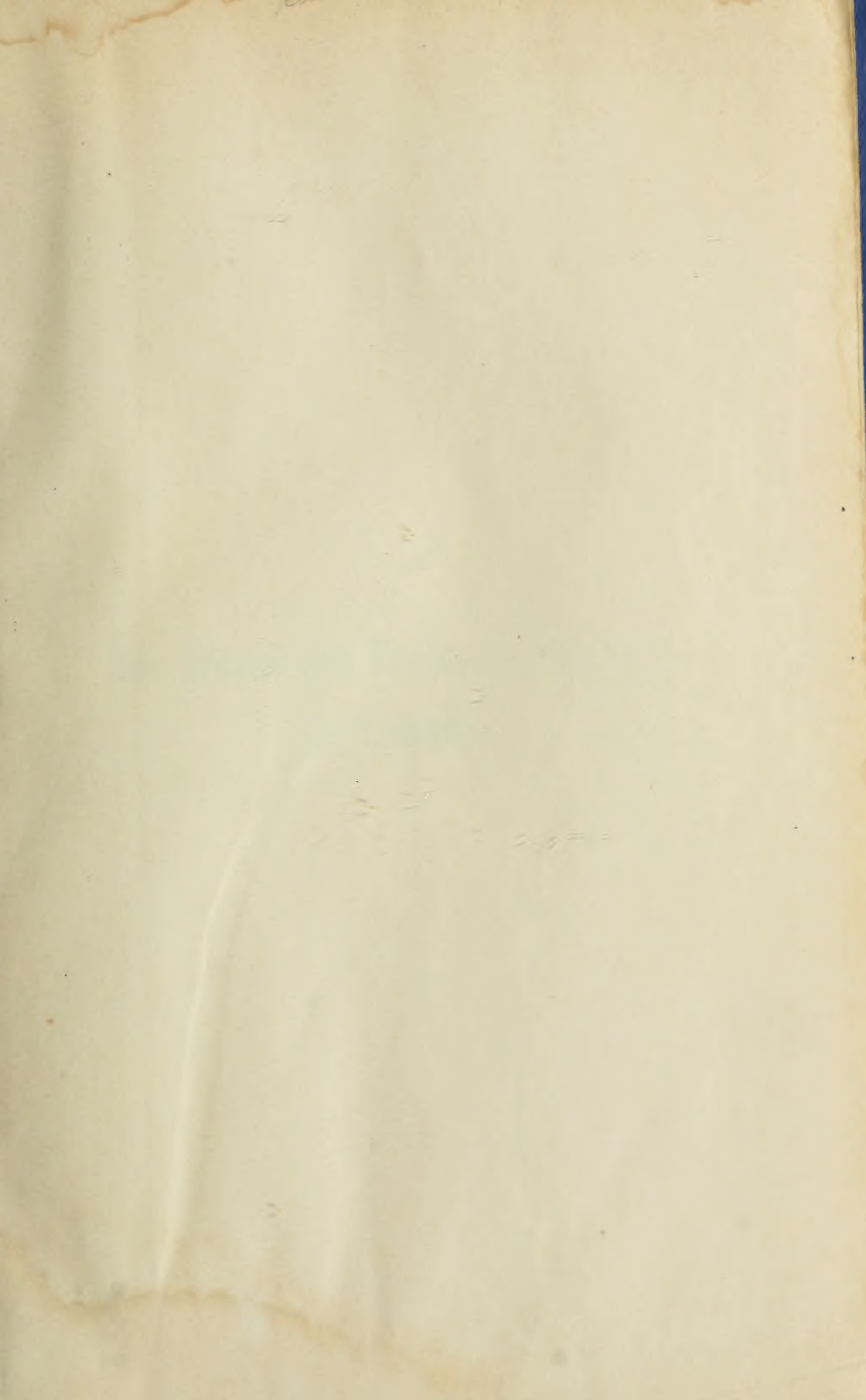




Les Frères des Ecoles chrétiennes au Canada

Nihil obstat :

Marianopolis, 1 augusti 1921,

E. HÉBERT, censor librorum.

Permis d'imprimer :

Montréal, le 3 août 1921

F.-X. DeLaDurantaye, v. g.

Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada

1837-1900



Les Frères des Écoles chrétiennes
44, rue Côté, Montréal

1921





SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

FONDATEUR

DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

1679

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES AU CANADA

(1837-1900)

PRÉFACE

Le but de ce travail est de conserver le souvenir des Frères des Écoles Chrétiennes qui, au Canada surtout, ont consacré leur vie au fécond apostolat de l'éducation de la jeunesse.

C'est une tâche difficile de sortir de la poussière du tombeau pour les peindre sur le vif des personnages qu'on n'a souvent pas vus, et de donner le juste coup de pinceau qui les fera revivre sous les yeux du lecteur.

Une telle œuvre, se rapportant à des religieux qui ont vécu la même règle, exercé des emplois similaires, est exposée, quoique édifiante, à provoquer l'ennui, bien plus qu'à séduire l'imagination par des trouvailles nouvelles. Pour n'être pas fastidieux, nous avons évité les longues biographies et cherché à personnifier en quelques mots ceux qui nous ont occupés.

Pour donner plus d'intérêt à cet ouvrage, nous avons décrit les lieux où se trouvent nos établissements, et relaté brièvement les principaux événements historiques qui s'y rattachent. Les photogra-

phies, les cartes, les portraits pourront servir à mieux graver les faits dans l'imagination. A part de rares exceptions, nous n'avons reproduit que les portraits des supérieurs majeurs décédés. Au lieu de grouper les fondations par ordre chronologique, on les présente par diocèse pour rendre les récits plus attachants et plus faciles à saisir.

Mais de qui avons-nous parlé ?—Des Frères profès de notre district décédés au Canada ou en d'autres contrées. Si parfois il nous est arrivé de dire sommairement quelques mots des vivants, ce n'est guère que pour compléter un récit, ou encore par convenance à cause des charges importantes que ceux-ci ont exercées ou qu'ils exercent encore.

Il nous eût été agréable de parler aussi des jeunes Frères, ces lis parfumés que le divin jardinier a cueillis ici-bas pour les transplanter dans le jardin du Paradis, mais ce n'était pas là notre tâche. Il s'agissait pour nous de citer seulement les noms de ceux qui ont embrassé la carrière de la vie religieuse d'une manière définitive par la profession perpétuelle.

Depuis la fondation de l'Institut au Canada jusqu'en 1900—la limite ordinaire de notre travail —nous avons à déplorer le décès de 217 sujets, et sur ce nombre plus de la moitié n'étaient pas profès.

Si nous y ajoutons ceux qui sont morts jusqu'à nos jours (1920), nous atteignons le chiffre de 398. C'est une belle gerbe dont les épis étincelants doivent glorifier hautement notre saint Fondateur.

En général, les courtes notices des Frères et les détails sur l'Institut ont été puisés dans l'historique de notre district, qu'on a bienveillamment mis à notre disposition.

Nous ne nous flattons pas d'offrir un ouvrage complet, à ceux qui nous liront, mais nous espérons que des éditions subséquentes pourront suppléer aux lacunes qui s'y trouvent.

Soyons les imitateurs de ces dignes religieux qui nous disent comme le grand apôtre des nations : « Mes frères bien-aimés, soyez constants, ne changez jamais, employez-vous de toutes vos forces et sans relâche à l'œuvre du Seigneur, étant persuadés que votre travail n'est point perdu devant le Seigneur. » (II Cor., XIII, 11.)

Fr. S.-L.



CHAPITRE I

Projets et établissements

En 1718, Monsieur Charron, l'un des fondateurs de l'Hôpital de Ville-Marie, avait obtenu du Fr. Barthélemy, supérieur général, quatre Frères pour la fondation d'un établissement au Canada. D'abord favorable à ce projet, saint J.-Bte de la Salle, après avoir réfléchi et prié, s'y opposa ensuite, et le départ n'eut pas lieu.

On apprit plus tard que la vocation des Frères eût été exposée à de réels dangers, s'ils fussent venus à Montréal.

Une autre tentative fut faite en 1737. Les Frères Charron, ne pouvant par eux-mêmes subvenir aux besoins de l'Hôpital de Ville-Marie, déléguèrent leur supérieur, le Frère Gervais, auprès du Fr. Timothée, notre supérieur général, pour obtenir leur union à nous et l'envoi au Canada de Frères de notre Institut.

Les Frères Denis et Pacifique furent députés à cet effet « pour voir par eux-mêmes l'état des choses ». Après de mûres réflexions, le projet fut abandonné, et le Fr. Timothée rappela ses Frères. (1738)

Voici, sur cet essai, un document important.

Document inédit

(Exhumé des archives de Montréal par M. E.-Z. Massicotte.)

Le 11 septembre 1737

Acte d'association faite entre les Frères de la Salle et les Frères Hospitaliers de cette ville.
Ad'hemar, N.P.

Pardevant les Nores royaux de la juridiction royalle de Montréal, y résidant, soussigné.

Furent présents : Les Très chers Frères Jean Jantot..., Supérieur de l'Hôpital Général de Montréal, André Bemoire..., assistant, Alexandre Turpin, Maître des Novices, Joseph Delorme, hospitaliers, et Pierre Martel, économe, administrateur du d. hôpital de Montréal, suivant les lettres patentes Du Roy, dattées du quinzième Avril mil six cent quatre vingt quatorze. Lesquels tous unanimement désirant et voulant concourir à soutenir l'œuvre de feu Monsieur Charon, leur digne fondateur, lequel œuvre serait prest à tomber faute de sujets pour contribuer de tout leur pouvoir, à soutenir la d. bonne œuvre, Et procurer un plus grand Bien et le soutien de leur maison. Après mûre délibération et assemblée capitulaire faite et signée le vingt-neuf d'Août, de la présente année, mil sept cent trente sept, Et pour ce, s'associer, et s'agréger aux très chers frères de la Salle nommés les frères des Écoles chrétiennes, et ne faire qu'un corps avec eux et embrasser à cet effect leurs

règles, et constitutions. Et pour une plus grande uniformité, se revêtir et habiller comme eux, et suivre et pratiquer les règles et maximes, sans cependant perdre de vue leur digne fondateur, pour qui les suffrages et prières se continueront comme elles ont esté faites jusqu'à présent. Et que la maison sera gouvernée et les biens d'icelle régis entre eux, suivant toujours les principes et intentions de mon feu sieur Charon, pour le mesme bien et la mesmefoy, le regardant à perpétuité comme premier fondateur des frères hospitaliers de l'Hôpital Général, de Montréal, Et en conséquence les chers frères Denis et Pacifique, Desputés et envoyés par le Vénérable frère Timothée, Supérieur Général de l'Institut des Écoles Chrétiennes suivant la lettre par luy écrite du treizième May mil sept cent trente sept aux d. Frères hospitaliers de Montréal, qui avaient escrit et proposé cette association en septembre de l'année mil sept cent trente six, après avoir pris connaissance de l'État de la d. maison et des biens qui en dépendent, ont en conformité de leur Députation et sous néanmoins le bon plaisir du dt. Vénérable frère Timothée, agréé et accepté la dt. proposition. Et en conséquence se chargent et se proposent conjointement avec les dts. frères de Montréal, des Biens fonds de cette maison à la charge d'en payer les dettes passives tant en France qu'en ce pais, dont les dts. frères acceptants, ont dit avoir vue parfaite connaissance. Et que les biens de cette maison seront régis et gouvernés par les anciens et nouveaux frères associés. En toute propriété et

économie tendante à l'accroissement et amélioration de la dte. maison des Frères hospitaliers, de Montréal, qui seront toujours tenus de loger, nourrir et entretenir autant de pauvres qu'il pourraient, de leurs revenus y en ayant actuellement quinze résidant et demeurant dans le dt. hôpital Général, lesquelles conventions et actes d'agrégations et association faite entre les dt. frères hospitaliers de Montréal, avec ceux des Écoles Chrétiennes. Seront exécutés de part et d'autre à toujours. Bien entendu qu'ils auront l'approbation de Monseigneur l'Évesque de Québec, présentement à Paris, et de Monseigneur le Marquis de Beauharnois, commandeur de l'Ordre militaire de St. Louis, gouverneur et Lieutenant Général de la Nouvelle France, et de Monseigneur Hocquard, Intendant de Justice de Police. Et finance, En toute la nouvelle France, inspecteurs du dt. Hôpital Général de Montréal, et le tout confirmé par le Roy, en obtenant des lettres patentes de confirmation pour rendre cette union et association stable et solide. Ce qui a esté accepté et signé tant par les chers frères Denis et Pacifique, Députés Stipulant au nom du Supérieur Général, qui les a Députés à cet effect, Comme il paraît par la lettre écrite du Vénérable frère Timothée Supérieur Général, dattée du treize May mil sept cent trente sept. Laquelle demeurera dans les Archives de la maison Comme pareillement acceptée et signée, par les dts. frères Hospitaliers de Montréal.

Fait et passé, Montréal, au dt. Hôpital Général, le onzième Septembre mil sept cent trente

sept, après midy. Et ont, les dts. frères signée avec les dts. Nores. (notaires). Lecture faite.

(Signé) Frère Jeantot, Supérieur,
" F. Alexandre Turpin,
" Fr. Demoyne,
" Fr. Joseph,
" Fr. Pierre Martel, Econome,
" Frère Denis, religieux de l'Institut des Écoles Chrétiennes.
" Frère Pacifique,
" Ad'hémar. N.P.
" Frs. LePaillieur, N.P.

Toutefois le Canada ne devait pas bénéficier de la première fondation des Frères des Écoles chrétiennes en Amérique. Nous trouvons dans les Annales de l'Institut qu'à Port-Royal de la Martinique les colons français possédaient une maison d'éducation appelée Collège Royal de Saint-Victor. Cette institution, soit par l'apathie des gens soit par l'indifférence des professeurs, était tombée en discrédit. Des plaintes sérieuses parvinrent aux autorités, qui les prirent en considération. Alors le gouvernement s'adressa au Fr. Frumence, Supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes, pour obtenir des sujets de sa Congrégation. La demande fut exaucée.

En 1774, deux Frères se rendaient dans la mission lointaine de la Martinique pour prendre la direction du Collège de Port-Royal. D'autres y furent envoyés quand le besoin se fit sentir.

Les Frères furent princièrement accueillis par le gouverneur et la population. Les résultats ob-

tenus dans l'enseignement leur gagnèrent les sympathies même des plus indifférents. La révolution française (1792) emporta cette fondation, comme toutes celles de France.

Les États-Unis furent la deuxième contrée américaine qui posséda pendant quelques années les Frères des Écoles chrétiennes. Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, qui venait d'être sacré à Rome, s'adressa à la Propagande pour la prier d'intervenir auprès des supérieurs de notre Institut pour obtenir des maîtres qui ouvriraient des écoles dans son vaste diocèse. En 1815, le Cardinal-Préfet faisait écrire au Supérieur Général, le Frère Gerbaud, et le suppliait d'accorder quelques sujets. Peu de temps après, le Pape Pie VII réitérait lui-même une demande dans ce but :

« Notre vénérable frère Guillaume Dubourg, consacré et nommé par nous Évêque de Nouvelle-Orléans, désire ardemment amener avec lui quelques-uns des vôtres pour instruire la jeunesse de son vaste diocèse qui en a un si grand besoin. Nous vous recommandons instamment, très cher Fils, cette affaire,. . . et nous souhaitons que si vous avez quelques sujets qui veuillent se dévouer pour aller dans cette région et que vous jugiez propres pour ce pieux emploi, vous les lui remettiez, si toutefois cela se peut. Ce sera une œuvre très agréable à Dieu et à nous-même. »

En avril 1816, le T. H. Frère Gerbaud répondait favorablement à la Propagande. L'année suivante trois Frères partaient pour la Louisiane et

arrivaient à Annapolis après 65 jours de traversée. En 1818, ils ouvraient une école près Saint-Louis. Tout alla bien pour commencer. Mais quatre ans plus tard on força les Frères de se disjoindre pour placer chacun d'eux à la tête d'une école et y diriger les maîtres séculiers qu'on leur adjoindrait. Ce procédé, opposé à nos règles, et la difficulté d'être en rapports fréquents avec les supérieurs, effrita peu à peu la vocation de ces pauvres isolés.

Ce n'est qu'un siècle après la démarche des Frères Charron, en 1837, que nous verrons les Frères des Écoles chrétiennes venir au Canada. Le calme ne régnait pas dans nos parages, car, 1837 est une date néfaste pour notre histoire. Elle nous rappelle le soulèvement des Canadiens français contre l'oligarchie anglaise, oppressive de nos droits. Alors le sang coula en plusieurs endroits. Un bon nombre des nôtres qui avaient combattu pour le droit et la justice, furent exécutés ou envoyés en exil aux Bermudes. La force du nombre triompha. La loyauté des Canadiens envers leurs nouveaux maîtres, n'empêcha pas, en maintes circonstances, la potence de se dresser. Néanmoins, en cette sombre année où avait éclaté dans les campagnes le tonnerre de la révolte, la consécration épiscopale de Sa Grandeur Mgr Bourget (25 juillet) avait jeté un éclair de joie.

Donc, en 1837, les Frères arrivèrent à Montréal pour y fonder des écoles. Disons quelque chose de l'éducation au Canada avant cette époque. Depuis leur arrivée en 1615 jusqu'à 1629, où ils doivent partir, les Récollets sont pour bien dire les

seuls maîtres d'école. Ils instruisent la jeunesse avec le même zèle qu'ils prêchent l'Évangile aux Indiens. A leur demande, les Jésuites vinrent en 1625, pour les aider dans leurs missions. Tous durent quitter le Canada à la conquête des Kertk (1629). Les Jésuites revinrent en 1632, et les Récollets, seulement en 1670. Les Jésuites s'occupèrent alors de l'éducation à tous ses degrés : primaire, secondaire et supérieure.

En 1657 arrivèrent à Montréal (Ville-Marie) les MM. de Saint-Sulpice, qui ne négligèrent pas l'éducation de la jeunesse.

Dès 1664, quand Montréal comptait à peine une quarantaine de familles, M. Gabriel Souart, Supérieur des Sulpiciens, fondait une école élémentaire pour les jeunes gens, et voulait bien prendre le titre de *premier maître d'école.* Plusieurs autres messieurs imitèrent leur Supérieur et se firent instituteurs. De cette école primaire sortirent des élèves qui devinrent, sans doute avec une instruction plus complète, des héros canadiens; qu'il suffise de nommer Leber et Charles le Moyne. Plus tard viendront les barons de Longueuil, de Ste-Hélène, de Bienville, d'Iberville, de Beaujeu, etc., qui sont des étoiles d'or dans notre histoire nationale.

« Le Séminaire protégea, dit M. Magnan, les écoles tenues par les laïcs, qui trouvèrent dans cette Institution pendant plus de deux cents ans, des soutiens assidus et des guides éclairés. Jusqu'à l'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes, il fut le point de ralliement des instituteurs séculiers de la vaste région de Montréal. »

Les Récollets, les Jésuites, le clergé séculier, les Sulpiciens et des maîtres laïcs furent donc les véritables ouvriers de l'instruction primaire sous la domination française. De ce côté, les filles furent plus favorisées que les garçons ; elles eurent pour s'occuper d'elles les Ursulines et les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Mais quelque chose de plus stable va s'opérer pour l'éducation masculine.


M. Quiblier, p. s. s.

En 1830, M. Quiblier, Supérieur des Sulpiciens, à Montréal, s'adressait au Fr. Anaclet, Supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes, pour obtenir des sujets de l'Institut. Cette demande était faite au nom de Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal.

M. Joseph Vincent Quiblier, né en France en 1796, vint au Canada en 1825. Après avoir été professeur de philosophie au Collège de Montréal et directeur de cette institution, il fut adjoint

comme aide à M. Roux, Supérieur du Séminaire; il le remplaça en 1841.

Sans entrer dans le détail de tout le bien qu'a fait M. Quiblier à Montréal, disons qu'à une piété profonde et à des talents remarquables, il joignait un cœur généreux et sympathique. Il démissionna comme supérieur en 1846.



Mgr Jean Lartigue

Monseigneur Jean Lartigue, né à Montréal en 1777, ordonné prêtre en 1800, entra à Saint-Sulpice en 1806. Son talent pour la prédication, son zèle sans bornes pour la conversion des pécheurs et son inépuisable charité envers les pauvres, en firent l'ornement de sa communauté.

En 1819, il accompagnait en Angleterre Mgr Plessis, évêque de Québec, qui se rendait auprès de lord Bathurst, ministre des colonies, afin d'obtenir un siège métropolitain pour Québec et quatre suffragants. Mgr Plessis fut bien accueilli. De là

il se rendit à Rome, auprès de Pie VII, pour faire confirmer ce projet : c'est alors que Montréal fut érigé en diocèse. Deux ans plus tard (1821), Mgr Lartigue était préconisé évêque auxiliaire de Québec et administrateur de Montréal. Les difficultés ne manquèrent pas au début de son épiscopat (1821 à 1825). Le choix de sa résidence en suscita de nombreuses. Pendant ce temps, il demeurait à l'Hôtel-Dieu avec son secrétaire, M. l'abbé Bourget, le confident de ses pensées, l'inlassable coopérateur de ses travaux, qui, plus tard, deviendra son digne successeur (1840).



Le T. H. Fr. Anaclet, sup. gén.

Après cette digression un peu longue sur les deux illustres personnages qui demandaient des religieux éducateurs, reprenons notre récit. Le Fr. Anaclet se rendit au désir de Mgr Lartigue exprimé par M. Quiblier en 1837. Quatre Frères furent désignés pour venir à Montréal : Aidant,

Adelbertus, Rombaud et Euverte. Disons un mot sur chacun.

Le Fr. Aidant, ancien visiteur du district de Nantes (1831-35), venait au Canada en qualité de directeur et de visiteur. Sa piété exemplaire, sa fidèle observance des règles, son zèle ardent à faire glorifier Dieu par la jeunesse le faisaient désigner sous le nom de *saint religieux*. Il retourna en France et y mourut en 1866.


Le Fr. Adelbertus

Le Fr. Adelbertus faisait la classe à Dieppe quand il fut désigné pour venir au Canada. Voici une copie de la lettre du Très Honoré Fr. Anaclet, Supérieur général, au Cher Fr. Adelbertus le 27 septembre 1837.

«Je dois envoyer des Frères à Montréal, dans le Canada, contrée du nord de l'Amérique. Il me manque un Frère de grand'classe et j'ai pensé que je pouvais compter sur vous pour cette importante mission. Je n'ai cependant pas voulu vous donner des ordres sans vous avoir consulté auparavant, parce qu'il s'agit de vous expatrier. Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, veuillez réfléchir à son

contenu et me faire connaître de suite si vous êtes décidé à partir. En cas d'affirmation, ce que je désire beaucoup, il faudrait vous tenir prêt à vous embarquer au Hâvre le 6 ou le 7 octobre prochain. Si vous ne jugez pas à propos d'accepter, il faudrait que je me hâte d'en chercher un autre. »

Le Fr. Adelbertus peut être appelé le *vénéré patriarche* des Frères d'Amérique. Malgré son caractère peu expansif, il était d'un abord facile et affable. Sa conversation était intéressante et toujours charitable. Pendant ses cinquante et un ans de vie religieuse en Amérique, Montréal, Québec, Pointe-Lévis, Baltimore, Albany et d'autres endroits le verront tour à tour exercer, sous différents titres, les nobles fonctions d'éducateur de la jeunesse. Il excellait dans l'enseignement du catéchisme. Il composa sur cette matière de petits traités utiles aux jeunes professeurs.

Il enseigna jusqu'à la fin de sa vie. Pendant ses dernières années, n'était-il pas beau de voir ce vieillard, presque octogénaire, prendre chaque jour une section des enfants les plus arriérés, qui se préparaient à la première communion, pour leur apprendre, à force de répétitions, la lettre du catéchisme et les prières ? Il s'occupait aussi à composer des manuels d'enseignement, entre autres, un cours de géographie et des notions de cosmographie. Il aimait contempler l'hémisphère céleste, étudier les constellations. Souvent on le vit par les beaux soirs d'automne, au milieu des scolastiques, leur communiquant ses connaissances astronomiques. Il décéda au Mont-de-la-Salle, Mai-

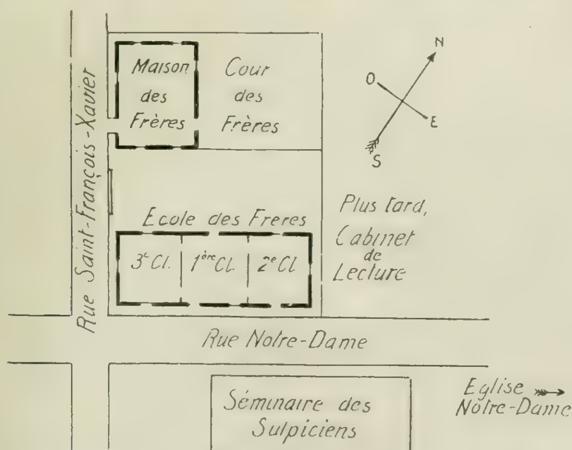
sonneuve, le 2 mars 1889. Les funérailles eurent lieu à Notre-Dame. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque pontifiait ; plusieurs notabilités de la ville et plus de 4000 élèves étaient présents.

Le Fr. Rombaud paraissait avoir fait sienne cette maxime de la sainte Écriture : « Le juste vit de la foi. » Son recueillement continuel portait à croire qu'il était toujours attentif à la présence de Dieu. Il faisait toutes ses actions par obéissance. S'il croyait avoir manqué à ce devoir, il réparait aussitôt sa faute. Il mourut à Paris en 1868. Sa notice mortuaire nous parle de son calme, de sa résignation, même de sa joie en face de l'éternité, qu'il semblait envisager avec bonheur, délectation.

Le Fr. Euverte ne perdit jamais de vue ce précepte de notre Institut : « Par esprit de foi vous ferez tout et pour Dieu uniquement ». L'espérance du ciel motivait toutes ses actions. Il était mort au monde. Il ne demanda jamais d'aller voir ses parents pendant les vingt-huit ans qu'il passa au Canada. Sa piété douce et aimable rappelait celle des saints. Il pratiqua à un degré éminent toutes les vertus qui doivent caractériser un bon religieux. Il mourut à Québec, en odeur de sainteté, en 1865. M. le curé de la Basilique voulut que les funérailles fussent solennelles. Le corps fut inhumé sous l'église de Saint-Jean, dans la partie alors réservée à nos Frères.

Ces quatre Frères, si dignes de confiance, quittaient Paris le 6 octobre 1837, s'embarquaient sur

le paquebot *Louis-Philippe* le 10, et, après une heureuse traversée, arrivaient à New-York le 3 novembre. Trois Sulpiciens se trouvaient avec eux : MM. Billaudèle, Challos et Raymond. Le lendemain, un bateau les conduisit tous par l'Hudson jusqu'à Albany ; de là, sur un autre vaisseau, ils se rendirent à Troy. Le voyage se continua par le canal jusqu'au lac Champlain où ils prirent un bateau à vapeur pour se rendre à Saint-Jean d'Iberville. De cet endroit, ils poursuivirent leur



Plan de la première habitation et de la première école

route en chemin de fer jusqu'à Laprairie, puis traversèrent le fleuve et arrivèrent à Montréal le 7 novembre. Sans doute qu'ils admirèrent le Saint-Laurent ! D'un côté, les gros bouillons blancs des rapides tapageurs, de l'autre, brillantes comme des émeraudes, les îles Saint-Paul et Sainte-Hélène entre lesquelles ils passèrent et d'où ils eurent une échappée sur Montréal. Leur premier lieu d'habitation fut le Séminaire de Saint-Sulpice, toujours

ouvert à la généreuse hospitalité, qui les logea avec beaucoup de cordialité.

Les classes s'ouvrirent le 23 décembre ; 200 élèves se présentèrent, il y eut encombrement. Au lieu de deux classes, il fallut en ouvrir une troisième. Cette dernière, située sous la sacristie de l'église de Notre-Dame, fut confiée au Fr. Euverte, qui devait être employé au temporel.



Première école des Frères, rue Notre-Dame (elle est indiquée par une flèche)

Une messe solennelle au Saint-Esprit inaugurait les classes le 22 janvier de l'année suivante. Sa Grandeur Mgr Bourget, coadjuteur de Montréal, qui y assistait, bénit les élèves. M. Quiblier prononça un discours sur les avantages d'une bonne éducation. Une quête fut faite pour subvenir au

secours des enfants pauvres, et l'on se montra généreux.

Le 6 juin, les Frères quittaient le Séminaire pour prendre possession d'une maison attenante à leurs classes. Celles-ci, au nombre de deux, se trouvaient en face du Séminaire, rue Notre-Dame, et formaient le coin de la rue Saint-François-Xavier, le grand apôtre des Indes, l'un des premiers patrons de la colonie et envers lequel les Canadiens ont toujours eu une véritable confiance et une sincère piété. Peu de temps après, la troisième classe, d'abord ouverte sous la sacristie de Notre-Dame, fut transférée dans le même local que les autres. Le Fr. Euverte en eut encore la direction. Mais ce bon religieux, très instruit pour le temps, ne pouvant maintenir l'ordre, fut retiré de cet emploi par le Fr. Aidant et remplacé par un novice.

En 1838, le séminaire commença à rétribuer les Frères, donnant à chacun $200.00 par année. Ce fut à cette époque qu'on ouvrit un noviciat provisoire. Il est d'abord question de trois postulants venant de Lorette. Le maître d'école de cette localité, F.-X. Gilbert, âgé de trente ans, l'un de ses amis, âgé de vingt-cinq ans et un élève de Gilbert, ayant seize ans au plus. Les deux derniers restèrent peu de temps. Gilbert prit l'habit religieux sous le nom de Fr. Joseph, et remplaça le Fr. Euverte en classe. Il se retira quelque temps après et la classe resta sans professeur. La Providence y suppléa en partie en envoyant un autre postulant (1839). Narcisse Goulet, qui revêtit l'habit reli-

gieux un mois après, et prit aussi le nom de Fr. Joseph (Josephus of Mary) et continua à faire son noviciat tout en dirigeant la troisième classe, jusqu'à l'arrivée de deux Frères de France : Gélisaire et Zozime. Le dernier, dont nous parlerons subséquemment, remplaça le novice jusqu'à la fin de l'année. Narcisse Goulet, né à Saint-Roch de Richelieu, fut le premier profès canadien.



Maison Laframboise et premier noviciat

Pour loger le noviciat, M. Quiblier fit au prix de $18,000 l'acquisition de la propriété de M. Alexis Laframboise, située entre les rues Côté et Chenneville, Vitré et Lagauchetière. La maison qui s'y trouvait avait été la résidence de campagne d'un gouverneur de Montréal. Un étage y fut ajouté, aux frais du Séminaire, pour l'usage de la

communauté. Cette maison fut aussi la demeure de Paul LeMoyne, sieur de Maricourt, l'un des fils de Charles LeMoyne. Joseph Marmette raconte les exploits héroïques de ce dernier dans son ouvrage, « Les Machabées de la Nouvelle-France». Voici ce qu'il dit de cette ancienne propriété du sieur de Maricourt, décédé à Montréal, en 1704. « Sa résidence connue sous le nom de *Près-de-ville* était située dans le faubourg Saint-Laurent à l'endroit qu'occupe aujourd'hui la maison des Frères. » « Un plan ancien de la ville, de M. Jacques Viger, la retrace et l'inscrit maison Maricourt. Nous l'avons vue dans son premier état de construction, alors qu'elle n'était qu'un solide corps de logis à un étage armé de deux petites ailes faisant face à la ville. Elle était couverte en ardoise et à couverture fort à pic. Cette maison avait été élevée au milieu d'un vaste champ qui aurait abouti à la rue Craig et qui bornait la petite rivière encaissée depuis dans un canal souterrain (aqueduc) et sur laquelle on allait admirer un pont de pierre conduisant à *Près-de-ville.* »

Le personnel des Frères fut alors transféré à la rue Côté (1839).

L'année suivante, en attendant que l'école de la rue Vitré fût terminée, deux nouvelles classes furent ouvertes dans les remises de M. Laframboise. Les Frères Gélisaire et Joseph en devinrent les titulaires.

La maison de M. Laframboise logeait tout à la fois la communauté et le noviciat. C'est dans cette demeure que, pendant trente-quatre ans

(1839-1873), on forma à la vie religieuse bon nombre de jeunes gens de différentes nationalités, surtout canadienne et irlandaise. Plus tard (1876), nous verrons le Petit-Noviciat ou Juvénat dans cette même maison d'où il sera transféré en 1887 au Mont-de-la-Salle, Maisonneuve, avec les autres maisons de formation et la communauté des vieillards, dite la Sainte-Famille.



L'école Saint-Laurent

Depuis 1917 ces établissements se trouvent à Laval-des-Rapides.

L'école Saint-Laurent, terminée en 1840, longue de 172 pieds et large de 30, située sur la rue Vitré, et construite aux frais des MM. de Saint-Sulpice, était alors considérée comme l'une des plus belles maisons de la ville.

Quand, en 1860, le prince de Galles, devenu Édouard VII en 1901, visita Montréal, on tint à lui montrer cet établissement. Il manifesta son étonnement en voyant une si belle école à la disposition des enfants du peuple.

Cette visite du prince de Galles au Canada occasionna de brillantes démonstrations et de grandes réjouissances publiques. Head, alors gouverneur général, et bon nombre de personnes de distinction se rendent à Gaspé pour lui souhaiter la bienvenue. Le vaisseau royal, escorté de centaines de vapeurs, arrive devant Québec (18 août). Le prince est accueilli avec un enthousiasme délirant. Les canons de la flotte mêlent leurs détonations bruyantes à celles de la citadelle. Les cloches sonnent à toutes volées. Les évêques de la province et les notables de la ville sont là pour le recevoir. Le maire le salua au nom des citoyens dans les termes les plus heureux. Il y eut, en l'honneur du prince lever officiel, galas, illuminations, feux d'artifices et voyages de plaisir.

Montréal eut aussi dans cette circonstance des fêtes splendides. Le prince présida à l'inauguration du gigantesque pont Victoria et ouvrit l'exposition des industries du Canada. Après avoir visité les Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sherbrooke et Ottawa, Son Altesse Royale se rendit dans le Haut-Canada où des réceptions on ne peut plus grandioses l'attendaient.

Saint-Sulpice se montra toujours sympathique à l'œuvre des Frères. A peine y avait-il quatre mois que les classes étaient commencées qu'ils

reçurent un touchant témoignage d'estime de la part des prêtres et des marguilliers de Montréal. En reconnaissance des services rendus à la jeunesse, il fut décidé, dans une assemblée, que les Frères décédés sur la paroisse de Montréal, seraient inhumés gratuitement sous la voûte du chœur de l'église paroissiale, et qu'un service à *deux cloches* serait célébré au jour de leur sépulture, aux frais de la fabrique. Cette résolution généreuse fut communiquée aux Frères par M. Quiblier, supérieur du Séminaire et curé de Notre-Dame.

Les deux nouvelles classes, ouvertes en mars 1840 dans un local provisoire, furent transférées avec celles de la rue Saint-François-Xavier à l'école Saint-Laurent, rue Vitré, le 16 novembre de la même année (1842).

Le 22 du même mois eut lieu la bénédiction de cet établissement par M. Quiblier, accompagné de plusieurs prêtres sulpiciens.

En septembre 1841, deux nouvelles classes furent installées au deuxième étage de l'école Saint-Laurent, ce qui porta le nombre à huit : quatre pour l'enseignement du français, ayant pour professeurs les Frères Gélisaire, Zozime, Rombaud et Josephus of Mary ; quatre pour l'enseignement de l'anglais, ayant pour professeurs les Frères Adelbertus, Paul, Laurent et Cassien. L'école comptait 860 élèves. Une neuvième classe fut encore ouverte au mois de décembre.

Le Fr. Philippe, dont nous parlerons plus loin, supérieur général et successeur du Fr. Anaclet, et

qui avait singulièrement à cœur l'extension de son Institut, voyait avec satisfaction l'arbre de Saint-Yon, transplanté sur les bords du Saint-Laurent, prendre des développements considérables, protégé qu'il était par MM. de Saint-Sulpice. Aux quatre premiers Frères, il adjoignit volontiers de nouvelles recrues selon les besoins de l'accroissement des élèves. Ainsi douze classes sont bientôt installées à l'école Saint-Laurent ; une chapelle à l'usage des Frères et des élèves et placée sous le vocable de saint Joseph est bénite par Mgr Bourget. Montréal, dont la population était alors à peu près de 40,000 habitants, compte bientôt vingt-cinq Frères enseignant 1800 élèves. Le nom de M. Quiblier se mêle avec honneur à tous ces progrès rapides.

Ce fut une grande joie pour les Frères de voir au jour de la Toussaint 1840 quatre anciens élèves de Montréal revêtir l'habit religieux : c'était le recrutement sur place. Un autre encouragement leur fut aussi donné la même année. Ils reçurent l'honorable visite du gouverneur général lord Sydenham, qui, après s'être rendu compte de tout, n'eut que des louanges à faire. Ce gouverneur, membre du parlement impérial, était arrivé au Canada en 1839.

En 1842, une autre visite comblait les Frères de félicitations et de bénédictions. NN. SS. les Évêques de Montréal, de Québec, de Kingston et de Boston, accompagnés d'une quinzaine de prêtres, les honoraient de leur présence en assistant à leurs classes dont ils admirèrent l'enseignement et

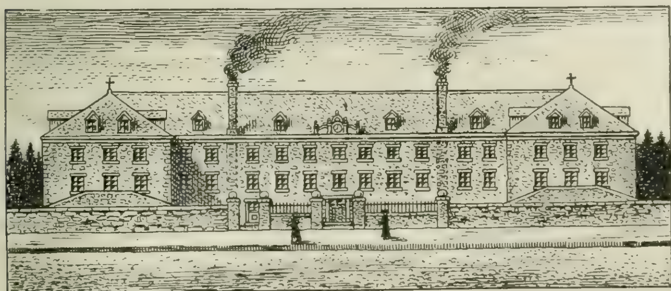
les bons procédés. Peu de temps après, Mgr Forbin-Janson, évêque de Nancy, orateur distingué qui prêcha au Canada (1844), visita l'établissement et en fit les plus grands éloges. Le grand et saint fondateur de l'œuvre de la Sainte-Enfance parut dans nos villes et nos campagnes comme un ange de bénédiction. Son passage trop rapide ressembla à une marche triomphale. Ce pieux souvenir est resté vivace dans nos populations comme celui d'un phénomène inoubliable.



Mgr Forbin-Janson

L'heure était venue pour les Frères d'aller se porter sur d'autres points de la terre américaine. Sur les instances de l'archevêque de Baltimore, Mgr Eccleston, le Fr. Aidant se rendit dans cette ville pour aviser au moyen d'y installer trois Frères. A cette époque (1842) la ville de Québec faisait aussi des démarches pour avoir des Frères. On lit ce qui suit dans les *Mélanges religieux* publiés par Granger Frères.

« On nous annonce que le diocèse de Québec est sur le point de recevoir de France, à son tour, des Frères des Écoles chrétiennes. C'est un vrai bonheur dont nous le félicitons de tout notre cœur ; car nous sommes en position d'apprécier mieux chaque jour le mérite de ces excellents instituteurs. Au reste, en France même, ils triomphent chaque jour avec un nouvel éclat de l'opposition puissante et systématique de l'Université et de l'impiété, en ralliant à eux l'estime et la confiance les plus universelles et les mieux méritées ».



Ancien Collège de Montréal

En 1843, deux classes de la rue Vitré furent transférées à l'ancien collège situé à l'extrémité ouest de la rue Saint-Paul—appelée autrefois rue du Collège. Une troisième classe y fut ajoutée. Les titulaires furent les Frères Amulvin, arrivé de France cette même année, Luc et Louis. Ces classes étaient transférées dix-neuf ans plus tard au quartier Sainte-Anne (1862).

On lit encore dans les *Mélanges religieux* : «Le jeudi 28 juillet 1843, dans l'après-midi, les écoles des Frères se réunirent au collège de cette ville pour

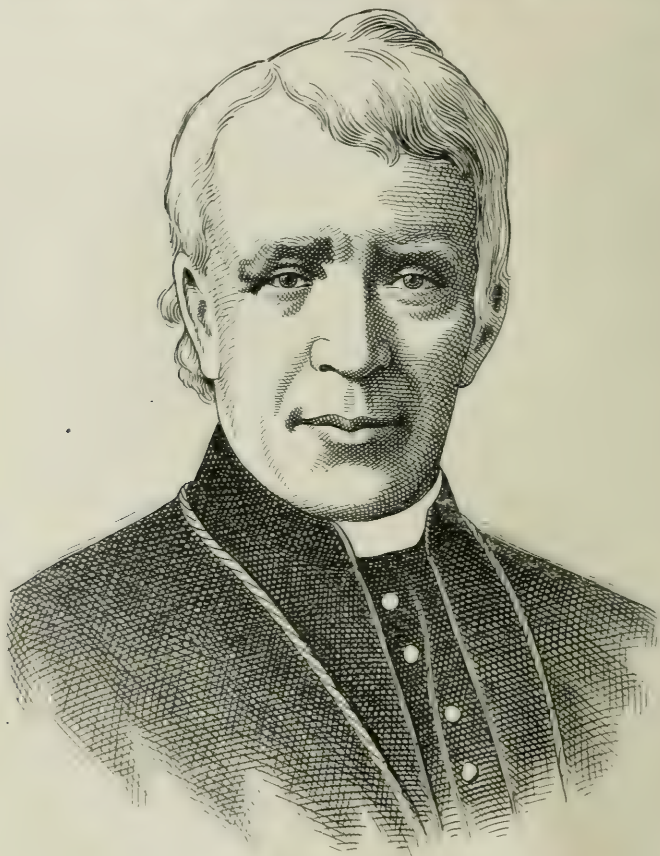
y célébrer la grande fête—car c'est une véritable fête que celle de la distribution des prix. Nommer les Frères des Écoles chrétiennes, c'est nommer les instituteurs les plus admirables et les plus parfaits ; c'est nommer des écoles où l'instruction élémentaire et religieuse, les sciences mêmes et les arts, sont enseignés avec une perfection que n'atteignent pas communément les écoles supérieures , et sauf l'enseignement du grec et du latin, de la rhétorique et de la philosophie, qu'ils laissent aux collèges, nous ne savons pas ce qu'il leur resterait à enseigner à leurs élèves pour en faire des hommes les plus solidement instruits dans toutes les branches de l'instruction usuelle, réclamée par la plus ambitieuse exigence. La lecture, l'écriture dans tous les genres, depuis la bâtarde jusqu'à la gothique, le dessin linéaire, la grammaire, la langue anglaise, l'arithmétique, la géométrie, etc., la géographie raisonnée, l'histoire, etc., etc., toutes ces connaissances sont non pas enseignées, comme on le dit d'habitude, et avec plus ou moins de vérité, de toutes les institutions, mais elles sont apprises réellement, approfondies, raisonnées,d'une façon étonnante, et n'eût été la taille de ce millier de petits savants, on les eût pris pour autant de candidats subissant hardiment leur examen pour quelque baccalauréat. Nous vîmes là des plus éclairés de nos concitoyens ne pas revenir de surprise en voyant ces petits prodiges raisonner, opérer, en examinant les travaux qu'ils avaient exécutés. Ces écoles, en propageant l'instruction religieuse et libérale, en régénérant la jeunesse de cette ville,

sont destinées à opérer une révolution morale dans tout le pays. Ces instituteurs incomparables méritent donc l'amour, les respects et la reconnaissance de tous. Et c'est là encore, disons-le hautement, une œuvre du catholicisme : ces hommes dévoués sont les enfants d'un prêtre catholique, que bientôt le Souverain Pontife nous permettra d'invoquer comme un saint. Que nos ennemis nous montrent de telles œuvres, de semblables hommes, un pareil dévouement ! Oui, le catholicisme est la religion du ciel, car ses œuvres sont celles de Dieu ».

La même année, Mgr Bourget confiait aux Frères les deux classes établies par Mgr Lartigue, en 1825, dont le local se trouvait au rez-de-chaussée du palais épiscopal. Le Fr. Alexandre, qui sera le premier directeur à l'Islet, et le Fr. Remez, arrivé au Canada en 1843, les dirigèrent. Ce dernier retourna en France et mourut à Passy en 1857. Ces classes devinrent la proie des flammes avec la cathédrale et le palais épiscopal en 1852. Les Frères enseignèrent dans un local provisoire jusqu'à l'ouverture de l'école actuelle de Saint-Jacques (1865). Pour le nouvel ameublement, le secours aux incendiés et le vêtement aux enfants pauvres, les Frères dépensèrent au moins $3,400. Cette même année, Mgr Bourget quittait la paroisse Saint-Jacques pour aller habiter son nouveau palais épiscopal du Mont-Saint-Joseph.

Mgr Bourget (1799-1885) succéda à Mgr Lartigue en 1840. Ce prélat était remarquable par une vigueur et une énergie inaltérables, sembla-

bles à celles des saints. Il ne se précipitait pas, mais une fois décidé, rien ne pouvait l'arrêter. D'ailleurs, ce n'était qu'après avoir prié, réfléchi et consulté qu'il embrassait une cause. Sa coopé-



Mgr Bourget

ration aux œuvres de charité et d'éducation ne se lassait jamais. Il fut toujours un défenseur intrépide des droits et des doctrines de l'Église contre les erreurs modernes. Ses mandements nombreux

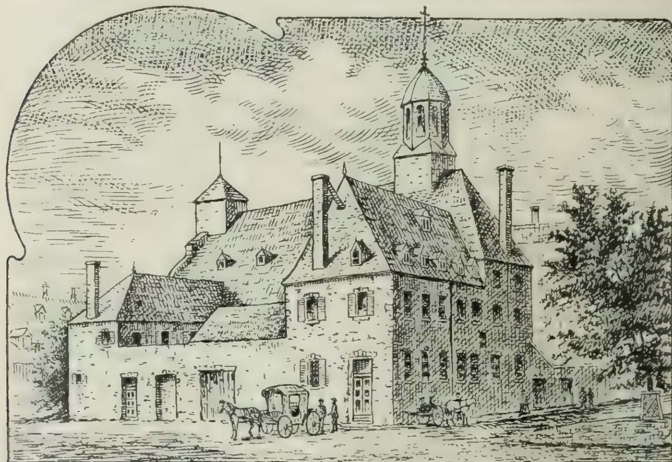
—plus de trois cents—sont écrits dans un style coulant, plein de charme et de force d'expression. Dans les luttes onéreuses qui, pendant son administration divisèrent l'opinion à Montréal, il tint une attitude ferme et sans fléchissement. Le Saint-Siège, appréciant cet intrépide défenseur des droits et de la justice, le créa comte romain et assistant au trône pontifical (1862). Les labeurs incessants soutenus par une irréductible volonté lui firent ériger dans son diocèse soixante-quinze paroisses nouvelles, et introduire une quinzaine de communautés religieuses. Ce grand évêque était singulièrement attaché à Rome. Quand Pie IX fut en butte à la révolution italienne, ce dévoué au Saint-Siège lança dans son diocèse une lettre pastorale qui provoqua une croisade de jeunes gens. Des centaines volèrent à la ville éternelle pour défendre les droits du Pape-Roi (1868-69).

Mgr Bourget résigna son siège épiscopal (1876) en faveur de son coadjuteur Mgr Charles Fabre. Dans cette circonstance, il reçut la dignité d'archevêque de Marianopolis. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent au Sault-au-Récollet, où il mourut en odeur de sainteté, le 8 juin 1885. Ses funérailles, qui eurent lieu à Notre-Dame, provoquèrent une vraie démonstration publique. M. Collin, supérieur de Saint-Sulpice et orateur éminent, prononça l'oraison funèbre en des termes éloquents qui impressionnèrent vivement l'assistance.

En 1843, la maison-mère comptait seize Frères dont quatorze payés par le séminaire et deux par l'évêché.

En 1844, deux classes pour les enfants irlandais furent ouvertes dans l'ancien monastère des Récollets, coin des rues « Récollets et Sainte-Hélène ». Elles eurent comme premiers professeurs les Frères Laurent et Francis. Plus tard ces classes devinrent françaises.

Le Fr. Laurent (Ovide Dufresne) avait deux frères dans l'Institut : James, né à Montréal en 1824 et Jean-Baptiste. Ce dernier avait été élève du Fr. Adelbertus à l'école Saint-Laurent. En



Ancien monastère des Récollets

1891, il célébrait ses noces d'or de vie religieuse et se trouvait le doyen des Frères canadiens-français en Amérique. La communauté de Saint-Thomas-de-Montmagny, ouverte en 1849 et fermée en 1880, l'eut comme premier directeur. Il fut le premier Canadien promu à cette charge. On vit aussi aux Récollets le Fr. Bernard, entré au noviciat en 1847, dont l'aptitude pour l'enseignement

des jeunes élèves était proverbiale. Il en eut jusqu'à deux cents à la fois dans sa classe. Sa réputation s'est conservée à Montréal. On rencontre souvent des vieillards qui rappellent sa mémoire.

L'école des Récollets eut pour dernier chef le Fr. Marcien, mort à l'Équateur en 1884.

Disons un mot du Fr. Barnabé, premier de ce nom, et du Fr. Francis, tous les deux entrés dans l'Institut avant l'ouverture du noviciat proprement dit. Le premier tomba malade pendant sa formation, se retira dans sa famille pour refaire sa santé et y mourut en 1843.

Le second, qu'on vient de voir aux Récollets, né à Burlington, commença son noviciat en communauté et le termina sous le Fr. Rombaud, le premier directeur des novices. En 1855 on le trouve à Baltimore pour refaire sa santé. S'étant remis, il fut envoyé au Collège Saint-Joseph (Calvert Hall) de la ville et de là chez ses parents pour se rétablir de nouveau, mais il n'y put réussir.

Le 2 mai 1845, s'ouvrit à Montréal une école d'adultes comprenant cent vingt élèves répartis dans trois classes. Les cours se donnaient le soir, de sept heures et demie à neuf heures. La dernière demi-heure du vendredi était consacrée à l'enseignement du catéchisme.

« A Montréal, comme à Paris, comme en tous pays du monde, dit Poujoulat dans la vie du Fr. Philippe, l'école d'adultes, cette création des Frères, est un bienfait que le peuple comprend. »

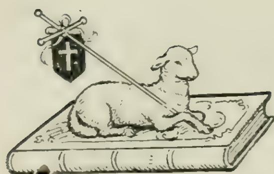
Cette même année (1845), pour loger plus convenablement les Frères et leurs novices, le Séminaire fit construire sur la rue Côté une maison en pierre de taille, longue de 80 pieds, large de 30, et comprenant quatre étages. On trouvait au rez-



Annexe à la résidence des Frères, rue Côté

de-chaussée la cuisine, le réfectoire et la procure qui, plus tard, fut considérablement augmentée. Les parloirs et la salle des exercices occupaient le premier étage. Le deuxième comprenait la chapelle, la sacristie et une chambrette à l'usage du Fr. Visiteur. Les Frères prirent possession de

cette résidence à l'ouverture des classes de l'année suivante. Cette maison était ajoutée à l'ancien bâtiment qu'occupaient les Frères et dont on dut démolir une petite partie, en 1872-73, pour faire place à l'encoignure d'une annexe construite à l'angle des rues Côté et Lagauchetière.





CHAPITRE II

Le noviciat proprement dit

Le noviciat est le vrai moyen de recrutement de tout institut religieux. Notre Fondateur, saint J.-Bte de la Salle, l'avait bien compris ainsi, et malgré les nombreux obstacles qu'il rencontra, il mit tous ses efforts pour réaliser cette œuvre qu'il considérait de première importance. Même leur formation religieuse achevée, saint J.-Bte de la Salle aimait à ramener les Frères dans la solitude du noviciat, pour les retremper dans la première ferveur. L'Institut n'a jamais oublié ces pratiques leçons. En 1684, époque à laquelle les premiers Frères firent des vœux, la piété était grande parmi eux. Mais s'étant relâchés peu à peu de leur ferveur, l'Institut se vit réduit à moins de la moitié de ses membres, et les vocations se firent rares. Toutefois le saint Fondateur, dans la prière, le jeûne et de rudes mortifications, puisa de nouvelles forces et se remit à l'œuvre. Il loua une maison à Vaugirard et y installa aussitôt les maîtres épuisés par l'insalubrité des classes de Paris, et que l'air pur de la campagne devait ramener. Les vacances venues, il rappela les Frères de Reims, de Laon, de Guise et de Rethel. Au cours d'une retraite, M. de la Salle affermit leur vocation, réchauffa leur ferveur et réconforta leur faiblesse. Ceux-ci ne tardèrent pas à comprendre combien ils

avaient besoin d'un bon noviciat pour rallumer le feu céleste qui commençait à s'éteindre dans leur cœur. Plusieurs demandèrent à prolonger un séjour capable de leur faire retrouver l'esprit chrétien, l'esprit de recueillement, d'oraison, de mortification, d'humilité et d'obéissance. Les autres, rentrés dans leurs écoles, reprirent avec un nouveau courage leurs fonctions d'éducateurs de la jeunesse.

Le noviciat proprement dit s'ouvrit à Montréal, rue Côté, en septembre 1842. Le Fr. Rombaud, déchargé de la classe, en devint le premier directeur. Il remplit cette position importante pendant cinq ans.

Sous son directorat, quelques Frères de France arrivèrent au Canada, notamment : Fr. Amoïse (1847-49), décédé à Montréal après deux ans d'exercice ; Fr. Adrien-Marie (1847), qui retourna dans son pays natal en 1855 et le Fr. Camélien (1847), rentré en France en 1853 ; il vivait encore en 1892.

A cette époque, Montréal comptait dix Frères de classe et un surnuméraire, le Fr. du temporel et le Directeur, en tout, treize profès, dit l'historique du district. Il y avait aussi le Fr. jardinier, ajoute-t-il, lequel vivait des produits du jardin.

A partir du Fr. Rombaud, trois Directeurs vont se suivre jusqu'en 1849 : les Frères Jean-Baptiste, Képlaire et Orance. C'est sous ce dernier qu'arriva le Fr. Facile (1848) en qualité de Visiteur du Canada en remplacement du Fr. Aidant, et chargé aussi de nos établissements de l'Amérique du Nord. Cette même année, 1848, les Frères Stylien, Andronis, Albien et Pastoris, furent envo-

yés de France par le T. H. Fr. Philippe, pour ouvrir une maison à New-York. L'Institut avait alors au Canada des maisons à Montréal, à Québec et aux Trois-Rivières ; à Baltimore et à New-York, aux États-Unis ; en tout cinq maisons, comptant 56 Frères et 3,200 élèves.

Le Fr. Aidant, hautement estimé, avait des qualités remarquables et était d'une régularité exemplaire. Après son séjour de onze ans au Canada (1837-48) il passa à Constantinople comme Visiteur et Directeur, et de là, en France, où il mourut en 1866, âgé de 70 ans.


Le Fr. Facile, Assistant

Le premier soin du Fr. Facile fut d'étudier le pays, ses ressources, ses besoins, son avenir. En parcourant les États-Unis, il recueillit de toutes parts, surtout du clergé, de nombreuses demandes de fondations. Si le personnel l'eût permis, il aurait pu ouvrir plus de dix établissements nouveaux en 1849. Son activité fébrile lui permit d'en ouvrir au moins quatre. Ses efforts tendent alors à augmenter le Noviciat de Montréal, afin de faire bientôt face aux besoins du district. Au bout de deux ans la prospérité des établissements fondés

et l'espoir d'en établir d'autres à brève échéance, font concevoir l'idée d'avoir un Noviciat aux États-Unis. Mais ce projet devait mûrir et ce n'est qu'en 1864 que le Fr. Philippe, supérieur général, nomma un visiteur et établit une maison-mère à New-York.

Mais n'entrons pas dans le détail des nombreuses entreprises, des longs et pénibles voyages et des travaux incessants du Fr. Facile ; contentons-nous de citer l'extrait d'une lettre d'un Frère d'Amérique. « Un tel homme à l'époque où l'erreur et le vice pénétraient partout, apparut comme un autre saint Paul se dévouant à sa mission avec cette intrépidité qui ne connaît point d'obstacles. Les chaleurs excessives, les froids les plus rigoureux, rien dans ces contrées immenses ne pouvait ralentir son ardeur. Il accourait partout où pouvait l'appeler le devoir. Bons conseils, paroles d'encouragement, aide dans les difficultés, aplanissement des obstacles : tels étaient les bienfaits qui accompagnaient sa présence. Son jugement droit et sa puissante intelligence l'obligeaient rarement à revenir sur ses décisions ». Résumons tout ceci en disant que le Fr. Facile était doué d'un caractère énergique, cette efflorescence produite au hasard par le tempérament, comme une fleur sauvage sur une grande route, et qui, par une culture équilibrée, rend capable des plus grandes entreprises.

Sous l'administration du Fr. Facile, le Fr. Pastoris devint directeur du noviciat en remplacement du Fr. Orance (1849). Il s'agissait de pré-

parer de nouvelles et nombreuses recrues pour subvenir aux besoins les plus urgents du district de Montréal. La moisson était abondante et les ouvriers rares. Des établissements étaient fondés ou augmentés au Canada et aux États-Unis, particulièrement à New-York. Cette même année le Noviciat avait 28 novices. En septembre 1850, le district de Montréal comptait 112 sujets en exercice répartis comme suit : 27 à Montréal, 12 à Québec, 3 à Kamouraska, 3 à Saint-Thomas-de-Montmagny, 4 aux Trois-Rivières, 6 à Sorel, 3 à Beauharnois, 19 à New-York, 25 à Baltimore, 10 à Saint-Louis de Missouri.



Le Fr. Pastoris

Le départ du Fr. Pastoris pour la France appela le Fr. Hoséa, alors à la tête de la maison de Beauharnois, à la direction du Noviciat (1858-61). Le personnel du district, en 1858, dit l'historique,

comptait 320 sujets en y comprenant les 35 novices ou postulants. 172 de ces sujets se trouvaient aux États-Unis.

Le Fr. Hoséa, appelé aux États-Unis pour y fonder le noviciat de New-York, amena avec lui 24 novices comme noyau de cette maison de formation. Il fut remplacé par le Fr. Christophe (1861-63). Ce dernier, né à l'Ile-aux-Grues, avait enseigné à Yamachiche et aux Récollets : il mourut dans sa 33e année. Dans ce peu de temps il avait fourni une longue carrière. A cette époque, le Fr. Facile se rendit au chapitre général (1858) accompagné du Fr. Ambrose, député du district de New-York. Le Fr. Ambrose, né en Irlande (1817), entra au noviciat de Montréal en 1844. Il se trouvait dans cette ville à l'arrivée de nos Frères. Leur modestie dans les rues en récitant le chapelet et leur piété pendant la sainte messe déterminèrent sa vocation. Après sa probation, on le trouve aux États-Unis, occupant des emplois importants. Quand New-York se détacha de Montréal pour former un district, il en devint le premier visiteur. Au bout de trois ans, après des sollicitations réitérées, il fut démis de sa charge et revint à Montréal. De là il se rend à Toronto pour diriger la communauté pendant un an et demi. Il retourne ensuite aux États-Unis pour être mis une deuxième fois à la tête du collège de la Nouvelle-Orléans. Sa paternelle direction lui conciliait tous les cœurs. Sa politesse et ses manières distinguées lui attiraient l'estime du clergé et la sympathie du public. Il s'éteignit à Saint-Louis (É.-U.), le 13 septembre 1869.

Le cher Fr. Facile fut élu assistant d'Amérique et exerça cette charge pendant treize ans, avec un zèle vraiment apostolique. En reconnaissance de ses services, les Frères des États-Unis ont tenu à posséder les restes mortels du vénéré défunt, ce qu'ils obtinrent en 1886 ; ils les inhumèrent au cimetière d'Amawalk.



Fr. Turibe, Visiteur

Le Fr. Turibe remplaça le Fr. Facile comme Visiteur du Canada. Le premier Assistant de l'Amérique du Nord fut le Fr. Anthelme qui ne vint au Canada qu'après le chapitre général de 1858. Le Fr. Facile l'accompagna dans toutes les maisons de son vaste district. Le Frère Assistant présida la retraite des Frères et leur exprima sa vive satisfaction d'avoir trouvé en eux de vrais disciples de notre saint Fondateur. Il leur redit aussi l'impression ineffaçable qu'il emportait de la grandiose nature qui s'était offerte à ses regards : splendeur des sites, immensité des forêts, imposante majesté des grands fleuves.

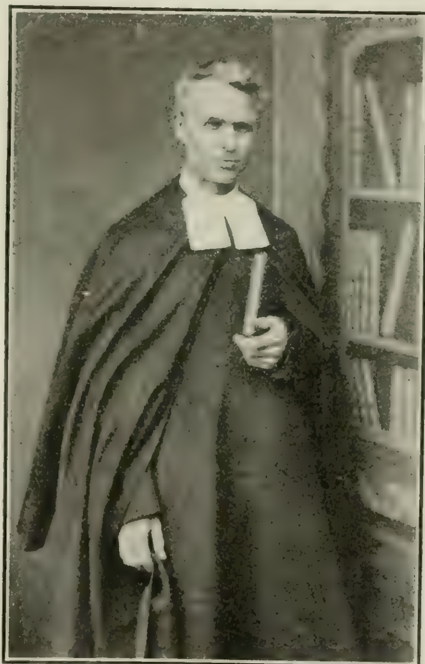
En attendant le successeur du Fr. Christophe, les Frères Victorien (Victorian) sous-directeur des novices, et Amy, professeur à l'école de Sainte-Brigide, dirigèrent successivement le Noviciat de Montréal. Après un intervalle de deux mois, le Fr. Edouard de Marie (Edward of Mary) fut nommé (1863). A peine trois ans étaient-ils écoulés qu'il dut permuter avec le Fr. Hoséa (1866). A cette occasion, le Fr. Liguori, visiteur du district en remplacement du Fr. Turibe, écrivait : « Le cher Fr. Edward of Mary, accompagné de quatre novices, est parti pour New-York, emportant les regrets sincères et unanimes des Frères de Montréal et de ses chers enfants du Noviciat. Je suis heureux de déposer ici l'expression de mon propre regret et de dire combien j'ai eu toujours à me louer de son bon esprit, du zèle et du dévouement de ce bon et pieux directeur. Puissent les



Le Fr. Edward of Mary

enfants qu'il a formés à la vie religieuse conserver toujours les bons sentiments qu'il s'est efforcé de leur inculquer ».

La douleur occasionnée par le départ du Fr. Edouard fut adoucie par les manières engageantes du Fr. Hoséa. La bonne idée qu'il avait donnée de lui, lorsque pour la première fois il avait dirigé le Noviciat de Montréal, faisait présager une heureuse administration. Le Fr. Hoséa est donc pour la seconde fois à la tête du Noviciat (1866). Après une année et demie nous le verrons directeur de la maison-mère de Montréal, puis, à bref délai, visiteur, en remplacement du Fr. Liguori.



Fr. Liguori, Visiteur

Le Fr. Turibe, qui passa treize ans aux États-Unis et au Canada (1850-63), avait été visiteur pendant les deux dernières années. C'était un homme très cultivé, surtout dans les sciences physiques et naturelles. Il composa un traité d'arith-

métique et un recueil de problèmes d'algèbre que l'on retrouve encore aujourd'hui dans nos communautés. Il quitta le Canada en décembre 1863. Le Fr. Liguori, son successeur, arriva en mars 1864. Le nouveau visiteur, plein d'enthousiasme, avait une grande facilité de parole et son langage était émaillé de fleurs. Il fonda plusieurs écoles, travailla sérieusement à l'avancement spirituel et scientifique des Frères et à une sérieuse éducation des élèves. Chaque année, on l'attendait avec impatience pour la visite régulière. Il s'intéressait particulièrement à l'enseignement du catéchisme, des grandes vérités, des maximes évangéliques, et des pratiques religieuses les plus en honneur. Le pèlerinage du mois de mai à Bon-Secours et la fête de Saint-Nicolas à Notre-Dame amenaient toujours quelques démonstrations grandioses.

Notre-Dame de Bon-Secours doit son origine à la Vénérable Marguerite Bourgeoys. Ville-Marie devait avoir son sanctuaire spécial consacré à la Vierge bénie. Ce temple fut élevé en 1673. M. de Maisonneuve, « ce chevalier chrétien dont l'âme était aussi bien trempée que l'épée », fournit le bois nécessaire à la charpente et aida lui-même à sortir les arbres de la forêt. Pour hâter les travaux, la servante de Dieu et ses compagnes allèrent jusqu'à servir les maçons. Cette modeste église ranima la piété des fidèles et devint bientôt un lieu de pèlerinage. Une statue miraculeuse de Marie, apportée de France, dominait le maître-autel. Malheureusement, en 1831, une main sacrilège déroba cette Madone sans qu'on pût jamais

retracer le voleur. Alors les pèlerinages diminuèrent sensiblement, et, dans la suite, l'église n'était ouverte que le dimanche. Pendant le terrible fléau du typhus (1847-48), qui enleva des prêtres et des religieuses, et qui menaçait de se propager parmi le clergé et dans le cloître, Mgr Bourget fit le vœu, en face de son diocèse, de restaurer les pèlerinages de Bon-Secours, si la bonne Vierge de toutes miséricordes mettait un terme à cette épidémie. Ayant été exaucé, le vénérable prélat réalisa sa promesse. Il fit venir de France une belle statue de la sainte Vierge pour remplacer l'ancienne qui, en attendant, fut déposée à Notre-Dame. Un dimanche de mai eut lieu, avant la messe pontificale, la magnifique cérémonie du couronnement de la Madone. Le soir du même jour, après les vêpres, on porta triomphalement la statue, au son de la musique, du chant et des cloches, de l'église paroissiale à Bon-Secours. La foule était immense. Les rues où passa la procession étaient superbement pavoisées. Depuis cette époque, les pèlerinages ont repris l'ancienne tradition. Les élèves des écoles suivent en général ce pieux usage. Le 31 mai 1867, sous le visitorat du Fr. Liguori, ce pèlerinage occasionna une grande démonstration dans les écoles dirigées par nos Frères. Un cœur en or, renfermant les noms de tous les élèves, fut porté processionnellement dans les principales rues de la ville, pour être ensuite déposé aux pieds de la Madone. Cette fête mariale laissa dans le cœur des heureux témoins un souvenir inoubliable.

Le départ du Fr. Liguori fut vivement regretté.

Le quatrain suivant qu'il laissa en partant montre son attachement au Canada.

Canada, beau pays, pardonne à ma faiblesse !
Mon âme s'attendrit s'il faut que je te laisse !
Mon être t'appartient et jusqu'au dernier jour
Tu seras, cher pays, l'objet de mon amour.


Le Fr. Hoséa, Visiteur

Il mourut à Londres, en 1875, où il était visiteur.

Le Fr. Liguori fut donc remplacé par le Fr. Hoséa, originaire de Château-Richer. Il avait suivi l'exemple de deux de ses frères déjà dans l'Institut; et fut le premier Canadien appelé à cette charge. Au bout de sept ans de visitorat, on le trouve de nouveau directeur des novices à Oakland, San Francisco. Il avait été précédemment député au chapitre général de 1874. Il est aujourd'hui (1920) comme vieillard à Martinez, où il continue à répandre, ainsi qu'à New-York et au Canada, l'esprit de Saint J.-Bte de la Salle.

Le Fr. Chrétien de Marie (Christian of Mary), natif d'Yamachiche, devint directeur des novices (1867-68) en remplacement du Fr. Hoséa. Il fut ensuite nommé visiteur du district de Baltimore. Après deux ans il revint au Canada pour exercer les mêmes fonctions dans le district de Montréal. Il permutait avec le Fr. Réticius qui, tout en restant provincial de l'Amérique du Nord, devenait visiteur de Baltimore. Le Fr. Patrick, Assistant des États-Unis et du Canada, présida à ce grand changement. Le soir du 4 décembre 1886, il entre dans la salle spacieuse du noviciat, où se trouvaient réunis tous les Frères de la ville, et leur présenta leur nouveau visiteur. Ce dernier, avantageusement connu par ses belles qualités du cœur et de l'esprit, fut accueilli avec la plus grande cordialité. Il comptait parmi les Frères bon nombre de ses anciens novices.



Le Fr. Chrétien, Visiteur

Le Fr. Assistant partait le lundi suivant pour retourner à New-York. Après environ une année, le Fr. Réticius était rappelé en France. Nous

le verrons plus tard revenir au Canada (1893) en qualité d'Assistant.

Pour la direction du Noviciat le Fr. Sigebert-King succède au Fr. Chrétien. Après un an, il est remplacé (1879) par le Fr. Odéric-Honorat qui, deux ans plus tard, aura comme successeur le Fr. Flamien (Flamian) (1881-89). Ce dernier sera donc directeur pendant sept ans dans la première maison-mère et deux ans dans la deuxième, qui s'ouvrira en 1887. On verra ensuite le Fr. Flamian devenir visiteur du district de Montréal en 1890.


Le Fr. Patrick, Assistant

Le Fr. Patrick, que nous venons de rencontrer, naquit en Irlande en 1822. Trois ans plus tard, sa famille vint se fixer à Ottawa. Il entra au noviciat de Montréal en 1844. Son père l'y amenait. Ils arrivèrent pendant les exercices du soir quand les Frères étaient tous réunis à la chapelle. Le père, homme de foi et de sacrifice, se rendit avec son fils au pied de l'autel et fit la prière suivante : « O Almighty God, you have given me this son, I now give him back to you to be dedicated to your

service for ever. » Puis pleurant de joie il embrassa son fils dans la chapelle. Le nouveau postulant fut un modèle de piété et d'édification. Sa formation terminée, on le charge d'une basse classe anglaise, qu'il régente à merveille. Après avoir enseigné avec succès dans différentes classes, il est nommé inspecteur de nos classes de Montréal. Il y donne une forte impulsion à la piété et aux études; le clergé et les parents des élèves sont enchantés. Le Fr. Facile, visiteur de nos maisons d'Amérique, le prit comme secrétaire. Ce nouvel emploi l'obligea à quitter Montréal pour aller se fixer aux États-Unis. Son départ fut vivement regretté des Frères et de ceux qui furent en rapport avec lui. Bientôt il est placé à la tête du district de New-York et sa sagesse, sa prudence, sa distinction et son activité y opèrent un bien au-dessus de tout éloge. Ses éminentes qualités l'appelaient à une charge supérieure. Il devint Assistant d'Angleterre, des États-Unis et du Canada au chapitre général de 1873, auquel il avait été député par les Frères de son district. La vie sédentaire, ainsi que les longs et pénibles voyages occasionnés par son administration minèrent rapidement sa santé. Il était admirable de résignation dans ses souffrances, qui l'obligeaient souvent à garder le lit. Il mourut à Fleury-Meudon en 1891.

En 1884, le Fr. Assistant Patrick avait été remplacé par le Fr. Aimarus. Haute taille, tenue distinguée, visage empourpré encadré d'une forte chevelure neigée et manières affables caractérisaient le nouvel Assistant. Ses qualités de l'esprit

ne le cédaient pas à celles du corps. Sa parole lente et pondérée était servie par un jugement sûr, une doctrine encourageante et une conviction profonde. Ses rapports avec les inférieurs étaient marqués au coin de la douceur et de la bonté. Il travailla beaucoup à la prospérité des œuvres canadiennes. C'est sous son administration que furent construits le Mont-Saint-Louis et le Mont-de-la-Salle. Après avoir su s'attacher le cœur des Frères du Canada pendant une dizaine d'années, le cher Frère Aimarus fut changé (1893) et remplacé par le cher Fr. Réticius.

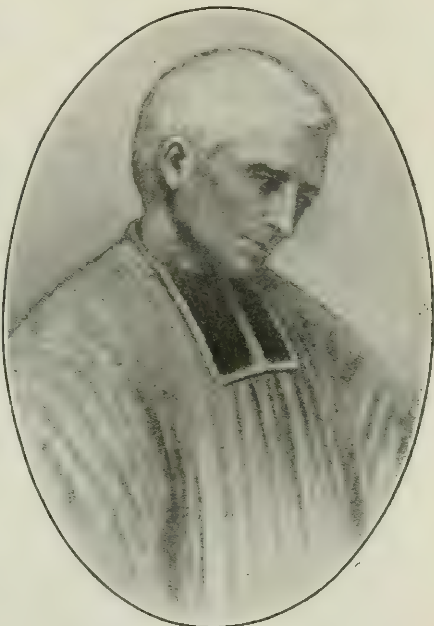

Le Fr. Aimarus, Assistant

Terminons ce chapitre en disant quelques mots de plusieurs des chapelains de notre première maison de formation.

Les aumôniers de notre première maison-mère à Montréal, 50 rue Côté, ont toujours été des messieurs de Saint-Sulpice, qui exercèrent leur ministère *gratis pro Deo.* Patronner les Frères des Écoles chrétiennes est comme une tradition pour les fils spirituels de M. Olier. Les curés de Saint-Sulpice à Paris furent les premiers soutiens de saint J.-Bte de la Salle, et l'on aime à voir à

deux siècles de distance, et au-delà des océans, les fils de la même maison fidèles aux mêmes traditions.

M. Billaudèle vint au Canada en même temps que nos quatre premiers frères (1837). Il a été préalablement question de cette traversée sur le Louis-Philippe, qui dura plus de trois semaines. Pendant le trajet, il manifesta sa ferme espérance envers la divine Providence et la très sainte Vierge Marie. Dans les tempêtes, il répétait souvent : « Ne crains pas, mon serviteur, tu ne périras pas dans les eaux! » En visitant New-York il s'égara avec un frère qui l'accompagnait. Ne pouvant pas demander de renseignements parce que ni l'un ni l'autre ne parlaient anglais, le bon monsieur disait : « Notre bon ange nous ramènera. » En effet, allant de rue en rue, il finit par arriver devant l'église où, le matin, il disait la messe. M. Billaudèle aimait beaucoup nos Frères et s'intéressait vivement à leurs œuvres. Il prêcha plusieurs fois notre



M. Billaudèle, p. s. s.

retraite annuelle. Au nouvel an, on le voyait aussi dans nos diverses maisons de la ville. Sa conversation était angélique. Le sérieux le distinguait toujours. Il avait de l'éloquence et le talent de toucher les cœurs. On peut résumer sa vie en disant qu'il a passé en faisant le bien. Sa mort a laissé bien des regrets et le souvenir de ses vertus est encore vivace à Montréal.


M. Granjon, p. s. s.

M. Granjon, venu au Canada en 1841, fut une première fois aumônier de la communauté Saint-Laurent de 1841 à 1846. A différents intervalles il le sera encore deux autres fois, en tout dix-huit années dans l'espace de quarante ans. Il meurt en 1885. Ce vénérable prêtre était d'une piété angélique. Il priait sans cesse. C'était bien édifiant de le voir, le matin, entrer à la chapelle la tête légèrement penchée sur l'épaule gauche,le visage rayonnant de bonheur et la bouche murmurant des prières liturgiques. A l'autel, pendant le saint sacrifice, on eût dit un séraphin. Mais il n'observait pas toujours ce conseil de l'imitation de Jésus-Christ : « Ne soyez ni trop long ni trop court en célébrant, conformez-vous à l'usage des

anciens. » Il n'était pas tenté d'être trop court : les moins fervents en souffraient un peu. Pour lui le chant liturgique avait toute sa suavité quand il était exécuté lentement et solennellement. Dans l'exercice du ministère sacré, on le voyait toujours majestueux et imposant. Il semblait avoir pour maxime : « Ce qu'on ne fait pas la veille, on le fait le lendemain.» Le souvenir de ce saint prêtre est resté vivant et réconfortant parmi ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.



M. Perrault, p. s. s.

M. Perrault, né à Montréal en 1826, se fait Sulpicien et devient aumônier de Saint-Laurent en 1862. Cet abbé, musicien distingué, dirigea avec succès le chœur de l'église de Notre-Dame pendant de nombreuses années. La première audition d'une messe qu'il composa sur les airs des cantiques de Noël provoqua l'admiration des connaisseurs. Cette messe,

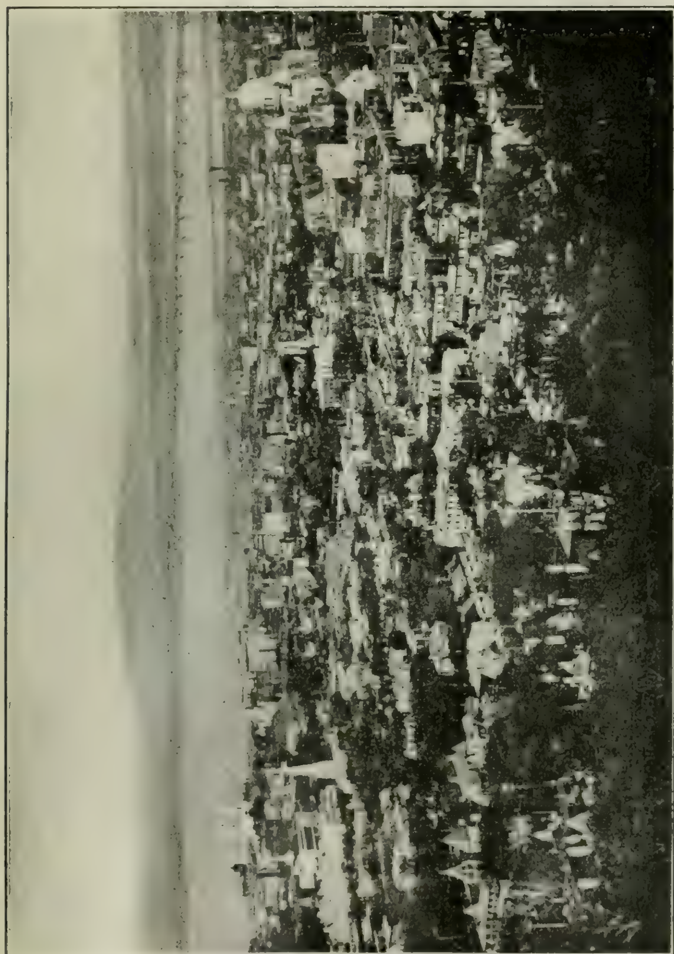
un peu trop oubliée aujourd'hui, reviendra, espérons-le, dans le répertoire de nos maîtres de chapelle. Il décéda en 1866. « Il fut vivement regretté, dit le Fr. Liguori, par ceux des membres de la congrégation qui l'avaient connu et avaient été l'objet de son zèle. La communauté de Saint-Laurent et plus généralement les Frères garderont longtemps le souvenir du dévouement et des qualités de ce respectable prêtre. »



M. Barbarin, p. s. s.

M. Louis Barbarin, né à Marseille en 1842, arriva à Montréal en 1862 et devint aumônier de notre maison Saint-Laurent en 1870 ; il le fut pendant quatre ans. Sa charité pour les miséreux était inépuisable ; il alla jusqu'à donner ses bas aux pauvres en hiver. En faveur de ceux-ci, il quêtait et oubliait souvent de dîner. D'une grande mortification, il mangeait parfois les œufs

avec la coque et les légumes printaniers sans les laver. Artiste jusque dans l'âme, il succéda à



Montréal

M. Perrault, dont nous avons parlé précédemment, dans la direction du chœur de chant de Notre-Dame. Pour lui, les chantres n'étaient jamais assez

nombreux. Il faut bien dire que dans ce temps-là, nos musiciens de la ville se rendaient volontiers et gratuitement à l'église Notre-Dame pour y mettre voix et instruments à la disposition du maître de chapelle. Aux fêtes solennelles, quelques messes des maîtres étaient exécutées avec éclat. Alors on voyait le bon Fr. Flamian diriger les soprani aux sons vibrants de son violon.

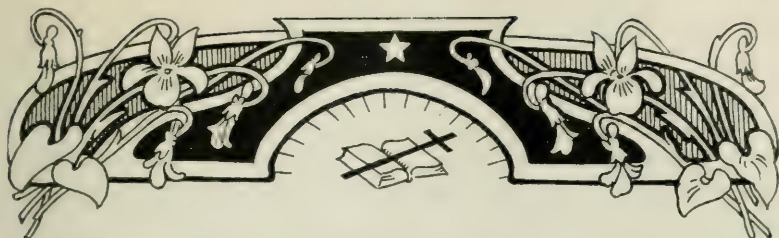
On aimait entendre dans un solo la voix de baryton ronde, sonore et veloutée de M. Barbarin. Il jouait aussi, à ravir, le violoncelle, l'instrument des anges, dit-on ?

Ce bon monsieur était aussi humble qu'artiste. Un jour, étant en retard pour le salut du Saint-Sacrement,—c'est le défaut des musiciens, paraît-il,—il voulut réparer sa faute en allant à la communauté demander pardon de son mauvais exemple aux Frères réunis.

Ce vénérable aumônier, ami sincère et dévoué des Frères, retourna en France où il expira dans la paix du Seigneur.

Que de choses édifiantes n'aurions-nous pas à dire des autres messieurs de Saint-Sulpice qui ont été les aumôniers des Frères et des novices de la rue Côté à partir de 1837 jusqu'en 1887 !





CHAPITRE III

Nos Écoles de la Ville de Montréal (1837-1887)

C'est à Montréal que les premiers jeunes Canadiens qui désiraient s'enrôler sous la bannière de saint Jean-Baptiste de la Salle firent leur noviciat. C'est dans ce cénacle de piété qu'ils acquirent les notions pédagogiques nécessaires à un maître chrétien. Le docteur Meilleur, premier surintendant de l'instruction publique du Bas-Canada dit : « A l'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes à Montréal, il y avait sept écoles catholiques de garçons en pleine opération, nombreusement fréquentées, sous le patronage immédiat du clergé. Trois de ces écoles, dont l'une anglaise, furent établies par Mgr l'Évêque Lartigue et trois par le séminaire Saint-Sulpice de Montréal, outre une bonne école primaire que celui-ci faisait tenir dans le collège même. » Il dit encore : « Il devenait nécessaire d'établir un plus grand nombre d'écoles pratiques accessibles à tous les enfants résidents, sans distinction d'origine ni de condition aucune. Et les Frères étaient bien les instituteurs expérimentés qui pouvaient le mieux répondre au besoin en se chargeant de diriger ces écoles pour le plus grand bien de toutes les classes de la société. »

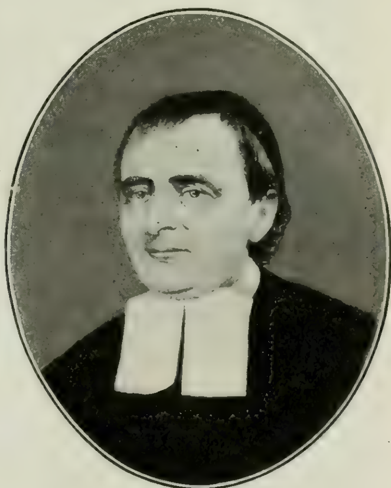
Depuis l'arrivée des Frères jusqu'en 1887, nous voyons, à part l'école Saint-Laurent, huit autres écoles s'établir dans la ville de Montréal. Donnons quelques détails sur chacune d'elles.

L'école de Sainte-Brigide—autrefois faubourg Québec—d'abord attachée à la maison-mère, devint communauté en 1865. Mgr Prince, coadjuteur de Mgr Bourget, érigea, dans la chapelle de cet établissement, un chemin de croix auquel il attacha les indulgences. Le premier directeur de l'école est le Fr. Tertullien (Tertullian). Né à Québec, en 1835, et entré au Noviciat de Montréal à l'âge de quinze ans, il fut professeur à l'école Saint-Laurent, où il était grandement estimé. Il aidait M. Perrault, prêtre de Saint-Sulpice et, comme on l'a vu précédemment, maître de chapelle de Notre-Dame, à préparer les enfants qui faisaient partie du chœur de chant. Il dirigeait une fanfare avec talent et succès. On rencontre encore aujourd'hui des anciens élèves de ce temps-là qui conservent le meilleur souvenir de cet excellent religieux dont



Le Fr. Tertullien, Directeur

ils aimaient, même après leur sortie des classes, entendre le catéchisme du dimanche. Le bon Fr. Tertullien alla à New-York, en 1867, et, après un court séjour dans cette grande métropole, passa à Liverpool où il fut directeur pendant onze ans, et revint ensuite aux États-Unis pour y mourir. Il remit sa belle âme au bon Dieu à Glencoe, en 1908, dans sa 74e année.


Le Fr. Amulvin

Parmi ses successeurs, citons le Fr. Amulvin et le Fr. André. Le premier trouva sa vocation dans la conflagration du théâtre Saint-Louis, à Québec, où quarante personnes périrent (1845). Alors, ce jeune homme promit que s'il échappait à la mort, il se ferait religieux ; sa prière fut exaucée. Deux ans après, il était novice à la rue Côté. Dans sa carrière d'enseignement, on le trouve deux fois directeur de Sainte-Brigide. On le verra aussi exercer la même fonction à Beauharnois et à Saint-Sauveur de Québec. Il coula ses vieux jours à notre maison-mère et mourut en 1886. D'un caractère gai, doux et affable, il faisait rayonner le bonheur autour de lui. Il composa une série de problèmes de nature à provoquer les esprits cu-

rieux. Une piété sincère mais sans recherche faisait dire au curé de la paroisse, M. Lonergan, son véritable ami : « Le bon Fr. Amulvin sert le bon Dieu sans cérémonie. » C'était une belle âme et un grand cœur. Sa compagnie était toujours plaisante. Les petits novices de la rue Côté le voyaient avec plaisir au milieu d'eux.



Le Fr. André, Directeur

Le second, Fr. André, élève de Beauharnois — communauté supprimée, — est un religieux studieux, intelligent et fort cultivé. A Ottawa, où il passe seize ans comme directeur, il acquiert la réputation de savant. Des personnages de distinction vont souvent le consulter. Professeur émérite, ses élèves l'estiment, lui sont attachés et aiment à se rappeler son souvenir. Sa mémoire est encore en vénération dans la capitale fédérale et à Ste-Brigide de Montréal : heureux les élèves qui ont

de tels maîtres ! Son bonheur était d'être dans les classes, au milieu des élèves, les interrogeant sur les matières du programme et exprimant sa satisfaction de leurs bonnes réponses en clignant l'œil gauche et par un bon sourire.

C'est pendant la dernière administration du Fr. André que fut construite (1895) la superbe



L'école Sainte-Brigide

école que les Frères occupent aujourd'hui. Ce vaillant religieux mourut au Mont-de-la-Salle en 1906.

L'école de Saint-Joseph, comprenant d'abord trois classes, située sur la rue Saint-Félix, est fondée en 1858. Cinq ans après, les classes sont transférées dans le soubassement de l'église, local malsain où elles continuèrent à fonctionner jus-

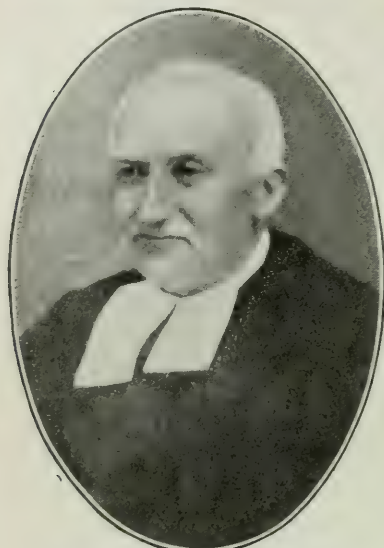
qu'à l'ouverture de la vaste école de la rue Saint-Martin (1875). La première communauté commence aussi sous l'Église en 1865. Fr. Conall, courageux, énergique et dévoué en est le premier directeur. Les heures de classes ne sont jamais assez longues pour son zèle inépuisable. Son nom est populaire dans la paroisse. Les anciens élèves gardent de leur maître un souvenir ineffaçable. Le bon Fr. Conall souffrait violemment du rhumatisme, mais la douleur ne l'empêchait pas d'aller en classe et de remplir les autres fonctions de sa charge. On le trouve encore directeur à Chambly (1875-77), puis à La Baie du Febvre (1883-86). Ses dernières années se passèrent en qualité d'économe au Mont-Saint-Louis où il mourut en 1900.

Le Fr. Maurilius remplaça le Fr. Conall en 1877 et fut 19 ans directeur. Allemand d'origine, il fit son noviciat en France, y passa plusieurs années dans l'enseignement et vint au Canada (1877). Homme tout d'une pièce, à l'écorce rude, il avait cependant un cœur large et généreux. Ceux qui le voyaient pour la première fois n'étaient pas charmés de son abord. Il gagnait beaucoup dans l'estime à se faire connaître. Il faisait régulièrement les examens mensuels dans les classes, visitait tous les cahiers et s'intéressait aux objets de piété. En 1896, atteint de paralysie, il passa en France, où il mourut bientôt. Saint-Joseph a eu aussi pour directeur le Fr. Mathias-Gordien, que nous rencontrerons plus loin. Parmi ses anciens élèves, l'école Saint-Joseph a l'honneur de compter Mgr Bruchési, l'archevêque actuel de Montréal.

Sainte-Anne. Comme on l'a vu précédemment, les premières classes s'ouvrirent à l'ancien Collège de Montréal (1843), situé à l'extrémité ouest de la rue St-Paul, non loin du fleuve, sur les bords d'un ruisseau que les élèves appelaient le Styx. Quatorze ans plus tard, quand le collège se transporta en amont de la montagne, on les trouve où elles sont aujourd'hui. Sainte-Anne dépendit de la rue Côté jusqu'en 1872. A partir de cette date elle devint communauté. Le premier directeur, Fr. Andaine, natif d'Irlande (1827), n'y resta qu'une année. On le trouve exerçant les mêmes fonctions dans plusieurs de nos maisons. Il s'éteignit au Mont-de-la-Salle en 1889, à l'âge de 48 ans. C'était un religieux vertueux, d'une grande simplicité, animé d'un zèle ardent pour l'avancement des élèves dans la science et la piété, et d'un amour remarquable pour la pratique de la pauvreté. Il visait à l'économie sans néanmoins dépasser la mesure. Il n'y a pas de doute que le bon Dieu lui a donné une belle couronne.

Fr. Arnold of Jesus, lui aussi natif d'Irlande, succède au Fr. Andaine, après avoir dirigé nos établissements de Kingston et de Toronto. Il est titulaire de l'école pendant seize ans. L'Irlande reste toujours chère à l'enthousiasme de son cœur. Quand, en 1875, Parnell, membre du parlement d'Angleterre et président de la ligue en faveur du Home Rule, vint à Montréal, il lui fit une démonstration solennelle et publique à l'école Sainte-Anne. Caractère affable, air avenant, conversation animée, tout lui attire la sympathie. On aime le voir

et lui parler d'enseignement. Pour lui, naturellement, son école est la meilleure. Lui dire le contraire pour attiser la conversation, c'est le faire sortir de ses gonds. Ce bon pédagogue s'occupe sérieusement de l'avancement des élèves. Pour stimuler en eux l'ardeur au travail, il fait souvent des examens publics, où l'arithmétique et le calcul mental sont l'emporte-pièce. Il était beau de le voir prier : la foi rayonnait sur tous ses traits. La fête de Saint-Patrice était célébrée avec dévotion. Chaque année on le voyait à la procession. Vers la fin de sa vie, fatigué, il passa aux États-Unis où il mourut après avoir été un fidèle serviteur de Dieu et de la Patrie.



Le Fr. Arnold, Directeur

Le nom de ce digne et sympathique religieux est resté dans nos populations qui gardent la mémoire vive de ses bienfaits. Il est de ceux dont la trace est indélébile. Le Fr. Prudent of Mary, encore de ce monde, lui succéda (1892-1904).

Saint-Henri. Les classes de cette localité, en attendant la nouvelle école, commencèrent dans la vieille église appelée communément l'église des

Tanneries. Pendant les neuf premières années, (1872-81) cet établissement fut sous la direction du Fr. Elphinien (Elphinian) qui, précédemment, avait été deux ans à la tête de l'école de Saint-Jean d'Iberville, laquelle n'est plus aujourd'hui sous notre tutelle. Le Fr. Elphinien, natif de la paroisse Saint-Laurent, sur l'île d'Orléans, était doux, pacifique, joyeux, plein d'aménité et de charité pour ses confrères. Son zèle et son dévouement pour la jeunesse semblaient ne jamais se lasser. Les résultats obtenus étaient remarquables. Voici d'ailleurs des rapports d'inspecteurs d'écoles qui le prouvent bien. M. Valade disait (1873-74) : « L'école de Frères des Tanneries est remarquable par la bonne discipline qui y règne et par les succès que les élèves obtiennent. » Un autre inspecteur, M. MacMahon (1876-77) donnait de son côté l'appréciation suivante : « L'école de St-Henri, tenue par les Frères des Écoles chrétiennes est une académie de garçons sur le meilleur pied possible. »

Après Saint-Henri, on trouve le Fr. Elphinien à l'école Saint-Sauveur de Québec, pendant treize ans (1883-1896). Puis une faiblesse de jambes, qui ne lui permet plus de marcher, l'oblige à séjourner pendant seize ans à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle, où, en 1915, il délia sa gerbe de mérites pour un monde meilleur.

Parmi les successeurs du Fr. Elphinien, nous ne citerons que les noms des défunts qui ont été le plus longtemps à la tête de l'établissement :

Moam-Damian, Sulian-Hyacinthe et Mathias-Gordien, dont nous avons déjà parlé précédemment.

L'*Académie de l'Archevêché*, fondée en 1873, dépend d'abord de la rue Côté et devient communauté en 1877. Provisoirement, en attendant l'agrandissement de la maison, les Frères résident à l'évêché, tout en prenant leurs repas à l'Académie.



Mgr Fabre, év. de Montréal

Sa Grandeur Mgr Édouard-Charles Fabre, évêque coadjuteur de Mgr Bourget et son successeur trois ans plus tard (1876), fut d'une bonté extrême pour les Frères qui demeuraient sous son toit hospitalier. Il reçut le titre d'archevêque en 1886. Avant l'épiscopat, Mgr Fabre est un prêtre modèle. On le trouve en chaire, au confessional, au chevet des malades, en un mot partout où il y avait du bien à faire dans l'exercice de son ministère. Il semble heu-

reux surtout au milieu des jeunes gens, qu'il affectionne singulièrement. Il poursuit comme le Bon Pasteur ceux qui s'éloignent de la religion. Devenu évêque du diocèse, il sait joindre un esprit conciliant à la fermeté des principes et à la sûreté de la doctrine. Plaire à ses diocésains paraît être toute son ambition. Sa bienfaisance se manifeste toujours pour notre Institut et nos œuvres. Doué d'une mémoire prodigieuse, il aimait à se rappeler les noms des Frères qu'il avait vus dans ses nombreux voyages. Il mourut le 31 décembre 1895, âgé de 70 ans, dont 24 d'épiscopat.


Le Fr. Denis, Directeur

L'Académie de l'Évêché aura bientôt un nouveau et nombreux groupe d'élèves, venant un peu de partout, pour apprendre l'anglais et suivre l'excellent cours commercial qui y était donné. Les anciens élèves de cette institution en conservent le meilleur souvenir.

Le premier directeur de cet établissement de 1877 à 1888 est le Fr. Narcissus-Denis. Il y reviendra une deuxième fois, cinq ans après, pour y res-

ter jusqu'à sa mort, arrivée en 1912. Pendant l'intervalle, le Fr. Marcellian s'occupa de l'école, tandis que le Fr. Narcissus-Denis se trouvait au Mont-Saint-Louis comme sous-directeur pendant un an et directeur deux ans. De là, il fut envoyé à Québec pour diriger l'Académie commerciale.

Ce Fr. Narcissus-Denis est un religieux imposant par la prestance, les manières affables et la conversation mesurée. Ses décisions, parfois tardives, sont marquées au coin de la sagesse. Sa culture intellectuelle et son grand bon sens savait attirer à lui ceux avec qui il avait quelque rapport. Sa Grandeur Mgr Fabre le tenait en bien haute estime.



Mgr Dubuc, premier curé du Sacré-Cœur

L'*École du Sacré-Cœur*, portant le nom de la paroisse où elle est érigée, fut ouverte en 1878. Le curé de cette nouvelle paroisse de Montréal, M. Dubuc, prêtre éminent et très dévoué à l'œuvre éducationnelle, songea à ouvrir des écoles avant la construction d'une église qui, alors, n'avait pour local qu'un vieux hangar. Quand il se retira de sa paroisse, ce prêtre vénérable laissa une magnifique église et de superbes

écoles pour garçons et filles. Depuis, élevé à la prélature, il s'occupa activement des orphelins. Sa figure radieuse, encadrée d'une belle chevelure blanche, bien fournie, nous fait penser à celle du curé d'Ars.

Le Fr. Austin, premier directeur de cette école (1878-84), était particulièrement dévot envers saint Joseph. Il alla finir ses jours à Beauvais



L'école du Sacré-Cœur

(France) où l'Institut a un oratoire consacré au grand patriarche de l'Église universelle.

On voit lui succéder le Fr. Sigebert-King (1884-87), religieux entreprenant, pieux, intelligent et dévoué, qu'on trouvera sur d'autres théâtres.

Pour ne nommer que les directeurs qui sont morts, citons les Frères Majorinus-Louis, Nethelm-Edouard et Mark, que nous trouverons ailleurs.

L'*École de Saint-Gabriel*, ouverte en 1886, ayant le Fr. Hiéronymus comme chef, dépend de la maison de Sainte-Anne pendant un an et devient ensuite communauté. Fr. Andaine, dont nous avons déjà parlé, est le premier directeur de cet établissement. Parmi ses successeurs citons seulement les noms de ceux qui sont dans une vie meilleure : Fr. Théodulphe (1890-1900), remarquable par sa piété et ses économies ; Fr. Sylvien (1900-05), tenue imposante, exquise propreté, manières distinguées, aimant la musique et les belles démonstrations, décédé subitement (1904), en préparant une opérette ; Fr. Macairius-Joseph (1905-07), religieux d'une piété solide, d'un zèle incomparable en classe, ne perdant jamais une minute au bureau et d'une régularité exemplaire. Nous le retrouverons aussi directeur à Lachine.

L'*École de Sainte-Cunégonde*, fondée en 1887, est succursale de l'école Saint-Joseph avant de devenir communauté. Son premier directeur, Fr. Moderatus-Joseph (1888-92), né à Verchères, est un religieux qui aime l'Institut, s'intéresse à tout ce qui s'y rattache, cultive les vocations, fait un travail sérieux dans ses classes et s'occupe surtout de l'enseignement de la langue française. Il donne souvent des dictées à ses élèves, les corrige lui-même, et proclame avec enthousiasme les bons résultats obtenus. Il meurt, en 1914, directeur de l'école Saint-Roch de Québec, après en avoir eu la gouverne pendant 22 ans.

Le Fr. Pavinus, natif de Saint-Thomas de Montmagny en 1849, entre au noviciat de Mont-

réal (1863) et, sa probation terminée, enseigne dans différentes écoles de la ville et à Longueuil jusqu'en 1871. Ce vrai disciple de saint Jean-Baptiste de la Salle est un véritable apôtre en classe. On voit plusieurs de ses élèves embrasser le sacerdoce ou la vie religieuse. Après deux années de service à la Procure, on le trouve encore dans différents centres livré à l'enseignement jusqu'à sa nomination comme pro-directeur (1889) du Petit-Noviciat de Montréal, où il est grandement estimé et regretté quand il est envoyé comme directeur à Ste-Cunégonde (1893). La maladie qui le minait l'enleva après deux ans.

Lui succéda, le Fr. Servilien de Jésus (Servilian of Jesus), âme excessivement délicate, animée de la sainte ambition de faire aimer le bon Dieu et de procurer sa gloire et surtout d'établir le règne du Sacré-Cœur dans les classes. Le curé de la paroisse, qui l'estimait beaucoup, le dépeint ainsi : « Quand saint Pierre va ouvrir la porte du Paradis, le bon Fr. Servilien lui dira certainement : C'est trop beau ! c'est trop beau ! Je n'ose pas entrer. »

La Procure dépend de la communauté de Saint-Laurent jusqu'en 1875, ensuite de celle de la Sainte-Famille pendant douze ans. C'est à partir de cette date qu'elle devient communauté. Le Fr. Probatus, natif de Lachine, en est le premier directeur (1887). Ce procureur, éminemment habile en affaires, présida aux superbes constructions du Mont-de-la-Salle (Maisonneuve) et du Mont-Saint-Louis. Il est remplacé par le Fr.

Gémel-Martyr (1911-18) ; religieux intelligent, dévoué et entendu en affaires, arrivé au Canada en 1890. Nous le retrouverons ailleurs.

Après avoir jeté un coup d'œil sur nos écoles de Montréal, citons les témoignages de l'honorable Chauveau et du docteur Meilleur sur la valeur de notre enseignement et de nos livres classiques.



Le C. Fr. Probatus (jeune)

« C'est à Montréal que les Frères des Écoles chrétiennes ont établi leur maison-mère pour leur administration ; c'est ici qu'ils forment dans un cours normal et au noviciat, à la science et à la vertu, les jeunes gens qui demandent à s'enrôler sous l'humble bannière du Vénérable de la Salle ; c'est ici qu'ils préparent depuis plus de trente ans, ces livres classiques si admirables pour leur méthode, leur simplicité et la sève chrétienne qui y circule à chaque page. La plupart ont reçu les éloges et la haute approbation du Conseil de l'Instruction publique ; nos inspecteurs primaires les ont propagés dans toutes nos écoles, nos autres

congrégations enseignantes les ont mis entre les mains de leurs élèves ; l'Honorable Chauveau, ministre de l'Instruction publique les recommandait dès 1855, dans les termes les plus flatteurs : « Il y a actuellement, dit-il, plusieurs séries bien connues, et quatre entre autres, jouissent d'une grande réputation : ce sont, en français, celle des Frères de la Doctrine chrétienne. Les livres des Frères se publient maintenant en anglais ; cette série a déjà fait un grand bien. Le précis de la doctrine chrétienne dans le syllabaire, et les premiers chapitres du Devoirs du Chrétien, dans la collection des Frères, sont de véritables chefs-d'œuvre d'analyse, écrits avec une touchante simplicité, et bien propres à graver dans la mémoire des enfants des vérités et des préceptes dont les fruits croissent avec eux. Le cahier de manuscrit des Frères forme une petite encyclopédie des arts et métiers et des inventions modernes, bien calculée pour développer l'intelligence des enfants dans une direction conforme à l'esprit de progrès de notre époque. »

(Rapport de 1855.)

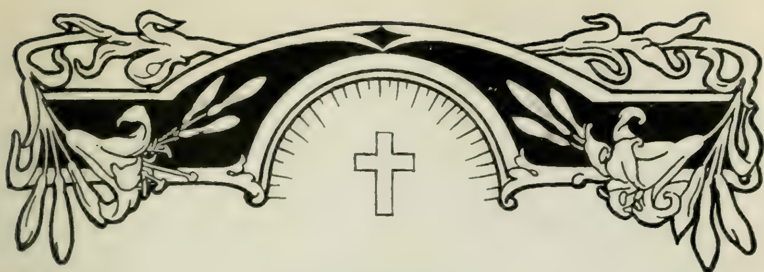
Des ouvrages passons aux écoles.

L'enseignement donné par les Frères, quoique modeste, était tellement solide et pratique, il répondait si bien aux besoins de toutes les classes qui ne se destinent pas aux carrières libérales, que les écoles de ces maîtres habiles devinrent des pépinières d'instituteurs laïques, les premières écoles normales du Canada. Ainsi, au Canada, comme dans la mère-patrie, c'est aux Frères des Écoles

chrétiennes qu'est dû l'honneur d'avoir établi les premières écoles normales ; et les écoles normales du Canada, comme celles de France, étaient complètement gratuites. » (L'honorable Chauveau.)

« A Montréal, dit le docteur Meilleur, les bons Frères des Écoles chrétiennes voulurent bien se prêter à la chose, en admettant dans leurs classes les instituteurs qui en demandaient l'entrée pendant au moins le temps des vacances, suivant l'avis que je leur en avais donné autrement. Cet excellent ordre religieux dont le noviciat est une véritable école normale, a contribué à former ainsi, tout en même temps, bon nombre d'instituteurs laïques. Et les écoles de garçons tenues à Montréal sous le patronage immédiat du Séminaire de Saint-Sulpice étaient, tout comme le sont celles des Frères aujourd'hui, entièrement gratuites. »





CHAPITRE IV

Autres Écoles dans le Diocèse de Montréal

Par ordre de dates de fondation, se présente tout d'abord Oka, qui mérite quelques développements. La seigneurie d'Oka, au lac des Deux-Montagnes, fut concédée par Louis XIV aux MM. de Saint-Sulpice en 1718. Une autre concession de terrain sous Louis XV agrandissait ce fief en 1735.

Oka est un mot iroquois signifiant *poisson doré* à cause du genre de poisson trouvé dans les eaux de cette localité. Le village, qui a pris ce nom, est semé sur un joli coin de sable du rivage nord du lac des Deux-Montagnes : il offre, dans la belle saison, un coup d'œil féerique. Au premier plan on voit une grande croix blanche, au pied de laquelle viennent mourir les ondes bleues de la grande nappe d'eau. A droite se dessinent des ormes géants au feuillage touffu ; à gauche les habitations iroquoises qui, pour n'être pas aussi négligées que les wigwams, en conservent nonobstant quelques apparences. L'église domine ce

panorama et tranche sur les maisons à toits plats des environs. Sur la grève, on voit à travers les joncs et les saules de longues files de canots indiquant le goût prononcé des sauvages pour la pêche. Ce village si coquet se trouve adossé à deux montagnes basses et aux flancs bien boisés, d'où le lac et la contrée ont tiré leur nom.

Ce coin de terre, regardé comme une oasis de vertu, était réservé aux indomptables Iroquois qui voulaient embrasser le christianisme. Cette farouche nation, ennemie de la civilisation européenne, et qui mit souvent les Blancs à deux doigts de leur perte, par ses luttes sournoises, se tenait à l'affût des visages pâles pour les scalper et les faire mourir dans des raffinements de torture.

Le vrai moyen de civiliser ces barbares, disait Louis XV, c'est de commencer par la jeunesse. Mais ce n'était pas chose facile, car, comme leurs parents, les enfants ne songeaient qu'à la chasse et à la pêche. Cette situation précaire n'avait pas encore cessé quand les Frères des Écoles chrétiennes vinrent prendre la direction de l'École d'Oka. C'est en 1850 que M. Billaudèle, alors supérieur de Saint-Sulpice, demanda et obtint des fils de saint J.-Bte de la Salle pour faire l'éducation des petits Indiens du lac des Deux-Montagnes. A titre d'essai, le Fr. Romon, qui avait été chargé en France d'une maison centrale, fut envoyé dans ces parages pour sonder le terrain et s'assurer s'il y aurait chance d'obtenir quelques succès. Le Fr. Romon logea chez MM. de Saint-Sulpice et ouvrit une classe qui compta bientôt une cinquan-

taine d'indigènes. Peu après, il obtenait un confrère pour une deuxième classe. La population écolière se composait d'Indiens et de quelques enfants canadiens. Dans le but de préserver les jeunes sauvages de l'oisiveté et de l'ivrognerie, les MM. de Saint-Sulpice établirent une ferme-école, dont la direction fut confiée au Fr. Joseph.

Mais la jalousie entre les élèves gâta l'œuvre, qui fùt abandonnée dès la quatrième année. On voit ensuite les Frs Louis et Dominique diriger



École d'Oka

tour à tour, chacun pendant à peu près deux ans, l'école d'Oka. Le Fr. Dominique, habile jardinier, mourut à Glencœ (E.-U.) à l'âge de 71 ans. C'est après cela que le Fr. Philippe de Marie (Philip of Mary) natif de Québec, qui avait fait son noviciat à Montréal (1849) et quelques années de classe en différents endroits, fut envoyé à Oka (1859) pour y prendre la direction de l'établissement. Jusque là, l'école, excepté au commencement, sous le Fr.

Romon, n'avait eu qu'une seule classe. En 1861, le Fr. Philippe reçoit un confrère pour l'aider dans sa besogne. Après trente-deux ans de labeurs incessants à Oka, une longue maladie, supportée avec résignation, l'emporta dans une vie meilleure (1891).

Pendant ces années, le Fr. Philippe est témoin de scènes émouvantes. En 1858, les trois-quarts de la population iroquoise embrassent le protestantisme et somment les Sulpiciens de se retirer en leur disant qu'ils n'ont pas le droit d'occuper ce territoire légué par leurs ancêtres. Dans cette circonstance la force policière doit intervenir pour ramener la paix. Trois des principaux meneurs sont envoyés au poste de Sainte-Scolastique. Par malheur, le procès traîne en longueur et les coupables sont acquittés. Cette impunité donne de la hardiesse aux délinquants qui prennent la liberté même d'aller abattre des arbres dans le bois de Saint-Sulpice, dans le but d'élever un temple protestant. Dans cette circonstance, le Fr. Philippe et un employé du séminaire se rendent près d'eux pour protester, mais les bûcherons font la sourde oreille et continuent leurs dépradations. La plainte est encore portée au tribunal de Sainte-Scolastique et, dès le lendemain, huit des plus coupables sont saisis, condamnés par la justice à huit mois de prison. Le bois abattu doit être rendu à qui il appartient. Les Iroquois ne se tiennent pas pour battus, ils achètent du bois à Montréal pour construire leur temple qui est bientôt livré au culte, mais, à la suite d'un procès, ils sont condamnés à détruire

ce temple, érigé sur un terrain qui ne leur appartient pas. Ils louent alors une maison qui leur sert à la fois de temple et d'école.

Les Iroquois, qui en voulaient surtout aux missionnaires, songent nécessairement à se venger. Pour acquitter leur sournoise haine, ils mettent le feu à l'église, au presbytère et aux maisons canadiennes. La police informée de ce saccage, intervient aussitôt et quatorze des plus coupables sont



Église et presbytère d'Oka

constitués prisonniers à Sainte-Scholastique. Des gendarmes sont postés à Oka pour maintenir l'ordre. Cependant deux juges protestants fanatiques s'obstinent à déclarer non coupables les accusés et les mettent en liberté. La perte des Sulpiciens s'éleva à $50,000.

Plus d'une fois, le Fr. Philippe mit sa vie en danger pour sauvegarder les droits du Séminaire contre leurs farouches ennemis. Il se montra tou-

jours attaché à l'Institut et aux pratiques régulières de la communauté.

Le Fr. Canutus, religieux très austère et profondément silencieux, lui succéda (1892-99). Viennent ensuite le Fr. Basile, saint religieux, bon mathématicien, qui, après une année de service, vient mourir au Mont-de-la-Salle. Puis le Fr. Cantien, et son inséparable, le Fr. Matthias of Mary, y fait un stage de treize ans marqué par un dévouement inlassable. La paralysie a relégué ce vénérable vieillard dans notre infirmerie de Laval-des-Rapides depuis son séjour à Oka. On le trouve toujours joyeux, et priant, résigné à la volonté de Dieu. Le Fr. Regis-Xaverius a succédé (1913) au Fr. Cantien.

Nous trouvons à Oka les restes mortels du Fr. Simon-de-Marie (Simon of Mary), né à Yamachiche (1843), novice à Montréal (1865). La violente migraine qu'il éprouvait presque sans cesse, devint la cause de son insuccès dans les différentes classes où il fut employé. Ce fervent religieux ne se plaignait jamais et supportait l'étourderie de ses élèves avec une patience héroïque. Il rendit sa belle âme au bon Dieu en 1892.

Arrivons maintenant à Longueuil. Ce nom rappelle celui de Charles Lemoyne, baron de Longueuil, l'une de nos plus belles gloires canadiennes. Né à Montréal en 1656, il se montra, dès son jeune âge, brave et énergique et devint plus tard la terreur des Anglais et des Sauvages.

En 1690, quand Phipps vint attaquer Québec, une partie de ses troupes, embusquées sur les bords

de la rivière Saint-Charles, trouvent des volontaires commandés par de Longueuil et Sainte-Hélène, qui s'opposent à leur passage. Les deux héros furent blessés, le dernier grièvement.

De Longueuil fait aussi rebrousser chemin au général Nicholson (1710), qui, à la tête de plus de 4,000 hommes s'avance par le lac Champlain et les environs. C'est à cette occasion que de Longueuil est créé chevalier de Saint-Louis. Pour protéger le commerce des fourrures à l'intérieur du pays, entre Oswégo et Quyahaga, il fait relever le fort de Niagara (1721). A la mort de M. de Vaudreuil, il administre le Canada (1726) en attendant l'arrivée du nouveau gouverneur, le marquis de Beauharnois. Après le rappel du marquis de la Jonquière, on le trouve encore à la tête de la colonie jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur, le marquis de Duquesne. A la suite de tous ces exploits et de beaucoup d'autres encore, de Longueuil délia sa superbe gerbe de gloires nationales pour aller vivre d'une vie meilleure.

La charmante petite ville de Longueuil, d'une population d'environ 6,000 habitants, est située sur la rive sud du Saint-Laurent vis-à-vis Montréal. Son église regarde le fleuve : elle est l'une des plus belles du diocèse. On voit aussi le couvent des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, congrégation canadienne, fondée en 1844. Le presbytère actuel est la maison qui a primitivement servi de Noviciat aux RR. PP. Oblats, et où l'une de nos gloires canadiennes, Mgr Taché, deuxième évêque de Saint-Boniface, se forma aux pratiques de la

vie religieuse. Après le départ des Oblats, cette maison devint une école, d'abord confiée aux Clercs de Saint-Viateur (1867) puis à notre congrégation. Elle a maintenant fait retour au curé. Elle est située à droite de l'église en face du Saint-Laurent, au côté sud de la rue principale. Au nord de la rue, se trouve un vaste parterre, bai-



Ancien Collège de Longueuil

gnant son pied verdâtre au fleuve, et où des légumes, des fruits et surtout des fleurs offraient l'aspect d'un tapis de Turquie. Le monument de saint J.-Bte de la Salle, planté en face du collège, et presque au front de la propriété, conduit à cette superbe oasis. Il y a au bord de l'eau un berceau de verdure, où l'on peut respirer les fraîches brises du fleuve. On jouit aussi de la vue

des steamers ou des légères embarcations qui vont au port de Montréal ou en reviennent.

Neuf directeurs ont été tour à tour chefs de cette maison. Citons d'abord les noms de deux qui ne sont plus sur cette terre d'exil : Fr. Victorien (Victorian) et Modestus-Alban ; mais il me semble que nous ne pouvons pas laisser dans l'oubli le Fr. Tertullien-Jean (Tertullian-John), qui vit encore, mais qui a eu la direction du collège pendant dix-huit ans.

Le Fr. Victorien, natif de Nicolet, qu'on a déjà vu sous-directeur du Noviciat de Montréal, dirigea la communauté à deux époques différentes. Physique imposant, tenue distinguée, voix sonore, visage épanoui sont les qualités qui le caractérisaient. On aimait l'entendre chanter. Sa belle voix de baryton charmait. Il était très cultivé, parlait bien les langues française et anglaise, avait un jugement sûr et était pondéré dans ses actes et ses mouvements. Sous son administration, M. Archambault, inspecteur d'écoles, écrivait ce rapport élogieux : « L'Institution supérieure de cette municipalité tenue par MM. les Frères des Écoles chrétiennes continue toujours d'attirer dans ses excellentes classes un nombre considérable d'élèves qui attestent toujours de l'enseignement de cette bonne institution. »

Le Fr. Modestus-Alban, né à Chambly, avait enseigné avec succès dans plusieurs de nos maisons, notamment à l'Académie de Québec et au Mont-Saint-Louis, avant de diriger le Collège de Longueuil. Excellemment doué, sous le rapport intel-

lectuel, il possédait bien les deux langues en usage dans le pays et était fort en mathématiques. Il cultivait la piété au milieu des élèves et s'intéressait à faire fleurir des vocations. Après un directorat de deux ans à Longueuil (1891-93), nous le voyons encore remplir les mêmes fonctions dans



Nouveau Collège de Longueuil

deux autres communautés importantes puis venir mourir à l'infirmerie du district (1917).

Le Fr. Tertullien-Jean, natif des régions de la Beauce, exerce actuellement (1920), les fonctions d'infirmier à l'Académie commerciale de Québec. Ses dix-huit années de directorat au Collège de Longueuil ont considérablement augmenté la popu-

lation écolière et élevé le niveau des études. Le caractère doux et conciliant du Fr. Tertullien provoque la sympathie de ceux qui l'entourent. C'est sous son administration que le nouveau collège a été construit sur le Chemin Chambly.

Arrivons maintenant à Lachine, petit village autrefois en amont de Ville-Marie, semé sur la rive nord du Saint-Laurent. Ce mot réveille en nous le bien triste souvenir historique que voici : En 1689, près de quinze cents Iroquois, en une nuit ténébreuse et par un orage épouvantable, traversent le fleuve et débarquent en silence sur l'Ile de Montréal. De là, ils se dispersent à pas de loup autour des habitations du village de Lachine, et, à un signal donné, mettent le feu aux maisons et assomment à coups de tomahawk tous ceux qui veulent s'enfuir : c'est un vrai carnage d'enfer. Les uns sont scalpés, d'autres éventrés, et plusieurs mis en réserve pour la torture. On oblige des mères à faire rôtir leurs jeunes enfants pour les dévorer. Après cette boucherie, les ennemis cruels des Français se répandent sur l'Ile de Montréal pour y exercer leurs dépradations, sans que le gouverneur pût leur opposer résistance. Enfin, las de promener le fer et le feu, ils se retirent dans leurs bourgades.

Depuis plus de deux siècles, cet humble village s'est transformé en une ville comptant des milliers d'habitants. Au progrès matériel s'est allié le développement intellectuel. L'éducation de la jeunesse est surtout entre les mains religieuses. Les Sœurs de Sainte-Anne ont sous leurs

soins intelligents l'enseignement des jeunes filles. Cette fondation canadienne a aussi dans cette région le siège de son administration. Depuis 1876, les Frères des Écoles chrétiennes sont chargés de l'école des garçons. L'exiguité du local ne permettant pas de recevoir les nombreux élèves qui se présentaient, MM. les Commissaires ont construit un vaste établissement qui fait l'honneur de la localité. Rien n'y manque, toutes les commo-



Académie Piché, Lachine

dités modernes s'y trouvent. On va même jusqu'à faire les frais d'une fanfare qui donne la note brillante à cette maison.

Le Fr. Maximinian, né à Rigaud en 1846, ancien élève des Frères de Beauharnois, a été le premier directeur de cette communauté. C'était un maître énergique exigeant l'ordre et le travail et inspirant la confiance aux maîtres et aux élèves ;

mais sa bile lui faisait quelquefois broyer du noir. A la suite d'un examen public, M. le Curé de la paroisse, un modèle de piété et de zèle, disait : « Si le Fr. Directeur était maître laïc, on le placerait certainement à la tête de la première école de Montréal. » M. Brault, inspecteur d'écoles, écrivait dans son rapport en 1878 : « Le collège commercial des Frères des Écoles chrétiennes est fréquenté par 187 élèves. Outre l'excellente réputation dont il jouit comme tous les établissements du même genre, il se trouve avantageusement situé à proximité de Montréal. » Après Lachine, nous voyons le Fr. Maximinian successivement à la tête des maisons de Saint-Jean d'Iberville, de Hull, de Saint-Laurent, de Longueuil et de Saint-Jérôme, son dernier champ d'action. Dans ces différents postes de confiance, on le trouve pieux, régulier et véritable enfant de famille.

En 1880, le Fr. Maximinien était remplacé à Lachine par le Fr. Macairius-Joseph qui, après trois ans, voyait le Fr. Jasper lui succéder. Mais ce dernier manquant d'aptitudes pour le gouvernement ne fit qu'un stage de deux ans. On vit alors le Fr. Macaire revenir pour occuper encore ce poste pendant seize ans. Ce fervent religieux, né à Saint-Charles de Bellechasse, paroisse fertile en vocations, était d'une régularité modèle et d'un zèle inépuisable, et ne perdait jamais une minute au bureau. On eût dit, vraiment que, comme saint Alphonse de Liguori, il avait fait vœu de ne jamais perdre de temps. Il n'avait pas la parole facile, mais dans les discussions, sa réplique ne

manquait pas de sel. Son dernier stage a été au Mont-Saint-Louis, donnant quelques leçons à des élèves retardataires. En 1912, il mourait presque subitement après une journée de maladie.

Passons maintenant à Saint-Jérôme, une florissante paroisse fondée en 1832, au nord de Montréal, dans le comté de Terrebonne, et devenue aujourd'hui (1920) une petite ville industrielle comptant plus de 6000 âmes. Elle est comme la



Ville de Saint-Jérôme

capitale de la vaste et accidentée région du Nord. Le mouvement prodigieux de défrichement dans ces parages rocailleux est dû à Mgr Antoine Labelle, protonotaire apostolique. Ce grand colonisateur y sema, en moins de vingt ans, une quarantaine de paroisses ; il obtint du gouvernement provincial la construction d'une voie ferrée qui en favorisa le développement. Il disait à qui voulait l'entendre « que le défrichement du sol est pour

le Canada, l'œuvre excellente et vitale, et qu'elle seule pouvait lui apporter une prospérité solide et durable. » On reconnut son mérite en le nommant sous-commissaire d'agriculture dans la province de Québec. Ce prêtre, doué d'une forte stature et d'une physionomie franche et sympathique, garda jusqu'à la mort l'entrain du jeune âge. Il s'éteignit à Québec en 1896 et fut universellement regretté. Ses restes mortels reposent en paix dans le cimetière de la paroisse Saint-Jérôme, au milieu de ceux qu'il a dirigés dans le bien pendant vingt-trois ans.

Les progrès intellectuels de la ville de Saint-Jérôme devaient être en rapport avec ses développements matériels. La population écolière féminine avait déjà un couvent depuis plusieurs années quand, en 1894, les Frères des Écoles chrétiennes furent demandés pour ouvrir un collège commercial, qui, depuis, a été considérablement agrandi. Deux anciens directeurs de ce bel établissement, aussi habiles que dévoués, sont disparus de ce monde : le Fr. Maximinien, qu'on a vu à Lachine, et le Fr. Modestus-Alban, qui fut directeur de Longueuil. C'est sous ce dernier que fut restaurée et agrandie l'ancienne école. Mais il ne put jouir de son nouveau nid, car, comme il arrive souvent dans les communautés, le Fr. Modestus fut appelé à exercer ailleurs un nouvel apostolat. Deux des anciens directeurs sont encore en exercice : le Fr. Palasis-Matthew, amateur de tout ce qui a un cachet d'éclat et de grandeur ; et le Fr. Régis-Ignatius, qui, avant de transporter sa tente

à Saint-Jérôme, dirigea d'une manière non commune l'Académie de Nicolet, pendant bon nombre d'années.



Collège de Saint-Jérôme

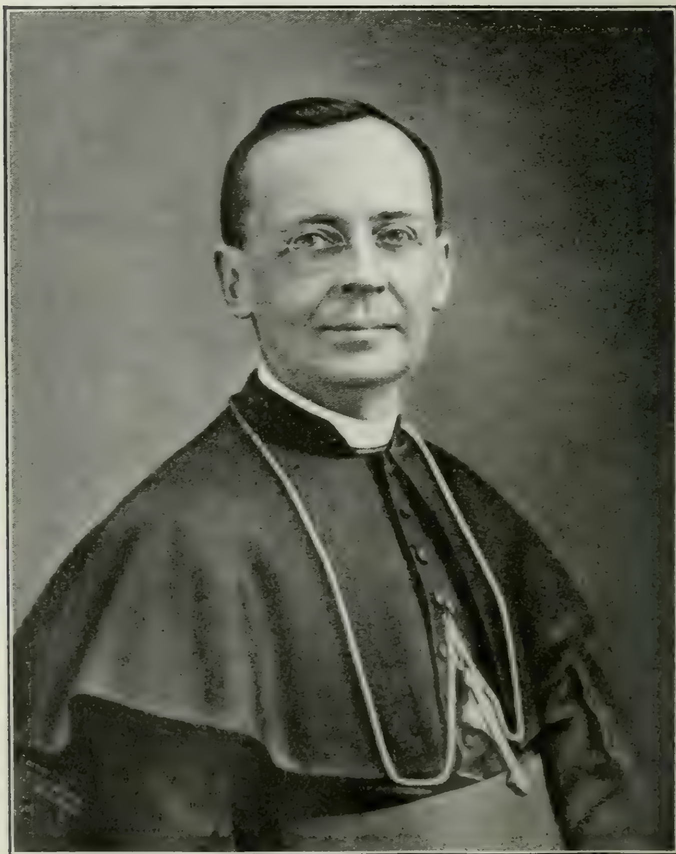
Sortons des rocailleux parages du nord pour aller de nouveau sur la rive sud du majestueux

fleuve. Saluons Varennes, un plaisant village sur les bords du Saint-Laurent à sept lieues de Montréal. Il est encerclé de verdure et de grands arbres, dont plusieurs comptent des siècles. Sa superbe église est au centre. A une petite distance de la maison du Seigneur, en allant vers l'est, on voit au nord de la rue principale la chapelle dite Sainte-Anne, où se trouve un tableau miraculeux de la grande thaumaturge du Canada. Chaque année, à la fête de sainte Anne, et avec l'approbation épiscopale, ce tableau vénéré est porté solennellement à l'église paroissiale, ce qui permet d'admettre la foule, et reporté après la cérémonie du soir dans son écrin habituel.

Varennes n'a jamais tiré en arrière quand il s'est agi de la formation de la jeunesse. C'est à la demande de sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, que les Frères, en 1899, prenaient la direction du collège commercial du village.

Mgr Bruchési était archevêque de Montréal depuis 1897. Il avait succédé à Mgr Fabre, dont la mémoire est toujours vénérée. Le nouvel archevêque était bien préparé pour ce poste important. Après un brillant cours d'études classiques, il va à Paris et de là à Rome, où il obtient avec la plus grande distinction ses doctorats en philosophie et en théologie. De retour au Canada, il devient professeur de dogme à l'université Laval de Québec. Il y brille par le charme de sa parole, nette, claire, précise et séduisante. Ses sermons laissent dans le cœur des souvenirs inoubliables. Délicat

dans la pensée, captivant dans la conversation, distingué dans sa tenue, élégant dans ses manières, il sait plaire à tous ceux qui ont l'avantage de l'approcher. Sa Grandeur s'intéresse vivement



Sa Grandeur Mgr Bruchési

à l'éducation de la jeunesse. Ayant eu comme premiers maîtres les Frères des Écoles chrétiennes, elle voulait leur confier la direction du collège commercial de Varennes.

Le Fr. Olippius, natif de Saint-Charles-de-Bellechasse, fut à la tête de ce collège pendant les neuf premières années. Il sut par ses manières engageantes, sa prévenance et sa prudence gagner l'estime et inspirer la confiance même à ceux qui n'étaient pas en faveur de ce changement administratif. La piété, l'ardeur à l'étude et la bonne tenue des élèves attirèrent l'attention du public. Bientôt le local devint trop exigu pour faire face



Collège Saint-Paul, Varennes

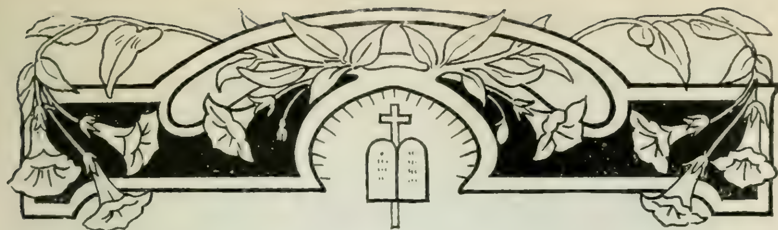
au nombre. Une aile a été ajoutée à l'ancienne maison ; elle n'est pas de trop, il en faudrait une autre pour répondre aux besoins urgents.

Le Fr. Olippius permutait avec le Fr. Orestus-Arcadius, chargé depuis quatre ans de nos établissements des Trois-Rivières, qui, depuis quelques années, s'acheminaient à pas de géant dans la voie du progrès matériel.

Après un an le Fr. Orestus fut appelé à la charge de visiteur-auxiliaire du district. Les successeurs ont été les Frères Nereus-Stephen, Magnisius-Albert et Philémon-Josephus, qui ont continué à activer le flambeau lumineux de l'institution.

Depuis 1900, plusieurs écoles ont été ouvertes à Montréal : Westmount (1904), Viauville (1907), Salaberry (1909), Communauté de Saint-Jacques (1911), Académie S. J.-B. de la Salle (1911), Académie Saint-Paul (Côte Saint-Paul) (1916).





CHAPITRE V.

Petit-Noviciat.

Le Petit-Noviciat ou noviciat préparatoire, peut être regardé comme une oasis où les enfants de treize à seize ans sont admis pour goûter, à l'ombre de la solitude, comme autrefois les jeunes lévites dans le temple, les douceurs de la piété et de la science. Le premier établissement de ce genre pour notre Institut fut fondé à Reims, en 1684, par saint J.-Bte de la Salle. Le saint Fondateur donna aux petits-novices un règlement bien conçu, fixant l'emploi du temps et traçant les principales lignes du programme de leurs études. C'était toujours avec la joie d'un père qu'il revenait au milieu des enfants qui se préparaient à la noble carrière d'instituteurs religieux. Il les encourageait par ses paroles et ses exemples à vaincre les difficultés des premières épreuves, propres à discipliner le cœur et la volonté. Présider leurs exercices de piété semblait un régal pour lui. Le jour de Noël, il était beau de voir le saint Fondateur à genoux au pied de la crèche, entouré comme d'une troupe angélique de cette belle couronne d'adolescents, tous un cierge à la main, pour les consacrer au très saint Enfant Jésus, modèle et

divin rémunérateur de ceux qui enseignent aux enfants les voies de la vérité et de la justice. Plus



Le Frère Philippe, Supérieur Général

tard le saint alla s'établir à Paris et y appela ses fils de prédilection ; mais des difficultés firent péri-

cliter son œuvre. Deux siècles plus tard, cette fondation est reconstituée par le vénéré Fr. Philippe et prend de nombreux développements en Europe et en Amérique. A Montréal, le Petit-Noviciat fut ouvert en 1876 par l'habile et intelligent Fr. Armin-Victor, Visiteur-Provincial de l'Amérique. Néanmoins celui-ci ne voulut pas réaliser son projet sans consulter Mgr Bourget, évêque de Montréal. Voici la lettre qu'il adressait à Sa Grandeur, le 12 décembre 1875.

« Monseigneur,

La nécessité où je me trouve d'ajourner l'ouverture d'un grand nombre d'écoles qui sont offertes à la Congrégation m'a déterminé à prendre des mesures dans le but de procurer aux jeunes gens les moyens de céder à leur attrait pour la vie religieuse, et d'accroître ainsi le nombre des ouvriers en proportion de la moisson.

Or, il est d'expérience que des enfants qui se sont conservés bons jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, perdent peu à peu au contact du monde et sous l'empire des passions naissantes, avec leur innocence le goût de la piété et des choses célestes.

Ils ont de moins bonnes inspirations et la générosité leur manquerait pour répondre à l'appel de Dieu, quand même ils seraient en état de l'entendre. C'est ainsi, sans doute, que beaucoup de jeunes gens quoique prévenus des dons de Dieu perdent la grâce très réelle d'une vocation sainte ; ils demeurent dans le monde, au grand détriment de la religion, qu'ils devraient servir et que souvent ils délaissent ; ils compromettent par là

même les intérêts si chers de leur âme, dont le salut est exposé aux plus graves périls.

Par tous ces motifs, Monseigneur, j'ai été entraîné à ouvrir dans notre maison principale de Montréal, un Juvénat sous le nom de Petit-Noviciat ou Noviciat-Préparatoire, à l'instar de ceux qui ont été établis depuis plusieurs années à Paris et dans diverses provinces de France.

Il m'a paru, Monseigneur, que je ne pouvais mieux faire pour attirer les faveurs du ciel sur cette entreprise, que de demander à Votre Grandeur de vouloir bien la bénir dès l'origine, tout en la recommandant à la bienveillante sympathie du clergé de votre diocèse.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur, de Votre Grandeur,

Le très humble et très obéissant serviteur en N.-S.

Fr. Armin-Victor.

Sa Grandeur accueillit avec bonté et empressement la supplique du cher Fr. Armin-Victor, à qui elle répondit le 21 du même mois :

Mon cher Frère,

En réponse à la vôtre du 12 décembre courant, je suis heureux de pouvoir entrer dans vos intentions au sujet du juvénat que vous vous proposez d'établir à Montréal, afin de préparer de bons sujets à votre Institut.

Je comprends que beaucoup de jeunes gens que Dieu appelle à l'état religieux, sont exposés par leur contact avec le monde à perdre leur vocation, ce qui fait ordinairement qu'au lieu d'être de bons religieux, ils deviennent de mauvais sujets.

Le Noviciat-Préparatoire que vous allez ouvrir sera, pour ces bons jeunes gens, un asile sûr pour leur innocence et un moyen certain de sanctification. C'est donc de grand cœur que je loue, bénis et approuve un aussi excellent projet.

Dans le ferme espoir que l'établissement projeté aura un plein et heureux succès, Je demeure bien véritablement, mon cher Frère,

Ignace, Év. de Montréal.

Voici un autre encouragement donné par l'épiscopat de la Province de Québec.

Montréal, 6 janvier 1878.

Au cher Frère Visiteur Provincial des Frères des Écoles chrétiennes.

Mon cher Frère,

Nous sommes heureux de vous dire que, de tout cœur, nous bénissons les efforts tentés pour favoriser le développement dans notre pays, de votre si utile congrégation. Nous avons appris avec un bonheur particulier la prospérité de vos noviciats et notamment du Noviciat-Préparatoire, récemment ouvert aux jeunes gens de 14 à 16 ans. Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ veiller sur ces chers enfants, et leur susciter de nombreux condisciples.

Chaque jour, nous sommes témoins des fruits que porte l'éducation donnée dans vos écoles, dont nous verrons avec plaisir s'augmenter le nombre. C'est pourquoi nous souhaitons que les membres du clergé emploient leur sollicitude à découvrir et à fortifier les vocations à votre pieux institut. C'est un des plus grands services qu'ils puissent rendre à l'Église et à la société civile.



Recevez, mon cher Frère, l'assurance de nos sentiments dévoués en N.-S.,

† E. C., Év. de Montréal,
† E. A., Arch. de Québec,
† Antoine, Év. de Sherbrooke,
† L. I., Év. des Trois-Rivières,
† Thomas, Év. d'Ottawa,
† Jean, Év. de Rimouski,
† L. Z., Év. de Saint-Hyacinthe.

Le Fr. Armin-Victor, qui nous occupe actuellement, natif de Metz, en 1837, arriva au Canada en 1875. Taille au-dessus de la moyenne, culture intellectuelle peu commune, conversation agréable, répartie vive et spirituelle, conception prompte et sûre, volonté ferme, telles étaient les qualités qui caractérisaient le nouveau Visiteur-Provincial. Le fardeau imposé par l'obéissance était lourd. Parcourir l'immense continent des confins du Canada jusqu'au Chili, apprendre les langues de plusieurs nationalités, répondre aux besoins des maisons de formation, c'était certes une besogne ardue qui demandait une grande force morale et physique. Aussi le Fr. Visiteur allait-il succomber à la tâche. Après s'être rendu compte des besoins urgents de son propre district et des principaux établissements des États-Unis, il entreprit un voyage à l'Équateur et au Chili pour y visiter nos maisons. Un long et périlleux trajet épuisa les forces de sa constitution, qui n'était pas robuste. Au cours de son rapide passage dans l'Amérique du Sud, il avait laissé des notes très intéressantes—que des mains

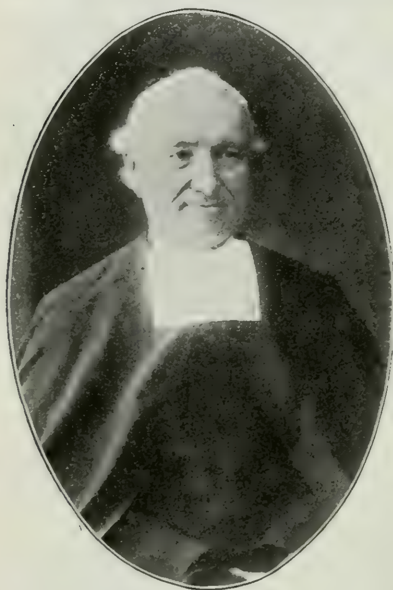
malheureuses ont égarées—sur les contrées parcourues et particulièrement sur le bien que nos Frères sont appelés à faire à la jeunesse de ces pays lointains. Le cher Fr. Armin-Victor rentra au Canada très fatigué. Les bons soins qu'il y reçut le ramenèrent un peu. Mais pour tâcher de rétablir complètement une santé aussi précieuse, les supérieurs le rappelèrent en France. Il n'avait été que trois ans au Canada.



Fr. Armin-Victor

Pendant cette courte phase, il avait inspiré la plus entière confiance à l'épiscopat, au clergé, aux autorités civiles, au Conseil de l'Instruction publique qui l'appela plusieurs fois à ses délibérations. En cherchant à récupérer ses forces, il s'occupa, à Paris, à perfectionner nos livres d'enseignement et à élucider certaines questions pédagogiques. On peut dire qu'il mourut les armes à la main. Le fatal dénouement arriva en 1883 ; il était âgé de 44 ans. On peut bien lui appliquer ce texte de l'Évangile : « Heureux le serviteur que son maître en arrivant trouvera occupé à veiller. »

Le successeur du cher Fr. Armin-Victor fut le Fr. Réticius, nommé Visiteur du Canada et Provincial de nos maisons de formation de l'Amérique du Nord. Le nouveau Provincial porta le plus vif intérêt aux petits novices. Il ne jugeait aucun soin superflu, ni aucun détail indifférent pour conserver ces plantes de choix, et pour les élever progressivement à une perfection relative. Il ne voulait pas d'âmes vulgaires parmi ces aspirants à la vie du sacrifice, sans laquelle, comme l'a dit Lacordaire, tout homme, surtout le religieux, n'est qu'un misérable, quel que soit son rang. Il aimait les voir pleins d'entrain et de gaieté, les entendre prier et, pendant les récréations, babiller de leurs voix argentines, comme les oiseaux gazouilleurs des bosquets qui les entouraient.



Le Fr. Réticius

Mais le jeune aspirant doit devenir un jour un maître assez instruit pour communiquer son savoir aux enfants qui lui sont confiés. Le cher Fr. Provincial encourageait donc fortement les études et venait souvent faire des examens sur les program-

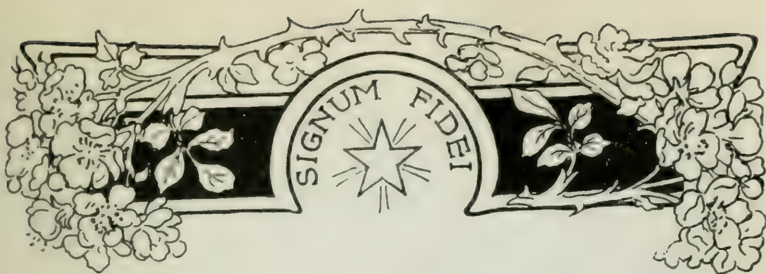
mes du mois. En 1885, le petit noviciat de Paris célébrait les noces d'or de sa fondation. Le T. H. Fr. Joseph manifesta le désir de voir participer à cette fête de famille, tous les petits noviciats de l'Institut. Le Fr. Réticius ne manqua pas de répondre à l'appel du Supérieur général. La fête fut grandiose à Montréal.

Il y eut messe solennelle et sermon de circonstance, vêpres et bénédiction du Saint Sacrement. Une séance récréative occupa une partie de la soirée. Le Fr. Provincial y prit la parole. La vue de ces enfants dans l'enceinte du Petit-Noviciat lui rappelait, sans doute, le jeune Joas élevé dans le temple, apprenant, d'après le chef-d'œuvre de Racine, à lire et à écrire dans le livre divin, et dont les plaisirs consistaient à servir le grand Prêtre à l'autel, à entendre chanter les grandeurs infinies de Dieu et à voir l'ordre pompeux des cérémonies du culte. Le premier soin d'un petit novice en effet doit être de s'occuper, comme le jeune Joas, du service de Dieu, et, ensuite, de se livrer ardemment à l'étude des matières qu'il devra plus tard enseigner dans les écoles. Heureux celui qui, dès l'enfance, apprend à servir le Seigneur !

En 1880, le Fr. Provincial plaça le Fr. Symphorien-Louis à la tête du Petit-Noviciat. Plus tard il lui donna pour l'aider un professeur de langue anglaise, Fr. Zozimus-Jerom, maître compétent et expérimenté, qui, après sept ans fut appelé à diriger à son tour cette maison de for-

mation. Nous retrouverons ces deux frères au Mont-Saint-Louis, compagnons du même labeur pendant vingt-cinq ans. Le Petit-Noviciat voit ensuite se succéder les Frères Raymond, Raphaël-Victor, et Raynaud-André. Les deux derniers, nés en France, arrivèrent au Canada en 1904.





CHAPITRE VI.

Le Mont-Saint-Louis.

L'heureuse idée conçue par le Fr. Armin-Victor de construire un pensionnat dans la grande métropole canadienne, se réalisa sous son successeur, le Fr. Réticius. Pour effectuer ce projet, un terrain spacieux fut acheté sur une partie du plateau du Mont-Royal appelé Saint-Louis, nom donné au Pensionnat. Cet établissement, situé au centre de Montréal, domine la ville et jouit du magnifique panorama du Saint-Laurent. Le Mont-Royal lui donne aussi un air pur et vivifiant, condition primordiale pour une institution scolaire.

Sa construction grandiose, d'un style simple et sévère—à vrai dire un peu monotone—peut contenir jusqu'à sept cents élèves.

Ce qui frappe en entrant au Mont-Saint-Louis, c'est l'aspect riant de cette maison, qui n'a rien d'austère et où rayonne partout la lumière.

Des arbres et des pelouses émaillées de fleurs la séparent de la rue Sherbrooke, une des plus aristocratiques de Montréal. De vastes parloirs bien ensoleillés occupent tout le côté de la façade de la partie centrale.

La chapelle, haute d'une trentaine de pieds, se trouve dans l'aile du milieu, placée en arrière du corps principal. La lumière y pénètre abondamment. La prière est plus facile dans un milieu ensoleillé ; c'est bien le cadre qui convient à la jeunesse avide de gaîté et de grand jour. L'illumination électrique de l'autel et du sanctuaire est d'un merveilleux effet. Cette illumination est due



Le Mont-Saint-Louis

au regretté Fr. Auguste, professeur au Mont-Saint-Louis et décédé en 1908.

Au premier étage encore, du côté gauche de la chapelle, on voit la chambre commune des professeurs et l'infirmerie ; de l'autre, la salle de dessin, le laboratoire et la salle de lecture, comptant déjà au-delà de sept mille volumes.

Aux deux étages superposés se trouvent les classes parfaitement éclairées et séparées les unes

des autres par des cloisons vitrées : on peut dire que c'est la maison de verre par excellence.

Ces classes renferment le mobilier scolaire le plus complet. Les tableaux noirs, si utiles pour faciliter à l'élève les explications du maître, n'y manquent pas. La salle de dessin est un véritable musée—pratique, bien entendu,—où tout concourt, œuvres d'art, modèles de machines, plans et élévations de monuments, à initier le débutant à l'étude de la bosse et du dessin linéaire.

La salle académique, haute d'une quarantaine de pieds, spacieuse, pouvant asseoir aisément 1,100 spectateurs, et superbement éclairée, offre un coup d'œil féérique. Les dortoirs, placés aux étages supérieurs, sont très bien aérés, chose importante à la santé ; ils sont vastes et sous la surveillance constante, même la nuit, de plusieurs maîtres chargés de ce service. L'air et la lumière y circulent abondamment, ils sont bien chauffés en hiver, et la propreté est l'objet d'une attention sérieuse. Une salle de bains permet aux pensionnaires de prendre un bain au moins une fois la semaine. Ce détail m'amène à parler d'hygiène, et c'est le cas de dire un mot de la cuisine installée au sous-sol et munie de grandes chaudières en cuivre étamé, chauffées à la vapeur par un système ingénieux, qui permet de préparer rapidement les repas des élèves. La nourriture est saine, abondante, variée, sans recherche inutile, mais toujours appétissante. Les réfectoires sont d'une propreté remarquable.

L'infirmerie est placée au premier étage de l'aile faisant pendant au côté droit de la chapelle. Il y a une salle commune, des chambres bien meublées, deux infirmiers et surtout un des meilleurs médecins de la ville qui vient visiter les malades, autant qu'il en est besoin.

L'hygiène recommande encore pour les enfants les exercices du corps, comme la gymnastique qui assouplit les membres et développe les forces. Les élèves s'essayent également avec ardeur aux manœuvres militaires. De vastes salles de récréation bien chauffées pendant l'hiver pour ceux qui redoutent le froid, assurent aux élèves le moyen de se livrer en toutes saisons à ces exercices hygiéniques.

Laissons le côté matériel pour entrer dans le domaine des études.

L'enseignement se divise en trois cours : préparatoire, commercial et scientifique. Parlons seulement des deux derniers.

L'enseignement commercial est donné dans la mesure la plus complète et de manière à satisfaire les plus exigeants. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se rendre aux heures de classe dans une des grandes salles du premier étage. Là nous trouvons sur de vrais comptoirs, des livres de caisse, le livre journal, le grand livre avec tous les éléments de la comptabilité la plus détaillée, des carnets de chèques, traites, effets à recevoir et à payer ; plus loin, un résumé de l'organisation d'un bureau de poste, casiers aux lettres, mandats d'argent, registres pour lettres chargées, etc.; d'un autre côté les poids et mesures employés dans le commerce de marchan-

dises ; au moment des cours vous pouvez vous croire soit à la Banque d'Épargne, soit au Bureau de poste, soit enfin dans un des beaux magasins de la ville.

Les élèves font des comptes, tirent des traites, paient des chèques, vendent, achètent et s'initient à toutes les difficultés de la pratique du commerce. C'est un sérieux avantage pour un jeune homme qui veut s'initier aux affaires.

Le Mont-Saint-Louis ne néglige pas l'enseignement des langues vivantes. Le français et l'anglais sont sur un pied d'égalité. L'enseignement du dessin a pris depuis le progrès des sciences exactes une importance considérable. Il est exigé pour tous les jeunes gens qui se destinent aux professions d'architecte, d'ingénieur ou de mécanicien. Au Mont-Saint-Louis une attention spéciale est donnée à cette branche de l'enseignement. Nous avons déjà signalé la parfaite installation de ses classes de dessin, si riches en modèles de toutes sortes.

Le cours scientifique comprend en mathématiques : l'arithmétique complète, la géométrie plane, dans l'espace et analytique, l'algèbre, la trigonométrie, plane et sphérique, la topographie et la cosmographie ; dans les sciences naturelles : la physique, la chimie (appliquée), la botanique, la géologie et la minéralogie. Pour faciliter ces études, le collège possède outre une très importante collection d'histoire naturelle et de minéralogie, un cabinet de physique et un laboratoire de chimie bien installés.

Les arts d'agrément ne sont pas négligés.

Loin de là. Les professeurs de violon, de piano et autres instruments sont choisis parmi les plus habiles et les mieux doués pour développer le goût des élèves et les faire progresser. La réputation de la fanfare du Mont-Saint-Louis n'est pas à faire. Plus d'une fois elle a mérité les éloges des connaisseurs.

Le couronnement de tout ce fatras de choses profanes et passagères est l'enseignement religieux, qui doit, dans toute école chrétienne, occuper la première place. Saint Jean-Baptiste de la Salle, notre illustre fondateur, ce génie de l'enseignement populaire, a fondé ses écoles pour atteindre ce but. Ses fils spirituels se font honneur de ne pas l'oublier.

Henri de Bornier a superbement traduit la pensée de saint J.-Bte de la Salle, en le mettant en présence d'un enfant et en

« Lui montrant, avec un regard paternel,
D'une main un vieux livre et de l'autre le ciel.»

Les Frères doivent donc nourrir les cœurs des élèves de la moelle des lions, c'est-à-dire parler souvent des précieux avantages de la communion fréquente, de la dévotion au Sacré-Cœur, à la Très Sainte Vierge, à Saint Joseph et au bon ange gardien. Pendant les leçons, quand l'occasion s'en présente, glisser habilement une réflexion pieuse. Il ne faut pas, cependant, surcharger les élèves de pratiques de piété, car les excès, même de parfums, ne valent rien.

On voit d'abord à la tête de cette importante maison, pendant un an, le Fr. André. Son succes-

seur est le Fr. Narcissus-Denis, déchargé deux ans après. On a parlé précédemment de la compétence de ces deux religieux en matière d'éducation. Ils ont tous deux quitté cette terre d'exil pour un monde meilleur. Vient ensuite le Fr. Stephen que nous rencontrerons plus tard, et qui, lui aussi, manquant de santé, est remplacé par le Fr. Symphorien-Louis, alors pro-directeur de cette maison depuis quatre ans, et qui en aura la direction pendant vingt et un ans. En dépassant les limites de ce travail, disons que les remplaçants du Fr. Symphorien ont été le Fr. Piramus-Joseph, pendant une période de six années, et le Fr. Nivard, qui vient d'être nommé (1920). Des plumes plus alertes sauront retracer les talents et le dévouement de ces deux religieux à la fleur de l'âge, travaillant avec ardeur à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse.

Les résultats obtenus par les élèves du Mont-Saint-Louis sont consolants. Nous comptons au moins une centaine d'ingénieurs civils, qui, sans aller ailleurs, sont entrés au cours régulier de l'École Polytechnique. Voici une lettre de M. Balète, directeur de cette institution, attestant la bonne préparation des élèves.

Très cher Fr. Symphorien,

Par votre lettre du 3 février, vous me priez de vous envoyer une note de renseignements sur ce que j'ai vu et constaté au Mont-Saint-Louis.

C'est avec empressement que je me rends à votre désir et que je saisis l'occasion de dire de votre pensionnat tout le bien que j'en pense.

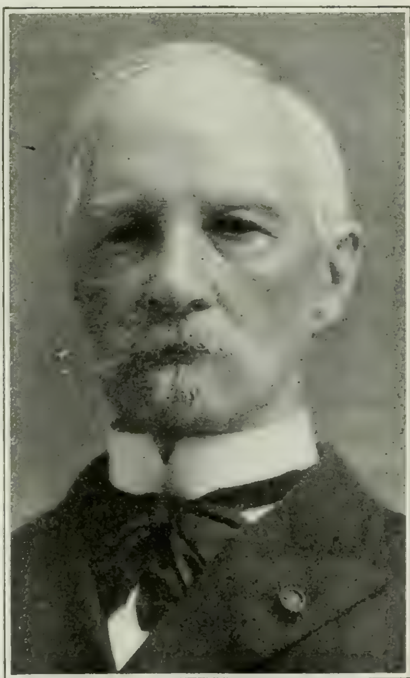
Depuis deux ans, vous m'invitez à aller avec d'autres professeurs examiner vos élèves du cours scientifique. J'ai été frappé de l'excellence de cet examen qui a été pour moi une révélation. Je souhaite donc dans une pensée d'intérêt public, que votre enseignement soit mieux connu afin que les uns en profitent et que d'autres s'en inspirent. Peut-être qu'alors on aurait quelques jalons pour les réformes dont on fait tant de bruit et que l'on cesserait, tout au moins dans les discours publics et dans les journaux, de pousser les Canadiens à envoyer leurs enfants dans des institutions anglaises où l'on fait assurément moins bien que vous.

Pour résumer ce que j'ai vu dans votre pensionnat, je dirai que l'enseignement que j'ai été appelé à juger n'est pas même entrevu dans ce qu'on dénomme : écoles commerciales ; dans les collèges classiques, il n'y existe qu'à un degré fort éloigné du vôtre en rigueur, en profondeur, en sincérité. Quant aux « High Schools » anglaises, sur lesquelles j'ai des données moins certaines, je doute fort qu'elles fassent aussi bien. Je crois le contraire.

Dans l'examen que vous nous avez fait passer, vos élèves ont répondu avec une parfaite aisance et une connaissance raisonnée et méthodique de leurs matières ; ils ont entamé rapidement leurs réponses, démonstrations et calculs. Comme nous avions apporté nos questions et que celles-ci ont été tirées au sort et préparées en notre présence, il est impossible qu'il reste une ombre sur la valeur de l'examen.

Depuis que mieux informé sur la direction et les études de l'École Polytechnique, vous vous êtes assigné pour but la préparation à cette école, nous avons gagné à cette orientation nouvelle de votre enseignement d'excellents élèves qui comptent parmi les meilleurs ; et leur mérite nous fait regretter d'autant plus que la fascination anglaise nous en enlève quelques-uns.

Je suis très heureux de cet état de choses qui, grâce aux rapports qui se sont établis entre vous et moi et au zèle dont je suis témoin dans votre institution, ne pourra que s'améliorer encore pour le plus grand bien des deux écoles et du public ; le temps est prochain, j'en suis convaincu, où vous pourrez présenter avec succès quelques élèves pour la deuxième année de l'École Polytechnique, ce qui est absolument impossible ailleurs que chez vous.



M. A. Balète, Dir. de l'École Polytechnique

Recevez, très cher Frère, l'assurance de mes sentiments dévoués. BALÈTE.

D'autres élèves, surtout de langue anglaise, ont pris le chemin de l'Université McGill et s'y sont distingués. Une quarantaine d'avocats et de médecins, après avoir reçu des leçons de latin pendant quelques mois, ont fait avantageusement leur cours de droit ou de médecine et font honneur aujourd'hui à leur profession.

Nous ne parlons pas des élèves entrés dans les affaires ou qui ont embrassé d'autres carrières dans lesquelles ils font leur marque ; nous les comptons par centaines.

Jusqu'ici il n'a été question que des élèves qui ont fait leur cours complet, soit scientifique, soit commercial, mais combien d'autres, relativement jeunes, ont quitté le Pensionnat pour aller dans les collèges, se préparer au sacerdoce ou à une profession libérale !

Depuis ses trente-deux ans d'existence, le Mont-Saint-Louis a compté près de six mille élèves.

La maison a été grandement honorée par les visites des personnages distingués qu'elle a reçus. Poursuivons cette étude jusqu'à 1920, en commençant par les membres de la famille royale. Le 18 septembre 1901, Leurs Altesses le duc et la duchesse d'York et de Cornwall, en visitant Montréal, passèrent nécessairement par la fashionable rue Sherbrooke sur laquelle est situé le Pensionnat. L'équipage s'arrêta devant l'institution superbe-

ment pavoisée. Un jeune élève s'approcha du carrosse de Leurs Altesses et présenta un superbe bouquet à la duchesse en disant :

O modeste bouquet,
Ne reste pas muet
Auprès de son Altesse,
Madame la Duchesse.
Que la voix de tes fleurs
Parle au nom de nos cœurs !

Son Altesse adressa quelques paroles de bienveillance au porteur de ce petit fleuron. Le cortège se remit ensuite en marche tandis que les élèves, accompagnés de la fanfare, chantaient en anglais un morceau spécialement composé en l'honneur des visiteurs royaux.

En 1906, le 8 mai, on voit le duc de Connaught se rendre au Champ-de-Mars pour présider la revue militaire des cadets du Mont-Saint-Louis. Après les avoir chaleureusement félicités de leur tenue et de leurs manœuvres, il leur accorde un grand congé.

Le 28 janvier 1913, son Altesse Royale le duc de Connaught alors gouverneur-général du Canada et sa fille la princesse Patricia, sont l'objet d'une enthousiaste démonstration au Mont-Saint-Louis : chant, fanfare, gymnastique, adresses française et anglaise, rien ne manque. Tout intéresse vivement les hôtes royaux. Le duc répond aux adresses en commençant par la langue française. Le 18 mai 1916, son Altesse se rendait au Champ-de-Mars pour la revue des Cadets.

Deux gouverneurs-généraux du Canada ont aussi honoré le Mont-Saint-Louis de leurs visites. En 1894, ce sont leurs Excellences Lord et Lady Aberdeen—c'est la première visite d'un gouverneur-général au Pensionnat—l'autre son Altesse le duc de Connaught déjà cité.

Nommons aussi son Excellence Aram Pothier, Canadien, né à Yamachiche, et gouverneur du Rhode Island (1914).

Quant aux Lieutenants-Gouverneurs de la Province de Québec, mentionnons l'Honorable Chapleau, en 1896, l'Honorable Jetté et sa dame, en 1899. L'Honorable Gouin, premier ministre de la Province de Québec était aussi l'objet d'une brillante réception en 1906.

Deux Surintendants de l'Instruction publique honoraient également le Pensionnat de leur présence : M. Boucher de la Bruère (1910), et M. Cyrille Delâge (1918).

Il nous reste maintenant à parler de NN. SS. les Évêques si vivement intéressés à la jeunesse et à l'œuvre de l'éducation. C'est particulièrement à eux comme successeurs des apôtres que Notre-Seigneur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations », etc.

Leurs Grandeurs Mgr Charles Fabre, premier archevêque de Montréal, sous qui a été fondé le Pensionnat, et son distingué successeur, Mgr Paul Bruchési, n'ont jamais manqué de venir chaque année imposer le Saint-Chrême aux nouveaux communiants. D'autres circonstances solennelles ont aussi souvent amené Leurs Grandeurs au milieu de nous.

En 1897, Mgr Bégin, archevêque de Québec, passait la journée du 17 novembre au Pensionnat. Sa Grandeur visita toutes les classes l'une après l'autre, écouta avec bienveillance la lecture de quelques compositions littéraires, questionna sur la géographie et laissa professeurs et élèves sous le coup du charme. Le 11 décembre 1914, la deuxième année de son cardinalat, Son Éminence venait dire la messe au Mont-Saint-Louis, adressait des conseils paternels aux élèves et, après une réception dans les vastes parloirs, accordait un grand congé.


Le cardinal Bégin

Leurs Excellences les délégués apostoliques : Mgr Merry del Val (1897), Mgr Falconio (1900), Mgr Sbaretti (1903), sont aussi venus nous rendre visite. Les trois ont été créés cardinaux.

Citons encore plusieurs de Nos Seigneurs archevêques ou évêques : en 1892, Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières ; en 1894, Mgr Émard, évêque de Valleyfield ; en 1895, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface ; en 1899, Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi et Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières ; en 1900, Mgr Gravel, évêque de Nicolet, et son coadjuteur Mgr Bru-

nault ; en 1906, Mgr Archambault, évêque de Joliette ; en 1912, Mgr Carroll, évêque d'Helena ; en 1905, Mgr Racicot, auxiliaire de l'archevêque de Montréal.

Terminons en disant que le 28 novembre 1917, M. François Veuillot, publiciste français, venait donner aux élèves une conférence sur son oncle, M. Louis Veuillot, le grand défenseur de l'Église, universellement connu.

Si le Mont-Saint-Louis a eu ses joies, il a eu aussi ses épreuves. Suivons l'ordre chronologique.

Le 29 octobre 1892, le cher Fr. Maurice of Mary, irlandais d'origine, après avoir fait son catéchisme avec ardeur, se rendit à la chapelle pour l'examen particulier et de là au réfectoire, où, après avoir mangé sa soupe, il tomba foudroyé par l'apoplexie. Le chapelain, M. l'abbé Candide Thérien, prêtre d'un zèle inlassable, qui résidait au pensionnat, accourut en toute hâte et lui donna l'extrême-Onction, mais la victime ne donnait plus signe de vie.

En apprenant cette nouvelle terrifiante, les professeurs et leurs élèves se rendirent à la chapelle pour y faire le chemin de la croix à l'intention du regretté défunt. Ses obsèques avaient lieu deux jours après. Avec les élèves, les parents et les amis remplissaient la chapelle.

Avant de venir au Mont-Saint-Louis, le Fr. Maurice avait été longtemps professeur à l'Académie Commerciale de Québec. Il était d'un caractère enthousiaste, excitable, joyeux, accommodant et d'un patriotisme exubérant.

Le début de l'année scolaire de 1893 nous apportait une épreuve terrible. Le 10 septembre, vers dix heures du soir, le feu se déclara dans le grenier au-dessus des dortoirs des élèves. L'alarme est aussitôt donnée à la ville et les pompiers arrivent en toute hâte. La brigade entière est sur pied. Les élèves qui, pour le cas d'incendie, avaient fait des exercices préalables, descendent avec ordre du dortoir dans les salles de récréation. La soirée était magnifique. Le ciel d'azur avait allumé tous ses flambeaux. Plus de six mille spectateurs groupés autour de la maison, se demandaient en voyant les flammes sinistres tourbillonner dans l'air, quelle serait l'issue de cette catastrophe. Après une bonne demi-heure de lutte entre le feu et l'eau, le chef de la brigade, l'habile M. Benoit, pouvait annoncer à la foule qu'il était sûr de maîtriser les flammes. C'est ce qui eut lieu en effet. Les pensionnaires de la ville se rendirent dans leurs familles. Les étrangers trouvèrent un gîte chez des personnes charitables qui s'offrirent à les prendre sous leur toit. Le lendemain, l'intérieur du Pensionnat était pitoyable à voir ; l'eau coulait partout du grenier à la cave. La plupart des murs étaient détériorés. Néanmoins, la chapelle était moins endommagée que le reste. Cependant, il fallait à brève échéance, réparer les choses les plus urgentes, afin de réadmettre les élèves le plus tôt possible. Les journaux annoncèrent qu'après un délai de huit jours, les classes du Mont-Saint-Louis reprendraient leur cours, et c'est ce qui fut fait. Mais comme les dortoirs

étaient encore très humides, les pensionnaires de Montréal allaient provisoirement coucher chez leurs parents et les autres, dans les salles de quelques écoles de la ville aménagées pour cette œuvre pie. Après trois semaines tout était rentré dans l'ordre ordinaire. A l'occasion de cet incendie, le Mont-Saint-Louis reçut des témoignages de sympathie de plusieurs évêques, de prêtres et de personnages notables de Montréal et d'ailleurs.

Maintenant, c'est la mort d'un élève que nous avons à déplorer. C'était le 4 juin 1895, Rodolphe Rioux, âgé d'une quinzaine d'années et élève au Mont-Saint-Louis, s'éteignait à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Sa respectable famille demeurait aux Trois-Pistoles, dans le diocèse de Rimouski. Ses parents, avertis par dépêche de la gravité de la maladie de leur fils, arrivèrent à Montréal quelques heures après sa mort. Ils se rendirent directement au Pensionnat. La mère, en voyant l'air triste du Fr. Directeur, s'écria : « Rodolphe est mort. » Elle arracha aussitôt les fleurs de son chapeau et se mit à pleurer en poussant des plaintes amères. Le corps du jeune défunt fut apporté au Pensionnat. Le lendemain matin eut lieu un service funèbre et aussitôt après, les restes mortels furent conduits à la gare Bonaventure pour prendre la voie de la ville natale. Tous les élèves du Mont-Saint-Louis, fanfare en tête, jouant la marche funèbre de Chopin, suivaient le corbillard. Le départ du train laissa tous les élèves sous le coup du silence et de la tristesse. Ce cher Rodolphe laissait après lui l'exemple d'un condisciple modèle.

La même année, le 12 octobre, le jeune Saint-Arnaud, le premier élève du Cours Moyen, trouvait une mort presque instantanée en se rendant hâtivement à la chapelle pour y servir la messe. Afin d'aller plus vite, il se laissa glisser sur la rampe de l'escalier et tomba du troisième étage au premier.

Il baignait dans son sang quand M. l'aumônier arriva précipitamment pour lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. Il expira quelques minutes après. Sa famille désolée pleura amèrement cet enfant accompli, victime d'un si terrible accident.

Le premier du mois de mai 1900, le courageux Fr. Conall, que nous avons déjà trouvé à l'école Saint-Joseph, s'éteignait au Mont-Saint-Louis, où il était économe, frappé par le cruel tétanos, qui le tortura violemment. Il montra une force peu ordinaire. Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, dont il avait été le professeur, l'honora de sa visite pendant cette maladie et vint aussi prier auprès des restes mortels du cher défunt. Les obsèques eurent lieu dans notre chapelle, remplie d'anciens élèves et d'amis du Pensionnat.

Mentionnons aussi deux bons anciens religieux, morts à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle, mais qui ont été infirmiers au Mont-Saint-Louis : les Frères Cyrille et Bonaventure.

Le premier, natif de Saint-Thomas-de-Montmagny, était d'un caractère doux, pacifique, aimable, complaisant et charitable. Il savait par

son sourire et ses bonnes manières, bien qu'en agissant avec fermeté quand il le fallait, inspirer confiance à ceux qu'il soignait. C'est bien le cas de dire qu'il cachait une main de fer sous un gant de velours. Les anciens élèves traités par ce bon religieux rappellent à l'occasion le nom de leur estimable infirmier en qui ils avaient toute confiance.

Le deuxième, Fr. Bonaventure, né au Cap-Saint-Ignace, en bas de la ville de Québec, est une figure inoubliable. Certains frères—parmi ses plus grands amis—prenaient parfois plaisir à le taquiner ; ses réparties étaient souvent amusantes. Sa belle et aimable simplicité le rendaient un peu trop crédule. Ayant passé quelques années à Quito, il nous faisait des récits que le plus grand romancier n'aurait pu inventer.

Cependant ce bon Fr. Bonaventure s'entendait bien en médecine et possédait des connaissances assez étendues en cette matière. C'était un des admirables types religieux des temps jadis, fidèles à la règle, pleins de respect pour les supérieurs, aimables et charitables pour leurs confrères.

Rappelons aussi la mémoire des Frères Jacques de Jésus (James of Jesus) et Barnabé. Le premier, né à Saint-Étienne de Beaumont en 1821, fit son noviciat à l'âge de 27 ans. Il fut toujours employé au temporel. Type des religieux détachés des choses de la terre, mais souverainement intéressé aux biens de l'Institut, il ne craignait pas de se déranger pour aller éteindre à la chapelle un

lampion qu'il croyait de trop. Sa piété et sa régularité étaient bien édifiantes. Il mourut à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle en 1902, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Le second, Fr. Barnabé, presque toujours employé au temporel, s'occupait de son emploi avec un soin minutieux. Son expression favorite était : « Mon doux Seigneur. » Après le salut de son âme, la basse-cour avait ses soins les plus affectueux et les plus assidus. Chaque poule avait un nom. Il était charmant de voir ce vieillard, heureux au milieu de la gent volatile piaulant et becquetant tout autour de lui. Il rendit sa belle âme à Dieu au Mont-de-la-Salle, en 1903, âgé de quatre-vingt-un ans.

Tout en passant les bornes de notre travail, citons le Fr. Macaire-Joseph, qu'on a vu précédemment directeur à Lachine et qui, au Mont-Saint-Louis, le 4 mai 1912, fut terrassé par une attaque d'aploplexie foudroyante. Ce fut une grande surprise pour le Fr. Assistant Réticius qui arrivait le lendemain à Montréal. Le service funèbre eut lieu le sept. Le cher Fr. Assistant, les Frères Visiteurs, les directeurs des communautés de la ville, les Frères et les élèves du Mont-Saint-Louis y assistaient.

Enfin une fleur est encore cueillie en son printemps ; c'est le jeune Taschereau Fortier, âgé de quinze ans, qui mourut dans la nuit du dix-sept septembre 1916. Le lendemain de cette mort prématurée était précisément le jour de la clôture de la retraite annuelle des élèves. A cette occasion,

un religieux du Pensionnat écrivait: « Une inexprimable émotion régna parmi les élèves lorsque, le lendemain, avant la messe, le célébrant annonça la mort de Taschereau Fortier. Cet aimable condisciple avait toujours été pour eux un écolier modèle. Ses belles qualités étaient aussi distinguées que son physique. On remarquait en lui une aimable simplicité, un caractère plein d'aménité et des manières d'une exquise politesse. Son esprit bien équilibré, son énergie de volonté, son application à l'étude et sa conduite irréprochable, lui assuraient des succès en classe et faisaient présager que plus tard, il occuperait un rôle important dans l'échelle sociale. Dire que tout cela s'est évanoui comme un beau rêve ! Quelle perte cruelle pour ses honorables parents, perte d'autant plus pénible qu'ils n'avaient que ce seul enfant. Cependant ils doivent se consoler en pensant que leur fils, avant de mourir, a demandé lui-même à se confesser. Après sa confession, il fut touchant de l'entendre dire à Monsieur l'Aumônier : « Je pense bien que c'est fini. » Deux heures avant d'expirer, il recevait l'Extrême-Onction. Cet élève d'élite communiait quotidiennement. Qu'il est beau de penser que le Seigneur a dû recevoir dans ses bras avec une ineffable bonté, ce vase d'élection qui l'avait si souvent porté dans son cœur !

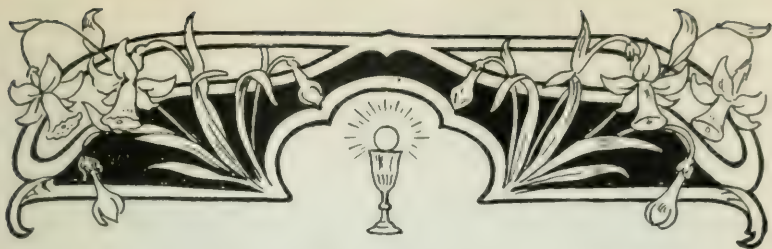
Le corps du jeune Taschereau fut exposé dans le salon du Pensionnat transformé en chapelle ardente. De nombreuses prières montèrent vers le ciel. Des offrandes de messes furent déposées sur la couche funèbre.

Le lundi soir, vers cinq heures et demie, on porta la dépouille mortelle à la chapelle pour le chant du libéra. Des pleurs se mêlèrent aux accents plaintifs des notes grégoriennes. A la sortie du cercueil, l'orgue joua l'imposante marche funèbre de Chopin.

Le corbillard se dirigea vers la gare Bonaventure. Plus de deux cents élèves qui suivaient, en habits noirs, produisaient l'effet d'un immense crêpe se déroulant aux yeux des spectateurs. Le corps fut transporté à Beauceville, où demeuraient les distingués parents du cher défunt ! Quel deuil pour eux ! Quand, le cinq septembre, leur fils les quittait pour venir reprendre ses études au Mont-Saint-Louis, loin d'eux était la triste pensée que le 19, ils le verraient rentrer au foyer à l'état de cadavre ! Les desseins de Dieu sont impénétrables. Il a en ce monde des plantes de choix qu'il retire bientôt pour leur faire respirer l'atmosphère du Paradis. Dans l'épreuve, il fait bon se rappeler ces beaux vers de Musset :

Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux.





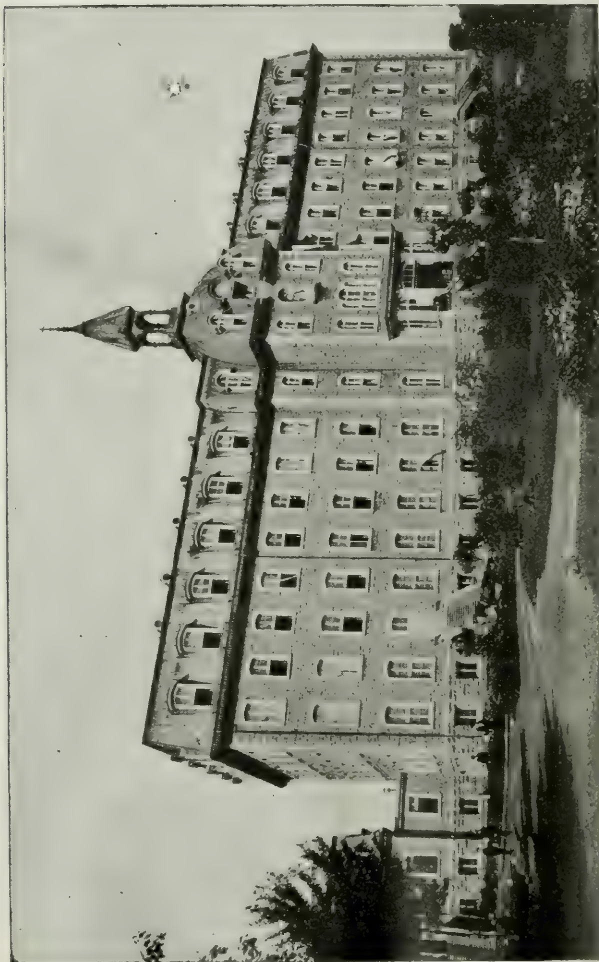
CHAPITRE VII.

Le Mont-de-la-Salle.

On a vu précédemment qu'un noviciat s'ouvrit à la rue Côté, Montréal, en septembre 1842. A mesure que la famille grandissait, les locaux dus à la générosité des Messieurs de Saint-Sulpice devenaient trop exigus pour suffire aux besoins les plus urgents. Alors, le Séminaire, ne comptant pas avec la dépense, fit encore les frais d'un agrandissement qui ne coûta pas moins de $30,000. Cette nouvelle bâtisse s'éleva à la suite de la communauté jusqu'à la rue Lagauchetière. Sa longueur mesurait quatre-vingt-dix pieds et sa largeur quarante-cinq. Sans compter le rez-de-chaussée, elle comportait quatre étages. Au premier, se trouvaient la salle commune du Noviciat et quelques dépendances. Au deuxième, les chambres des visiteurs, cabinet de physique et quelques chambres pour les étrangers ; les troisième et quatrième étages étaient transformés en dortoirs. On voyait au rez-de-chaussée le réfectoire du noviciat et des chambres pour menuiserie, charbon, etc.

Les Frères prirent possession de cette maison le 21 mai 1873. Cette situation dura jusqu'en 1887. On avait même trouvé place dans ces locaux

pour ouvrir un Petit-Noviciat, commencé, comme on l'a vu, en 1876. Ce fut aussi là que, pendant deux mois, se logea l'embryon du scolasticat.



Ancien Mont-de-la Salle

Donc, grâce à Saint-Sulpice, la rue Côté a vu s'installer chez elle nos trois maisons de formation.

Néanmoins, les jeunes gens s'y trouvaient à l'étroit. L'air qu'ils avaient à respirer était loin d'être pur. Ils ne pouvaient, non plus, jouir du beau spectacle de la campagne, si propre à ravir les yeux et à élever l'imagination. De même aussi un peu de travail manuel, surtout dans les champs, si nécessaire à ceux qui se livrent à l'étude, s'imposait. Toutes ces considérations, et d'autres encore, décidèrent le cher Frère Assistant Réticius à établir nos maisons de formation en dehors de Montréal. Un terrain fut acheté à Maisonneuve, et les constructions commencèrent aussitôt. Les choses marchèrent bon train. Le corps principal de la maison était terminé en 1887, et nos sujets en formation y entraient à l'automne. L'endroit, à cause de son monticule, s'appela Mont-de-la-Salle.

Les travaux n'étaient pas terminés quand le Fr. Réticius quittait le Canada. Tout en gardant son titre de Provincial, il permutait avec le Fr. Chrétien, Visiteur du district de Baltimore (États-Unis).

Un catholique fervent, père d'un de nos Frères canadiens, ayant beaucoup connu le C. F. Réticius et combattu à ses côtés dans les luttes scolaires, écrivit à son fils des lignes émues qui résument l'action extérieure du cher Fr. Provincial pendant son séjour au Canada. Nous reproduisons in extenso ce témoignage flatteur : « J'ai à peine besoin de te dire que la mort du cher Frère Réticius a été pour moi comme pour vous tous le sujet d'un profond chagrin. Mes relations avec lui pendant son séjour à Montréal, et, plus tard aussi,

lorsqu'il était de passage au Canada comme assistant, m'ont laissé des souvenirs que je n'ai jamais oubliés, et qui me rendent plus sensible encore la disparition de cet héroïque défenseur de l'école chrétienne. Je comprends que vous ayez à cœur de perpétuer la mémoire de cet homme de Dieu, de conserver ses enseignements, ses directions ; de faire profiter ainsi la jeune génération des travaux de son apostolat. Mais, mon cher enfant, que puis-je faire pour vous être utile dans l'accomplissement de ce devoir de piété filiale et d'édification ? Je regrette de te le dire, je n'ai ni notes ni documents que je puisse mettre à votre disposition, et je ne puis guère me fier à ma seule mémoire pour aider à un travail biographique aussi important.

« Je ne puis cependant te dire toute mon estime et mon admiration pour ce grand disparu. La lucidité de son esprit et la rectitude de son jugement, favorisés par de fortes études, sa connaissance profonde des hommes et des choses, son indomptable énergie qui méprisait les obstacles, et surtout cette droiture d'intention qui subordonnait tout à la gloire de Dieu, lui inspiraient une invincible répugnance pour toutes les demi-mesures, les compromis, les concessions ouvertement proposées ou habilement voilées par les subtilités de la diplomatie. Tout, chez lui, concourait à en faire un de ces énergiques défenseurs de la vérité, un de ces hommes privilégiés que le bon Dieu suscite de temps à autre, pour éclairer et fortifier les amis du bien.

« Ici, au Canada, où j'ai eu l'occasion de le voir à l'œuvre, il a combattu, avec un zèle et une persévérance infatigables, les doctrines libérales et maçonniques en faveur de la laïcisation de l'école. Il était parfaitement au courant de toutes les subtilités et de toutes les ruses des ennemis de l'école catholique, et il savait les démasquer magistralement dans tous les refuges officiels ou privés où ils ourdissaient leurs complots. La lutte contre les fausses doctrines, au sujet de l'instruction, absorbait sans doute la plus grande partie de son activité, mais il trouvait encore le temps d'encourager et d'aider les défenseurs de la cause catholique dans les autres parties de l'arène sociale.

« Le libéralisme doctrinal, qui fait tant de victimes dans tous les rangs de la société, à cause de la fausse idée que l'on se fait des droits de Dieu et de son Église sur les individus et les peuples, était pour lui le plus mortel ennemi de la race canadienne-française et il ne cessait de les combattre partout et d'encourager les autres à cette lutte suprême.

« Voilà, cher enfant, en quelques mots bien incomplets, l'impression que m'ont laissée les relations intimes que j'ai eu l'avantage d'avoir avec cet homme distingué. Le calme et la gaieté qu'il gardait au plus fort de la lutte, en homme qui considère ses adversaires comme une quantité négligeable parce qu'il a Dieu pour lui, me rappelaient souvent mon cher général de Charette sur le champ de bataille. Lui aussi, il gardait toujours le calme et la bonne humeur même au milieu de la mitraille,

parce que, disait-il : « Quand on est du côté du bon Dieu et du Pape, il n'y a pas à se chagriner ; on est toujours sûr d'avoir le dernier mot, sinon dans ce monde, du moins dans l'autre. »

« Il y avait assurément dans le caractère de ces deux défenseurs de l'Église beaucoup de traits de ressemblance. Le bon Dieu les avait outillés spécialement pour les bons combats. C'étaient des hommes sans peur et sans reproche, à l'âme grande et généreuse. Quant aux développements que le regretté Fr. Réticius a donnés à votre Institut au Canada et ailleurs, vous en avez les données exactes. Aux Trois-Rivières, pour ne parler que de ce qui nous entoure, votre florissante académie et plusieurs de vos nombreuses écoles, qui font l'honneur de notre ville et de notre district, datent, je crois, du séjour de ce regretté visiteur au Canada, et doivent peut-être leur existence à sa bienfaisante influence. »

Après cette longue et édifiante digression, revenons au Noviciat. Le corps principal de la maison-mère de Maisonneuve était debout en 1887. Ensuite, vinrent la cuisine, puis la chapelle, qui avait le défaut d'avoir des pilastres peu en rapport avec le reste.

A vrai dire, le scolasticat, qui se faisait depuis longtemps attendre, ne commença régulièrement qu'au Mont-de-la-Salle. Le but de cette institution est de perfectionner le jeune religieux dans les vertus de son état et dans les connaissances nécessaires à l'exercice de son emploi, mais une attention spéciale est donnée à sa formation pédago-

gique. Du temps même du saint Fondateur, on préparait par des études plus complètes les Frères destinés aux écoles dominicales ou au pensionnat de Saint-Yon.

C'est aussi pendant son scolasticat que le jeune frère se consacre à Dieu par les premiers vœux de religion. On lui confie ensuite un emploi, et il chemine d'étape en étape, en renouvelant ses liens temporaires, vers sa profession religieuse qui le reliera à Dieu pour toujours.

Voici des notes sur cette propriété que l'Institut a abandonnée pour s'installer (1917) à Laval-des-Rapides.

La solitude du Mont-de-la-Salle, située à proximité de Montréal, s'ouvre aux grandes perspectives. Le regard observateur est ravi par la montagne de Belœil, qui domine les campagnes couvertes de verdure et de blonds épis, les blanches maisonnettes, semées au milieu des bosquets, la nappe d'eau bleu verdâtre du Saint-Laurent, et le sommet du Mont-Royal, qui commande la grande métropole canadienne.

La maison, sise au milieu de la propriété, est encerclée d'un parterre émaillé de fleurs, de bosquets d'érables tapissés de gazons, et de vergers où brillent en automne les fruits vermeils des pommiers et des treilles.

A quelque distance en arrière, se trouve le cimetière. Arrêtons-nous un instant à cet enclos entouré de sapins et d'une clôture à claire-voie. Les monuments ne sont pas somptueux : sur chaque tombe s'élève une modeste croix noire, portant

en caractères blancs le nom du religieux et les dates de sa naissance et de sa mort. Là gisent sans distinction ces vétérans que nous vénérions à cause de leur âge, de leurs vertus et des services rendus au pays ; ces Frères en pleine activité, dont la course vigoureuse a été soudainement interrompue, et qui, en partant, nous ont laissé un profond souvenir mêlé de douce mélancolie ; ces novices, fleurs qui n'avaient eu que le sourire d'un matin, et que le ciel s'est empressé de cueillir ; oui, tous sont là, dormant d'un sommeil paisible, en attendant le grand jour de la résurrection. Dieu tient moins compte de la longueur du temps que de la pureté d'intention ; l'évangile ne nous dit-il pas que les ouvriers de la dernière heure reçurent autant que ceux de la première ? Donc, peu importe le nombre de stances modulées sur la terre si la mélodie doit se continuer au ciel.

Si nous pénétrons à l'intérieur de la maison, nous y trouvons des classes modestement meublées, des salles d'études et de récréation bien aérées et tout ensoleillées. La chapelle, quoique sans luxe, attire l'attention ; les fresques ne sont pas chargées de couleurs vives, ni les tableaux, de caricatures. Le culte divin revêt un cachet de dignité par la bonne exécution du chant grégorien et la piété avec laquelle les petits novices remplissent les dignes fonctions d'enfants de chœur.

C'est dans cette sainte demeure, élevée au-dessus de l'atmosphère délétère du monde dépravé que, dans les irradiations de la grâce et les illumi-

nations de la prière, l'âme avance de clarté en clarté jusqu'au plein midi de la perfection.

La propriété du Mont-de-la-Salle, quand on en fit l'acquisition, était loin d'être ce qu'elle devint dans la suite. Au front et sur le flanc de la colline, s'étalait un bouquet de pins, de cèdres et d'épinettes ; au fond, un petit bois fort négligé ; çà et là, quelques chênes isolés. Vers le milieu se trouvait un terrain vaseux rempli de bouleaux rabougris. Il s'agissait d'assainir ce terrain et de le rendre propre à la culture. Ce travail demandait des bras vigoureux et de la bonne volonté. Il fallait drainer, raser des buttes, combler des baissières et niveler des chemins. Pour ces derniers travaux on se servit de wagonnets à bras. Le Fr. Palladius, alors directeur des novices, se mit à la tête de la jeune équipe de travailleurs. Il s'occupa surtout du magnifique parterre en avant de la maison. On vit bientôt sur un gazon dru et brillant comme l'émeraude, des touffes d'arbustes, des plates-bandes de fleurs variées et des feuillages de toutes nuances. Sur un monticule, au centre, dominait la sainte Famille. Des massifs d'érables, sillonnés d'allées, se trouvaient à l'est et à l'ouest du parterre. Le Fr. Palladius aimait à planter. Si on lui demandait pourquoi, il répondait comme le vieillard de la fable : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. »

Dans le temps, on pensait bien s'éterniser en cet endroit, en dehors de Montréal, mais on se trompait : les développements de la grande métro-

pole canadienne nous repoussèrent bientôt ailleurs et, en 1917, le Mont-de-la-Salle transportait ses pénates à Laval-des-Rapides, sur l'île Jésus.

Les directeurs du scolasticat ont été : Fr. Symphorien-Louis (1887-89) ; Fr. Thomas-Moses, excellent religieux, très instruit et fort timide (1890-91) ; Fr. Sigebert-King (1891-97) ; Fr. Modestus-Alban (1897-1903) ; Fr. Palasis-Matthew (1903-04) ; on a déjà parlé des trois derniers. Fr. Régis-François (1904-09), arrivé de France en 1904, religieux modèle, cultivé, humble, dévoué, retourné dans son pays, et dont on conserve un souvenir d'estime et d'affection ; son digne successeur fut Fr. Rolland-Pierre (1909).

Nous avons vu précédemment le Fr. Adelbertus, l'un des quatre premiers Frères venus au Canada en 1837, s'éteindre au Mont-de-la-Salle après une vie exemplaire, le 2 mars 1889. Rappelons-en quelques autres.

Il s'agit d'abord ici d'un modèle de régularité et d'un zèle incomparable pour l'éducation de la jeunesse, du vénéré Fr. Albanius, né en France, et qui mourut, au Mont-de-la-Salle, le 22 octobre 1897.

Nommé, en arrivant, directeur de l'école de Saint-Thomas de Montmagny, il fut quinze ans à ce poste. Il forma des élèves qui occupèrent plus tard des positions avantageuses dans le commerce et l'industrie. Il excellait surtout dans l'enseignement du catéchisme. Voici le témoignage de M. Hamelin, curé de la paroisse.

« Que de fois, dit-il, je prenais plaisir à m'asseoir sur le balcon de mon presbytère, pendant les



Mont-de-la-Salle, Laval-des-Rapides

belles journées d'été, pour écouter lés bonnes instructions religieuses que le cher Fr. Albanius adressait avec tant d'aisance et de persuasion. J'en conserve un impérissable souvenir, car j'avoue avoir retiré de ses instructions un grand profit personnel. »



Le Fr. Albanius, Visiteur

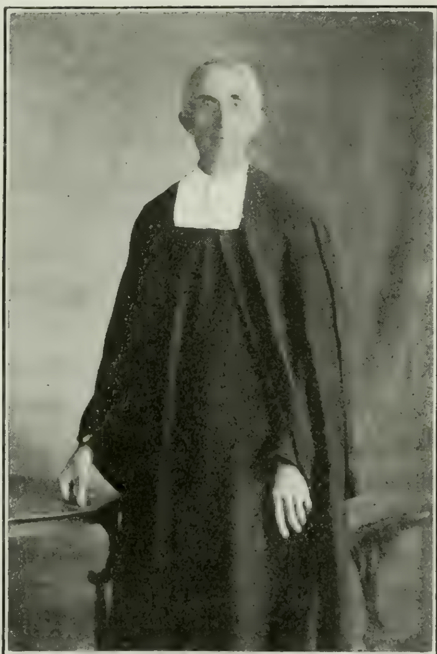
Envoyé à Jersey en 1871, où il exerça encore un zèle vraiment apostolique, il y passa cinq ans, et de là revint au Canada, nommé par le très Honoré Fr. Irlide, Visiteur auxiliaire du district de Montréal. Le Visiteur-Provincial, Fr. Armin-Victor, étant tombé malade, passa en France, et le Fr. Albanius se trouva chargé du district pendant trois ans, jusqu'à l'arrivée du cher Fr. Réticius, le nouveau Visiteur-Provincial. La tâche était rude, c'était la montée du calvaire, mais rien n'était à l'épreuve de l'admirable Fr. Albanius qui semblait s'être constitué le défenseur de la règle et le modèle des vertus de saint J.-Bte de la Salle. Onze jours après l'installation au Mont-de-la-Salle, le cher Fr. Albanius fut atteint, dans la voiture qui

l'y conduisait, d'une grave attaque de paralysie du côté gauche. Nonobstant les soins qu'on lui prodigua, il ne put plus sortir de cette solitude. Il prêcha toujours d'exemple la régularité. On le voyait se traîner misérablement à la chapelle pour les exercices de piété. Une autre affliction l'attendait encore : la paralysie de la langue. Malgré tout, il ne restait pas oisif. Quand il ne priait pas, il s'occupait à copier des histoires édifiantes pouvant servir à l'enseignement du catéchisme. Avec patience et résignation, il attendit l'heure de la délivrance de ses épreuves terrestres ; elles durèrent dix ans.

Le poste vacant du Fr. Albanius fut rempli par le Fr. Alphonsis. Ce dernier, arrivé à Montréal en 1884, fut aussitôt directeur aux Trois-Rivières, puis, à Saint-Laurent (Montréal), et enfin Visiteur auxiliaire en 1888. Ce nouveau visiteur était très cultivé et avait d'aimables qualités qui rachetaient son caractère trop impressionnable. Ses différents résumés sur les sciences étaient fort intéressants. Il retourna en France en 1894.

Un autre visiteur-auxiliaire mourut au Mont-de-la-Salle en mai 1908, le Fr. Malachy-Edward, né dans la province d'Ontario. Après de fortes études primaires et secondaires, ce bon Frère entrait au Noviciat de Montréal (1872). Sa probation terminée, l'obéissance l'envoya dans les Provinces maritimes, où, dans différentes écoles, il exerça une influence dont les effets se font encore sentir. Charlottetown, surtout, fut témoin de son zèle inlassable. Les autorités catholiques travail-

laient pour s'assurer des subsides, mais les membres protestants du gouvernement s'y opposaient en s'appuyant sur le spécieux prétexte que les Frères n'étaient pas qualifiés, n'ayant pas les diplômes des instituteurs publics. Le Fr. Malachy releva alors le défi et s'offrit à subir immédiatement les examens en usage dans cette province. L'offre fut acceptée et l'épreuve si concluante que, à partir de cette date, la capacité des Frères ne fut plus mise en doute. Des Provinces maritimes, le cher Fr. Malachy[1] passa à Toronto, où il déploya dans différents centres une activité sans bornes. On le trouve ensuite à Ottawa, la capitale fédérale du Canada. Là lui fut confiée la direction de l'importante école de Saint-Patrick. Son stage n'y fut pas long. En 1892, quand on détacha Toronto de Montréal, il fut mis à la tête



Le Fr Malachy-Edward, Visiteur

du scolasticat de ce nouveau district. Les scolastiques de ce temps-là se rappellent avec bonheur sa bonté paternelle, ses exemples de régularité et les connaissances variées qu'il tâchait de leur inculquer. Après un an passé dans cette oasis religieuse, on l'appela à Athis-Mons pour y faire son second noviciat, d'où, après avoir donné la plus grande édification, on le voit revenir au Canada pour exercer les fonctions de visiteur dans le nouveau district de Toronto. La situation était parfois épineuse, mais son calme, sa prudence et son habileté administrative triomphèrent de toutes les difficultés.

En 1896, le district de Toronto fut de nouveau uni à celui de Montréal, et le Fr. Malachy-Edward devint visiteur auxiliaire de ce dernier. Il s'occupa spécialement des classes anglaises du district. Des compositions fréquentes et des conseils pratiques stimulaient les jeunes Frères. A l'époque des vacances, il donna à Longueuil pendant trois années consécutives des leçons d'anglais aux Frères qui le demandaient. Tous ceux qui les suivirent sont unanimes à louer son zèle et ses procédés méthodiques. Il était grandement estimé. La confiance des Frères le députa aux chapitres généraux de 1897, 1901, 1905 et 1907. En revenant de ce dernier, il contracta un fort rhume, qui, après quelques mois, dégénéra en consomption. Il se rendit alors à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle, où, malgré les soins intelligents du médecin et des infirmiers, le mal ne put être enrayé. Il mourut dans la paix du Seigneur le 4 mai 1908, et fut vivement

regretté de ceux qui avaient été les heureux témoins des vertus et des aimables qualités qui le caractérisaient.

Finissons ces récits édifiants par la guérison miraculeuse du cher Fr. Néthelme, arrivée au Mont-de-la-Salle, le 4 mai 1889, et attribuée à l'intercession du vénérable de la Salle, béatifié par l'immortel Léon XIII le 9 février 1888.

Le Mont-de-la-Salle célébrait pour la première fois la Fête du Bienheureux dans sa chapelle provisoire quand eut lieu le prodige insigne et impressionnant de la guérison instantanée du Fr. Néthelme. Jusqu'en 1887, ce bon Frère avait joui d'une excellente santé, quand, employé à la Procure, il fut pris de crachements de sang qui se prolongèrent. Une besogne moins ardue prescrite par le médecin, fit cesser les hémorragies. Envoyé à Ottawa pour y régenter une basse classe, il sentit bientôt une faiblesse de jambes qui dégénéra en paralysie. On le vit alors se traîner misérablement au moyen de béquilles à travers la maison ; c'était pitié à voir. Le médecin trouva que la moelle épinière était atteinte. Les remèdes employés demeurèrent sans effet. Fr. Néthelme se rendit alors à l'infirmerie du district (Maisonneuve) le 11 janvier 1887. Le malade, malgré les soins reçus, sentait son mal augmenter de jour en jour. Les jambes étaient tellement privées de sensibilité, qu'on pouvait y enfoncer des épingles jusqu'à la tête. Les supérieurs de la maison ordonnèrent une neuvaine pour demander au Bienheureux de la Salle la guérison de ce fils spirituel, qui le priait tous les jours

avec ferveur. Les communautés de la ville et plusieurs couvents s'unirent à cette intention. Rien



Guérison du Frère Néthelme

n'avait changé quand la fête du Bienheureux arriva. Dans la nuit précédente le Frère éprouva des

douleurs atroces. Le lendemain vers six heures du matin, il se rendit à la chapelle pour entendre la sainte messe et y faire la communion. C'est avec un malaise inexprimable, qu'au moyen de ses béquilles, il put se rendre à la sainte table. Au moment de la communion, il dit naïvement au saint Fondateur, ainsi qu'il l'a répété lui-même : « Si vous avez quelque chose à faire, c'est le temps. » A peine a-t-il reçu le pain des forts qu'il sent un frémissement dans les jambes et l'impulsion de marcher. Il se lève, laisse ses béquilles à la balustrade, et, au grand étonnement des spectateurs, se rend à sa place, comme tous ses confrères, les mains jointes sur la poitrine. La stupéfaction augmenta encore lorsqu'on l'aperçut, après la messe, se rendre d'un pas alerte, vers l'autel pour vénérer les reliques du Bienheureux. Après l'action de grâces, on le voit plein de force, sortir de la chapelle avec les autres et monter un long escalier pour aller à la chambre commune. C'est alors que pour satisfaire la curiosité religieuse de ses confrères, il leur montre ses jambes, peu auparavant privées de sensibilité et couvertes de plaies purulentes, et maintenant sensibles, fortes et saines. Tout le monde est ravi d'admiration.

Mgr Fabre, archevêque de Montréal, qui devait officier pontificalement, arriva sur ces entrefaites. Rien de plus pressé que de lui apprendre cette merveilleuse nouvelle. Sa Grandeur voulut constater le miracle en faisant venir le miraculé. Le médecin mandé aussitôt pour bien s'assurer du

fait prodigieux, fit gesticuler de toutes manières celui qui, le cœur débordant de joie et de reconnaissance, versait de douces larmes et remerciait notre bienheureux Fondateur de lui avoir obtenu du bon Dieu un si insigne bienfait.

Ne sortons pas du Mont-de-la-Salle sans mentionner les directeurs qui, à partir de 1887, ont eu la charge du grand Noviciat. D'ailleurs c'est ce que nous avons déjà fait pour les autres maisons de formation, le petit noviciat et le scolasticat.

Le cher Fr. Flamian, qui, nous l'avons vu précédemment, fut directeur des novices à la rue Côté pendant sept ans, l'est deux ans au Mont-de-la-Salle. Il eut pour successeur le cher Fr. Palladius of Syria, fervent religieux, fidèle observateur de la règle et surtout de la pauvreté évangélique. Ce dernier a occupé divers postes de confiance dans l'Institut : il est encore de ce monde (1920). Après lui vient le Fr. Osmund (1900), excellent religieux, qui, frappé d'une paralysie (1909) dut abandonner ses fonctions et qui, depuis, n'éprouvant presque plus les suites de sa maladie a été remis en charge dans deux communautés de Montréal. Les deux derniers ont été le Fr. Olympius-Victor (1909), qui dirige maintenant le petit noviciat de Limoilou, et le Fr. Théophanius (1912), encore en charge.

Nous trouvons aussi au Mont-de-la-Salle la communauté des anciens dite « La Sainte Famille » fondée à la rue Côté en 1875 et transférée à Maisonneuve en 1887. Cette maison a été spécialement ouverte pour nos vieillards, qui, après avoir consacré de nombreuses années à l'enseignement

ou à d'autres travaux de l'Institut, viennent couler paisiblement la fin de leur vie dans le repos de la solitude, le calme de la prière, et y reçoivent les soins que réclament leur âge et souvent leurs infirmités.

Nommons parmi les nombreux directeurs de cette vénérable communauté, ceux qui ne sont plus de ce monde : les Frères Adelbertus, Aphraates, Conall, Chrysostôme, Sigebert-King, Marcel-Joséphus. Tous ces religieux nous sont déjà connus, à part le dernier, que nous citerons comme un modèle de piété, de bon esprit et de dévouement.





CHAPITRE VIII.

Faits Divers.

L'œuvre des Frères au Canada attira la visite d'éminents personnages. Nous avons déjà mentionné les encouragements donnés par NN. SS. les Évêques du Canada, par Mgr Forbin-Janson et par Son Excellence le gouverneur-général Lord Sydenham. Nous avons aussi parlé brièvement de la visite d'un autre gouverneur-général, sir John Young ; nous allons y ajouter quelques détails. C'était le 8 février 1864. Son Excellence voulut que tous les Frères lui fussent présentés et leur serra cordialement la main. Le Fr. Anthony, directeur de l'école Saint-Laurent, en prit occasion pour faire remarquer à Son Excellence le Fr. Adelbertus, un des quatre premiers Frères venus de France pour former au Canada des établissements d'éducation pour la jeunesse du pays. Le Directeur fit observer à son Excellence que ce courageux pionnier était en même temps le dernier survivant des fondateurs de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes en ce pays. Son Excellence témoigna beaucoup d'intérêt à ce vétéran de l'enseignement, aux Frères, et à leurs chers élèves, qu'elle considérait comme devant remplir un jour des positions importantes dans notre société.

Le journal d'où nous tirons la substance de ce paragraphe fait observer avec raison que la visite d'un gouverneur à nos maisons d'éducation est un événement qui fait toujours époque dans les annales de nos institutions. Elle rend hommage à l'enseignement, ranime le courage des maîtres et porte les élèves à un plus haut degré d'émulation.

En 1873, Son Excellence le comte de Dufferin voulut aussi encourager les Frères de Montréal. Il visita leur établissement, où il trouva un bon nombre de personnes distinguées qui avaient profité de cette circonstance pour donner au gouverneur-général une preuve éclatante de leur sympathie pour les Frères. Parmi elles, on remarquait M. le chanoine Fabre, MM. Rousselot, Verreau, Jetté, P. S. Murphy, etc., etc. Les élèves présentèrent une charmante adresse à Son Excellence, qui répondit en ces termes :

« Mes jeunes amis, Je vous remercie de l'adresse que vous venez de me présenter et aussi de tous les bons souhaits qu'elle renferme. Bien que j'aie visité plusieurs maisons d'éducation, je ne me lasse jamais de voir des physionomies aussi heureuses que les vôtres et de vous montrer que non-seulement moi, mais aussi votre bonne Reine, désirons vous encourager. Vous ne pouvez pas maintenant apprécier autant que vous le pourrez dans un âge plus avancé, la valeur de tous les soins et de l'attention dont vous êtes l'objet, et pour cette raison, je vous exhorte à faire tout en votre pouvoir pour exécuter ce que vos profes-

seurs désirent, et pour être toujours attentifs aux études. Ces études ont été préparées pour vous par des amis sages et éclairés, et la meilleure manière de leur prouver votre reconnaissance est de redoubler d'efforts pour en profiter. »

Le 29 octobre 1872, Montréal en liesse célébrait dans des fêtes splendides les noces d'or sacerdotales de Sa Grandeur Mgr Bourget. Pendant tout le mois d'octobre, les différentes paroisses, ainsi que les collèges et les communautés religieuses donnèrent des témoignages d'estime au premier pasteur du diocèse en lui présentant des adresses de circonstance accompagnées de présents. Notre Institut voulut prendre sa part à cet heureux mouvement. Le 26 du même mois, les Frères de nos écoles de la ville se réunirent au salon de l'évêché, vers cinq heures du soir, pour offrir leurs hommages respectueux et reconnaissants au vénéré et distingué prélat, et lui offrir en même temps la modeste somme de $100.00. Sa Grandeur, entourée de deux évêques étrangers et de ses chanoines, répondit longuement et chaudement à l'adresse présentée par le cher Fr. Hoséa, Visiteur du district. Le lendemain, c'était le tour des élèves de nos classes. Ils se rendirent au nombre de 3000 à la cathédrale, fanfare en tête et drapeaux au vent pour saluer aussi le vénérable pasteur et lui offrir $500.00. De plus, dix-huit bouquets de fleurs magnifiques furent donnés à Sa Grandeur par les représentants de chacune de nos écoles du diocèse. Le prélat enchanté de cette belle démonstration, répondit suavement

aux adresses française et anglaise, donna sa bénédiction aux élèves et leur accorda un grand congé. Ceux-ci se retirèrent au comble de la joie. Le 29 octobre avait lieu à Notre-Dame de Saint-Sulpice la messe solennelle. La vaste église était trop exiguë pour contenir la foule. On y voyait deux archevêques, dix évêques et pas moins de cinq cents prêtres. Le père Braun, jésuite, prononça le sermon de circonstance. Il prit pour texte : « Il a passé en faisant le bien ». Quelques développements sur le gallicanisme et le libéralisme froissèrent les idées de certains auditeurs, très nuancés d'opinions. L'orateur termina son remarquable discours par ce tableau suggestif : « Mgr Bourget, en ce jour, devant son peuple, rappelle Moïse arrivé au terme de sa carrière et disant au peuple d'Israël : « Je prends à témoin le ciel et la terre, que j'ai mis à votre choix la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction ». Il y eut, le soir, grand feu d'artifice et illumination générale. Celle de nos écoles fut remarquée par le grand nombre et la bonne disposition des lumières. La fanfare de notre école Sainte-Brigide, au zénith de la gloire, parada en véhicule, dans les grandes artères de la ville et fit entendre sa plus belle sérénade devant le palais épiscopal et les monuments de nos gloires nationales. Les heureux témoins de cette grandiose démonstration, qui commencent à se faire rares de nos jours, en conservent le meilleur souvenir :

Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Le 17 août 1873, une visite inopinée semait la joie dans les cœurs des Frères de Montréal : c'était l'arrivée du Fr. Facile, Assistant démissionnaire de nos maisons d'Amérique. Il était accompagné des Frères Yon, visiteur de Quito, et Bertrand, directeur de la principale école de New-York. Il serait difficile d'exprimer la joie occasionnée par cette mémorable visite : c'était vraiment celle d'enfants au retour d'un père venant de pays lointains. Le jour même, les Frères des différentes écoles de la ville se réunirent à la rue Côté pour offrir au respectable vieillard, aimé et estimé, leurs sentiments de respect, de reconnaissance et de filiale vénération. Le distingué visiteur, se laissant gagner par l'émotion, répondit affectueusement aux fils spirituels qui l'entouraient. En versant des pleurs d'attendrissement, il donna à chacun l'accolade fraternelle et une chaude poignée de main, accusant les sympathies d'un cœur affectionné.

Les Frères de Montréal, qui croyaient avoir l'avantage de posséder longtemps au milieu d'eux leur ancien Assistant, furent déçus dans leur espérance. Après avoir visité nos maisons de Québec et des Trois-Rivières, le vénérable vieillard retourna à New-York, pour assister à la clôture de la retraite annuelle des Frères de ce district.

Le lendemain du départ du vénéré Fr. Facile, le cher Fr. Yon quittait aussi Montréal pour se rendre à Quito, emmenant avec lui pour son district trois religieux exemplaires, irlandais d'origine : les FF. Rogatien, Mondolf of Jesus, son frère, et Paulian-Deacon.

Le 23 janvier 1874, la maison-mère de la rue Côté recevait de New-York le télégramme suivant: « Brother Superior died seventh January, Br. Paulian ». Toutes les communautés du Canada furent aussitôt averties de la triste nouvelle. M. Rousselot, curé de Notre-Dame de Montréal, voulut bien faire chanter gratuitement une messe de Requiem de première classe pour le regretté défunt. Mgr Fabre, coadjuteur de Sa Grandeur Mgr Bourget, donna une marque de sa haute estime pour le Fr. Philippe, en officiant pontificalement. Le chant, exécuté par la masse des élèves et accompagné des sons lugubres de l'orgue, produisit un superbe effet.

Des lettres de condoléances, remplies d'éloges pour le défunt, furent adressées de toutes parts aux membres du Conseil du Régime de notre Institut. Contentons-nous de citer celle de l'auguste Pape Pie IX.

« A notre bien-aimé fils frère Calixte et les autres Assistants de la Congrégation des Écoles chrétiennes,

Pie, IXe du nom,

Cher Fils, Salut et bénédiction apostolique.

Dieu, qui pour l'accomplissement et le progrès de ses œuvres, a coutume d'employer des instruments aptes, de fortifier par des secours opportuns et d'orner de ses dons les hommes choisis pour cette fin, concéda, pendant de longues années, à votre congrégation, cher Fils, l'excellent supérieur que vous avez perdu.

Il l'avait doué d'une intelligence droite dans un corps sain, et l'avait enrichi de l'esprit de foi et de charité. Et afin que le vent des mauvaises doctrines qui souffle de toutes parts, ne le séduisît point, il fixa son cœur et son esprit à cette chaire de vérité que votre supérieur entoura toujours d'une humble vénération et d'un ardent amour.

Telle est la source à laquelle il puisa cette fécondité qui lui a fait quintupler la famille dont il avait reçu la direction, et lui a permis d'offrir avec largesse les bienfaits de son ministère aux régions les plus éloignées.

Et comme par une éducation soignée et religieuse, par les exercices de la vie régulière, des exhortations fréquentes, la diligente surveillance de toutes choses et ses pieux écrits, votre supérieur avait pénétré de ses propres sentiments les membres de la congrégation, ils sont devenus très utiles non seulement à la religion mais encore à la Patrie à laquelle ils rendent dans ses revers d'admirables services de charité.

C'est avec raison que vous pleurez sa perte ; mais comme son esprit est vivant et florissant parmi vous, nous ne doutons point qu'il ne se trouve aisément dans votre Institut un grand nombre de ses membres entre lesquels on puisse élire un homme capable de conserver et de faire progresser l'œuvre que votre défunt supérieur a développée et propagée par ses longs et incessants travaux. C'est là ce que nous vous souhaitons, et nous appelons à cette fin les lumières et les secours du ciel.

En attendant, nous prions Dieu afin que l'autorité qui vous est confiée pendant la vacance du généralat, tourne au bien de votre congrégation. C'est pourquoi, comme présage des faveurs célestes, et gage de notre paternelle bienveillance, nous accordons très affectueusement à vous, Fils bien-aimé, et à toute votre congrégation la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 février de l'année 1875.

De notre pontificat la 28e.

Signé : Pie, Pape, IXe du nom ».

Le 18 février 1868, 350 zouaves pontificaux guidés par la foi, quittaient Montréal pour aller au secours de Pie IX. La veille du départ, Notre-Dame ouvrait ses portes à une foule compacte : évêques, prêtres, religieux, hommes d'État, riches, pauvres, tous se groupèrent au pied des autels pour implorer du Dieu des armées succès et protection sur les jeunes croisés canadiens. Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, grand patriote et célèbre orateur, prononça le discours de circonstance. Sa Grandeur Mgr Bourget, évêque de Montréal, après une allocution délicate, bien sentie, on pourrait dire, pleine des parfums de Rome, bénit solennellement le drapeau portant cette fière devise : Aime Dieu et va ton chemin !

Sur leur passage, les zouaves sont partout salués avec enthousiasme. Un protestant des États-Unis leur demande : « Où allez-vous, jeunes gens ? »—« Combattre pour Dieu et la religion ! » —« Bravo ! que le bon Dieu vous bénisse ! »

La France voit en eux ses enfants : elle en est glorieuse et les reçoit avec admiration. Elle se rappelle cette contrée lointaine perdue dans les brumes du Nord, qu'elle a découverte, que ses infatigables colons ont défrichée, que ses martyrs ont arrosée de leur sang, qu'elle a trop longtemps oubliée et qui, aujourd'hui, est un des plus beaux joyaux de la couronne d'Angleterre. Le souvenir du passé réveille la fierté nationale. A cette pensée, les prélats les bénissent, le peuple les acclame, et les journaux leur prodiguent les éloges les plus flatteurs.

Victor de Laprade, poète catholique, membre de l'Académie française, les salue par ces beaux vers, paraphrase de la devise de leur drapeau :

Allez votre chemin, Français du Nouveau-Monde !
Race de voyageurs tout à coup ranimés ;
Allez, laissant chez nous une trace féconde,
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez,
De nos jeunes croisés, vous êtes deux fois frères ;
Marchez aux mêmes cris et dans les mêmes rangs,
Faisant dire comme eux par vos œuvres guerrières :
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main
des Francs !
Allez votre chemin, celui de vos ancêtres,
Ce chemin des martyrs qu'ils ont fait tant de fois ;
Gardez Rome éternelle au plus clément des Maîtres
Image de son Dieu trônant sur une croix.

. . . .

Portez au Roi pasteur votre sang et nos larmes :

. . . .

Nos droits sont dans le sien confondus aujourd'hui.

L'entrée des zouaves à Rome fut un vrai triomphe. Le roi et la reine de Naples, un grand nombre d'officiers, une foule de Romains, les attendent à la gare, et les échos de la capitale du monde catholique répercutent avec enthousiasme ce cri d'allégresse : Vive le Canada ! Bientôt ils sont aux pieds de Pie IX à qui ils offrent leurs cœurs et leurs armes. Le Saint-Père les bénit avec effusion de tendresse et les confie à l'intrépide de Charette.

Sous ce vaillant capitaine, ils se distinguent à Viterbe, à Spolette, à Livourne et à Civitta-Vecchia. Malgré des prodiges de valeur, l'armée pontificale est refoulée dans Rome ; nos zouaves sont disposés à s'ensevelir sous les ruines de la cité plutôt que de céder à l'ennemi. Devant les légions italiennes, toute résistance devient impossible. Pie IX ordonne à ses soldats de poser les armes. A la voix du Pontife, les lions d'hier sont des agneaux aujourd'hui. Ils vont demander au pape une nouvelle bénédiction pour eux et leur famille avant de revenir dans leur chère patrie dont ils étaient éloignés depuis deux ans.

Leur retour est un nouveau triomphe. Plus de 50,000 personnes les attendent à la gare et leur souhaitent la bienvenue par ces cris d'allégresse : « Vive Pie IX ! Vivent les zouaves ! » Cependant neuf manquaient à l'appel, ils avaient eu l'honneur de verser leur sang pour leur mère la sainte Église.

Au départ de nos zouaves, de Rome, le grand publiciste français, Louis Veuillot, leur adressait ces touchants adieux que nous ne pouvons lire sans émotion ni orgueil : « Bon voyage, fils de France,

qui n'avez rien abjuré et rien perdu, ni la sagesse, ni l'esprit, ni le cœur. Bon retour dans vos foyers, où notre vieil honneur est toujours vivant. Les anges qui sont venus avec vous retournent avec vous, contents de vous. Gardez la flamme de la France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Réchauffez-en le cœur de vos jeunes frères et qu'ils viennent à leur tour et qu'après eux viennent vos enfants et vos neveux, conservant cette tradition chevaleresque et chrétienne que les siècles n'ont



Un zouave et Rome

pu rompre et que vous avez si glorieusement rajeunie. La prière de Pie IX est sur vous et qui sait quel rêve de durée, quel germe de grandeur et peut-être d'empire vous emportez de la vieille Rome et de l'impérissable Vatican ».

Un autre départ de zouaves pontificaux auquel se rattache un souvenir pour notre Institut s'effectua en 1874. M. le Chanoine Édouard Moreau,

leur aumônier militaire, tint à donner un banquet à ses chers zouaves, venant d'un peu partout, avant leur départ de Montréal.

Pour cet effet, il demanda au Fr. Directeur de la rue Côté la grande salle de l'école Saint-Laurent, qui fut généreusement mise à sa disposition. Nos communautés firent à peu près tous les frais de la réception. La salle était superbement décorée. Entre autres santés, M. A. Laroque, chevalier de Pie IX et membre conseiller des zouaves, porta celle des Frères des Écoles chrétiennes qui fut accueillie par d'enthousiastes applaudissements. Le directeur, Fr. Flamien, par des paroles bien senties, y répondit brièvement. Les zouaves se retirèrent le cœur débordant d'une reconnaissance émue.

Le cher Fr. Patrick, assistant, venait visiter nos communautés du Canada en 1874. Il arriva à Montréal le 29 août. Les anciens élèves de l'école Saint-Patrice, rue Vitré, où il avait enseigné pendant plusieurs années, profitèrent de cette occasion pour préparer une réception à cet ancien professeur qu'ils avaient hautement aimé et estimé. La réunion eut lieu à l'école Saint-Laurent. A peu près soixante-dix anciens étaient présents. Il y avait parmi eux des prêtres, des religieux, des députés, des avocats et des hommes d'affaires. Pour donner la note vibrante la fanfare des jeunes gens de Sainte-Brigide s'y trouvait. Un magnifique album-souvenir fut présenté au héros qu'on fêtait. Plusieurs discours furent prononcés pour répondre aux santés. Ce fut par des paroles émues

que le cher Fr. Patrick répondit à celle portée en son honneur par M. J.-B. Rolland, libraire et organisateur de cette fête intime.

Le cher Fr. Assistant retournait à New-York le 28 septembre accompagné du Fr. Paulian, visiteur de cette province, venu à Montréal à sa rencontre. Il quittait New-York le 3 octobre, pour aller en France, avec les Frères Chrétien de Marie et Édouard, le premier, directeur du Noviciat de Montréal, le second de celui de New-York, tous deux appelés à suivre une retraite.

Peu de temps après son arrivée à Paris, le cher Fr. Patrick écrivait au Fr. Visiteur de Montréal que dorénavant les communautés de Toronto et de Kingston appartiendraient au district de New-York. Il demandait aussi de faire dans nos écoles une collecte pour venir au secours du Souverain Pontife ; elle rapporta la somme de $500.00.

Le cher Fr. Réticius, Assistant, fut atteint d'une grave maladie, en 1900, au Canada. Dans la soirée du 7 juin, il sentit un frisson auquel la nuit n'apporta pas remède. Le matin, il se leva avec la communauté, se rendit à la chapelle pour les exercices spirituels, qu'il dut quitter pour se mettre au lit. Le médecin aussitôt appelé, constata que le malade était atteint d'une pleurésie. Son âge avancé et la gravité de la maladie inspirèrent au docteur de vives inquiétudes. Il donna l'ordre de le transporter à l'Hôtel-Dieu, puis, en présence des symptômes aggravants qui se déclarèrent soudainement, il conseilla l'administration des derniers sacrements. La sœur directrice du

département des prêtres et des religieux fut chargée d'en avertir le malade. Elle y apporta tous les ménagements possibles. Quand elle eut fini sa mission délicate, le Fr. Assistant répondit avec calme : « Ma sœur, j'ai fait mes préparatifs et je suis tout prêt pour le grand voyage. » La Sœur fut si frappée de l'assurance de cette réponse qu'elle répétait à qui voulait l'entendre : « Le Fr. Assistant m'a jouée ; si j'avais cru qu'il s'attendait autant à son prochain départ de ce monde, je n'aurais pas usé de tant de ménagements pour lui annoncer cette triste nouvelle. »

Ce jour même, le 9 juin, veille de la Trinité, le Fr. Réticius reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique, renouvela ses vœux et, comme un vaillant soldat du Christ, se tint prêt à l'appel divin. La maladie suivit son cours sans laisser croire à un danger imminent. Tout allait pour le mieux. Au commencement de juillet, le malade put se lever. Un point douloureux se faisait cependant sentir au poumon gauche. Le médecin et un habile chirurgien, chargés d'examiner l'état du convalescent, jugèrent qu'il fallait lui enlever un épanchement séreux formé à la suite du phlegmon. L'opération fut fixée au lendemain, 26 juillet, fête de la bonne sainte Anne, patronne des Canadiens-français. L'opération eut du succès mais la convalescence fut longue.

Ce fut pendant ce temps que Montréal célébra les fêtes solennelles de la canonisation de saint J.-Bte de la Salle. Un triduum fut organisé pour toutes nos écoles de la ville. Les exercices de l'a-

près-midi, suivis par des milliers d'écoliers, se faisaient à Notre-Dame, paroisse desservie par les fils du vénérable M. Olier. Le choix de cette église était heureux. Elle est une des plus vastes de la ville, et d'ailleurs notre Institut est toujours resté en relations étroites avec les Messieurs de Saint-Sulpice.

Les fêtes furent magnifiques, rehaussées par la participation de plusieurs évêques. Sans trop de fatigue, le cher Fr. Assistant prit part à toutes les réunions. Qui dira les douces émotions que ressentit son cœur en entendant célébrer les louanges de son Bienheureux Père, par des milliers de voix d'enfants, et par les discours de plusieurs évêques et orateurs éminents !

La clôture du Triduum se fit à la cathédrale. Sa Grandeur Mgr l'archevêque pontifia solennellement et Mgr Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, y prononça un remarquable sermon de circonstance. Le cher Fr. Réticius, les visiteurs de Montréal, de New-York et de Londres, ainsi que tous les directeurs de nos écoles de la ville se trouvaient à cette fête inoubliable.

L'expérience de ses forces récupérées fit présumer au cher Fr. Réticius qu'il pourrait, à bref délai, rentrer en France. De son côté, le médecin constata que son client se trouvait assez bien pour entreprendre le voyage. Le départ s'effectua le 2 octobre. Le Fr. Vincent, du Mont-Saint-Louis, que la mort a enlevé en 1920, plein d'habileté et de délicatesse pour le soin des malades, l'accompagnait. La traversée fut excellente. Le cher Fr.

Assistant n'éprouva aucun malaise, se montra gai et affable. Le 12 du même mois, vers six heures du soir, les deux voyageurs arrivèrent à Paris, heureux de se trouver auprès du T. H. F. Supérieur et des chers Frères Assistants, qui se réjouirent grandement de cet heureux retour.

En 1906, la question de l'uniformité des livres dans les écoles agitait le parlement de Québec. En cette occasion, le Fr. Assistant adressa un long mémoire à l'Honorable Premier Ministre, M. Gouin. En voici la substance : *a*) Adopter un seul ouvrage pour l'enseignement de chaque spécialité dans toutes les écoles du même degré, offrirait pratiquement des difficultés insurmontables ; *b*) cette mesure nuirait beaucoup aux communautés qui ont d'excellents ouvrages, approuvés par le Conseil de l'Instruction publique, et elle étoufferait la louable émulation de faire de nouveaux manuels scolaires, ou de perfectionner ceux déjà existants ; *c*) une telle mesure n'a encore été prise dans aucun pays, ou, si elle l'a été, elle n'a pas pu durer ; *d*) si la multiplicité des livres peut avoir des inconvénients, leur rareté en aura de plus grands ; *e*) le choix des meilleurs livres serait une chose délicate et donnerait naissance à un monopole odieux, et peut-être à des spéculations scandaleuses. L'auteur terminait en ajoutant : « Si M. le Premier Ministre obtient le rejet de cette loi, il rendra à l'Église, à la famille et à l'éducation un service signalé, qui fera bénir son nom par les générations futures ». Cette mesure débattue plusieurs fois au parlement, n'a jamais été mise entièrement en vigueur.

La question des livres revint encore à l'ordre du jour en 1909. Le cher Fr. Assistant s'adressa alors à Sa Grandeur Mgr Bruchési. Voici en résumé, les trois paragraphes de son mémoire. Il expose d'abord ce qu'a été notre Institut dans le passé par rapport aux livres scolaires. Déjà notre saint Fondateur, bien que docteur en théologie, n'a pas cru déroger en composant des manuels à l'usage des enfants ; ses disciples l'ont imité. Il soutient enfin que le refus d'approuver les ouvrages amènera à bref délai l'uniformité des livres, ce qui sera la ruine de toute émulation et le principe de la routine la plus lamentable, puis il ajoutait : « Renoncer à nos ouvrages, c'est bouleverser de fond en comble toute l'économie de la formation de nos sujets et de la direction de nos écoles : l'ouvrier ne donne toute sa valeur qu'avec l'outil qui lui est familier. » Sa Grandeur, qui appréciait les connaissances pédagogiques du cher Fr. Assistant, usa de sa haute influence au Conseil, et nos livres furent approuvés. L'approbation de nos classiques fut une des questions importantes que le cher Fr. Réticius eut à régler au Canada. Cependant il jeta encore les fondements d'un Petit-Noviciat à Limoilou (1912), et acheta, à Toronto, une propriété, où, plus tard s'installa le groupe de formation du district projeté.

Pendant son administration, le cher Fr. Assistant fonda seize nouvelles maisons et augmenta considérablement le personnel de celles qui existaient déjà. Tous les Frères du Canada, qui ont su l'estimer et l'aimer, garderont de lui un souvenir impérissable.

A la mort du cher Fr. Réticius, la semaine religieuse de Montréal publiait l'article suivant :

« Les Frères des Écoles chrétiennes viennent d'apprendre la pénible nouvelle du décès du vénéré Fr. Réticius, arrivé à Lembecq-lez-Hal, Belgique, le 11 avril dernier. Ce religieux était âgé de 79 ans.

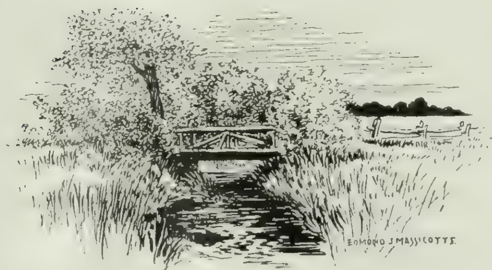
« Le Fr. Réticius a rempli dans son Institut une carrière laborieuse et fructueuse au point de vue éducationnel. Le sillon le plus profond et le plus fécond a été creusé sur le sol canadien. En 1880, le regretté défunt arrivait sur les bords du Saint-Laurent, en qualité de visiteur des communautés des Frères du Canada et de provincial de l'Amérique du Nord. Six ans après, il devenait visiteur du district de Baltimore, États-Unis, tout en conservant son titre de provincial. En 1888, ses supérieurs l'appelèrent en France pour le charger de la direction du second Noviciat. Il devint, en 1893, l'un des douze Assistants du Supérieur général, et fut spécialement chargé des maisons du Canada jusqu'en 1913. Pendant tout ce temps, il ne manqua pas, chaque année, de traverser l'océan, pour rayonner un peu dans toutes les écoles confiées à sa sage et prudente administration. C'est sous lui qu'ont été fondés les Noviciats et l'école normale du Mont-de-la-Salle, où les jeunes gens sont formés à la vertu et à la pédagogie avant de se livrer à l'enseignement. C'est aussi à son intelligente initiative que le Mont-Saint-Louis doit son origine.

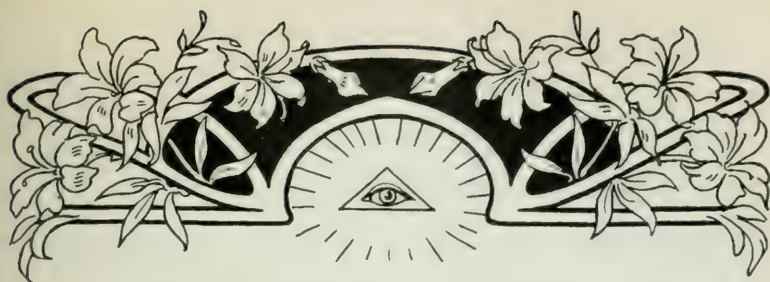
« Ce florissant établissement, qui compte à peine vingt-huit ans d'existence, a donné au clergé,

à la vie religieuse, au génie civil, au commerce, à l'industrie et même aux professions libérales un grand nombre de jeunes gens, qui savent, par leur excellente conduite, leur activité et leurs aptitudes, faire honneur aux positions sociales qu'ils occupent.

« L'œuvre du Fr. Réticius au Canada mérite bien, certes, qu'on s'en souvienne. Ce vaillant ouvrier de l'enseignement populaire nous porte à dire de lui ce qu'un poète du siècle dernier a dit de saint J.-B. de la Salle :

« Le vrai maître du monde est celui qui l'éclaire. »





CHAPITRE IX.

Faits Divers (suite).

Incorporation. En octobre 1875, le Fr. Armin-Victor, visiteur, fit les démarches nécessaires pour obtenir l'Incorporation de l'Institut dans la province de Québec. A ce propos, il consulta l'honorable sénateur François-Xavier Trudel, qui l'aida puissamment de ses sages conseils, et se chargea même de la rédaction du Bill, qui fut présenté à l'Assemblée législative par l'honorable Gédéon Ouimet, député du comté du Lac des Deux-Montagnes. Pour ne pas faire traîner en longueur l'adoption du Bill, l'honorable M. Trudel proposa de solliciter en sa faveur des lettres de NN. SS. les évêques de Montréal, des Trois-Rivières, de Québec et de M. le Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. Tous ces honorables personnages se rendirent généreusement à la demande qui leur était faite. D'ailleurs la reproduction de leurs lettres en rend le plus beau témoignage.

Montréal, 8 novembre 1875.

Frère Armin-Victor, Visiteur-Provincial
des Frères des Écoles chrétiennes.

Cher Frère,

J'apprends qu'il est question pour vous de faire application à la Législature pour demander l'incorporation de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes dont la direction dans cette province vient de vous être confiée par le chapitre général de ce même Institut.

Je me réjouis beaucoup de cette nouvelle, parce que je vois par là que l'on pense sérieusement à donner encore plus de vie et d'importance à une institution qui rend, depuis longtemps, tant et de si grands services à l'éducation soignée et religieuse qui convient si bien à notre peuple.

Aussi ai-je l'intime conviction que cette demande sera accueillie favorablement des chambres de notre Parlement provincial et qu'elle sera couronnée d'un plein succès.

En attendant, veuillez bien croire qu'elle a toute ma sympathie et celle du clergé, et que nous prions la divine Providence de vouloir bien disposer tous les cœurs pour que toutes les difficultés qu'elle pourrait néanmoins rencontrer soient écartées.

Dans ce ferme espoir, je demeure, bien sincèrement, mon cher Frère,

Votre très humble et obéissant serviteur,

† Ignace Bourget, év. de Montréal.

Séminaire des Trois-Rivières, le 6 nov. 1875.

Mon très cher Frère Visiteur des
Frères des Écoles chrétiennes
de la Province de Québec.

Mon très cher Frère,

J'apprends avec plaisir que vous avez l'intention de vous adresser à la législature de Québec pour en obtenir un acte d'incorporation afin de donner une existence légale à votre Institut dans cette province. C'est une pensée dont je vous félicite, et cette mesure ne manquera pas d'avoir les plus heureux résultats pour l'affermissement et la prospérité de votre œuvre ici, en lui permettant d'acquérir plus facilement et de conserver sans risque les fonds nécessaires à son soutien convenable et à son entier développement.

Tout le monde connaît les services précieux et immenses que vous avez déjà rendus à la jeunesse de notre pays dans les différentes localités qui ont eu l'avantage de posséder quelques-uns de vos établissements. Et pour ma part je suis heureux de profiter de cette circonstance pour le reconnaître hautement et vous en exprimer toute ma reconnaissance en ce qui concerne la ville des Trois-Rivières surtout. Car j'ai pu suivre de plus près l'action bienfaisante de vos écoles sur les jeunes gens qui les fréquentent, et les avantages précieux qu'ils en retirent.

Je ne doute pas que notre législature, qu porte un si grand intérêt à l'éducation de la jeunesse, n'accueille avec bienveillance votre demande

et ne vous assure un acte d'incorporation qui vous donne une existence légale avec tous les avantages et privilèges qui s'y rattachent.

Dans cet espoir, mon très cher Frère, je demeure avec considération et reconnaissance, Votre très dévoué et obéissant serviteur,

† L.-F. Laflèche, év. des Trois-Rivières.

Archevêché de Québec, le 8 nov. 1875.

A Son Excellence le Lieutenant-gouverneur
de la Province de Québec.

Excellence,

Permettez-moi de recommander à la favorable considération de votre Excellence la requête des Frères de la Doctrine chrétienne demandant un acte d'incorporation.

Depuis une trentaine d'années qu'ils sont établis en ce pays, ils ont rendu des services inappréciables à cette province en formant, chaque année, le cœur aussi bien que l'intelligence de bien des milliers d'enfants.

En accédant à cette juste demande, la Législature de cette province fera un acte de reconnaissance pour les services passés et ouvrira pour l'avenir la voie à des bienfaits plus signalés et à des succès plus grands encore.

Comptant avec assurance que Votre Excellence s'intéressera puissamment en faveur de cette bonne œuvre, je me souscris de Votre Excellence, le très dévoué et très reconnaissant serviteur,

† E.-A. Taschereau, arch. de Québec.

Séminaire de Montréal, le 10 nov. 1875.

Au très cher Frère Armin-Victor,
Visiteur-Provincial des
Frères des Écoles chrétiennes.

Cher et Vénéré Frère Visiteur,

Vous savez quel intérêt notre maison a toujours pris à tout ce qui peut toucher à l'existence et au bien de vos chers frères du Canada. Permettez qu'en ce moment je vienne appeler votre attention sur une question qui semble devoir les intéresser d'une manière toute particulière : je veux parler de leur reconnaissance légale par l'autorité civile.

Votre société est aujourd'hui parfaitement connue et appréciée dans toute l'étendue de la puissance. Tous les jours, nous entendons louer la bonne tenue des écoles des Frères et exalter les services importants que, par là, ils rendent à tout le pays. Mais, jusqu'ici, vos chers Frères ont négligé de se faire reconnaître par l'autorité civile, et cela pourrait avoir des inconvénients que je n'ai pas besoin de vous signaler. Je vous engage de tout mon pouvoir à ne pas différer plus longtemps de demander cette reconnaissance légale. Vous n'aurez aucune difficulté à l'obtenir . Ici, l'autorité civile, grâce à Dieu, ne nous est point hostile. Les membres du Parlement, ceux mêmes qui diffèrent de nous par leurs croyances, sont généralement dans des dispositions bienveillantes et vraiment libérales envers nous, ainsi que nous avons pu le reconnaître en maintes circonstances. Soyez assurés que vous en serez bien accueillis.

C'est dans cette confiance que je suis avec une respectueuse affection, cher et vénéré Frère Victor,

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

J.-A. Bayle, supérieur.

Lettre de l'Honorable Gédéon Ouimet au cher Frère Armin-Victor.

Québec, 7 janvier 1876.

Mon Révérend Frère,

Je vous envoie la copie des lettres tel que demandé par la vôtre en date d'hier. Je suis heureux d'avoir contribué à l'acte d'incorporation des Frères des Écoles chrétiennes, et vous suis reconnaissant des sentiments que vous me manifestez dans votre lettre. Je souhaite succès, bonheur et prospérité à la nouvelle et importante corporation et me recommande à vos bonnes prières.

Croyez-moi, votre bien dévoué serviteur,

Gédéon Ouimet.

La reconnaissance civile de l'incorporation de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes était sanctionnée par le Parlement le 24 septembre 1875, et rendue exécutoire le 24 février 1876.

Provinces maritimes. Un différend survenu entre l'Archevêque d'Halifax et le Fr. Visiteur-Provincial Armin-Victor, amena la fermeture de notre communauté de cette ville. Il s'agissait tout simplement de ce que l'archevêque prétendait pouvoir dispenser nos Frères de leurs vœux pour

en faire des prêtres. Il prétendait même tenir de Rome cette autorisation. Le conflit vint au sujet d'un frère, délié de ses engagements et sur le point d'embrasser le sacerdoce. Dans cette occasion, le Fr. Visiteur se rendit auprès de Sa Grandeur (2 avril 1876) pour l'entretenir de cette affaire. Mais l'Archevêque, qui ne voulut rien entendre, lui dit : « Je prendrai de vos Frères pour en faire des prêtres, et je ferai dans vos communautés ce qu'il me plaira ; si cela ne vous va pas, vous pouvez retirer vos Frères, je suis prêt à les remplacer. » Le Fr. Visiteur jugea qu'il n'avait qu'un parti à prendre : fermer. C'est ce qu'il fit. Nos maisons des provinces maritimes devaient tomber l'une après l'autre comme des tours élevées sur les sables mouvants des bords d'un fleuve.

Le 16 mars 1877, Mgr Sweeney, évêque de Saint-Jean (N.-B.), écrivait au cher Fr. Albanius, Visiteur, de retirer immédiatement les Frères, au nombre de quatorze, de sa ville épiscopale. Le Visiteur se rendit sans tarder auprès de Sa Grandeur pour en savoir la cause. Mgr répondit que c'était une affaire entendue avec le Provincial dès l'année précédente. Le principal motif était que l'évêque et le peuple se trouvaient trop pauvres pour subvenir aux besoins de la communauté. Sa Grandeur s'était déjà adressée aux commissaires des écoles protestantes pour les prier de prendre à leurs frais l'entretien des écoles catholiques. Ceux-ci acceptaient aux conditions suivantes : 1° que les maîtres n'enseigneraient jamais un mot de religion ni de prières à leurs élèves pendant toute

la durée des classes ; 2° qu'ils feraient disparaître de leurs écoles le crucifix et les images des saints ; 3° qu'ils ne se serviraient dans leurs écoles que de livres protestants ; 4° qu'il serait toujours loisible à MM. les Commissaires de changer les Frères quand ils le jugeraient à propos, mais que la même latitude ne serait pas accordée au supérieur des Frères ; 5° qu'enfin les Frères et les Sœurs devraient tous subir un examen devant le Conseil de l'instruction publique et qu'aucun des dits frères ou sœurs ne serait autorisé à enseigner à Saint-Jean qu'il n'eût réussi dans cet examen d'une manière satisfaisante à l'appréciation du Conseil.

Sa Grandeur n'ayant pu obtenir de meilleures conditions dut se résigner au départ des Frères. Cette nouvelle contrista beaucoup de citoyens qui s'empressèrent par toutes sortes de moyens de témoigner leurs sympathies. Ils les comblèrent de présents. A leur départ, un certain nombre les accompagnèrent jusqu'à la gare. D'autres se rendirent jusqu'à vingt-cinq milles au-delà de la ville. Les derniers adieux se firent en versant des pleurs.

A peu près dans le même temps, à Charlottetown, dans l'Ile du Prince-Edouard, comme on l'a vu précédemment à Saint-Jean, les moyens manquèrent pour faire face aux dépenses des écoles catholiques, et, forcément, les Frères durent quitter cette localité. L'affaire fut décidée après des pourparlers entre Mgr McEntyre, l'évêque de cette ville et le Fr. Visiteur. A cette nouvelle, les citoyens supplièrent le Visiteur de laisser les Frères l'assurant que malgré une extrême pauvreté, ils

redoubleraient leurs efforts pour subvenir aux frais de la communauté, espérant que bientôt les lois néfastes du pays changeraient et qu'elles donneraient enfin plus de liberté à la religion catholique. Mais comme rien ne changeait, et que les conditions posées par les commissaires protestants aux écoles catholiques étaient maintenues, les Frères, au grand regret de l'évêque et de l'excellent peuple catholique, durent se retirer (8 octobre 1878).

Au mois de février de la même année (1878), une terrible conflagration réduisit en cendres la cathédrale, le palais épiscopal et le collège des Frères à Chatham (N.-B.). Il n'y eut pas une perte de vie. Pour ne pas surcharger les citoyens, le Fr. Visiteur proposa de retirer les Frères au moins pendant un certain temps, mais l'évêque, Sa Grandeur Mgr Rogers, et le peuple s'y opposèrent fortement. Des salles furent louées pour y installer les classes jusqu'à l'érection du nouveau collège, plus spacieux que le premier, où les Frères entrèrent à l'automne de la même année.

Néanmoins, quelques années plus tard, les Frères durent quitter cette localité.

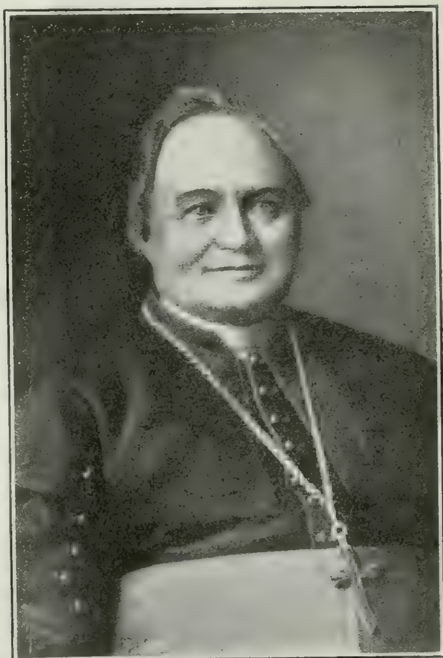
Allons maintenant à l'extrême ouest de l'Amérique du Nord, où nous fondions un établissement. Les immenses prairies du Nord-Ouest offrent un aspect sévère et morose. On y rencontre ça et là des ravins et quelques oasis. Dans ces régions lointaines vivaient des tribus nomades indiennes se nourrissant de la chair des bisons qu'on y trouvait en abondance. Les peaux de ces bêtes leur

servaient de vêtement. Ces peuplades sauvages étaient plongées dans le paganisme. Des missionnaires canadiens avaient déjà porté la lumière de l'Évangile dans ces farouches contrées, quand la conquête du Canada par l'Angleterre (1760) vint tout interrompre pendant plus d'un demi-siècle. Les travaux évangéliques ne furent guère repris qu'en 1818. Les voies de communication n'étaient pas faciles. Le seul moyen de transport pour se rendre à Rupert's Land ou à la Rivière-Rouge, était les canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les deux premiers apôtres du Christ qui pénétrèrent dans ces infortunés parages furent deux prêtres canadiens-français de Québec : MM. Norbert Provencher et Sévère Dumoulin. Ils plantèrent leur tente au fort Garry, aujourd'hui la florissante ville de Winnipeg. M. Provencher, sacré évêque auxiliaire de Québec (1822), et chargé d'exercer ses fonctions épiscopales dans les territoires de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest, devint plus tard vicaire apostolique de ces contrées, qui furent détachées du diocèse de Québec (1844).

Mais les fatigues occasionnées par l'administration d'un diocèse plus vaste à lui seul que la moitié de l'Europe, firent bientôt ployer les forces de Mgr Provencher. C'est alors qu'il demanda l'aide d'autres ouvriers évangéliques. Les Oblats de Marie Immaculée se rendirent à son appel. Dès 1845, les Pères Aubert et Alexandre Taché, appelés à de si grandes choses dans ces parages, se rendaient à la Rivière-Rouge. Depuis cette époque, d'intrépides missionnaires de leur apostolique congréga-

tion ont marché sur leur trace et, par leur entremise, l'Église s'est emparée de tout l'Ouest, jusqu'à l'océan Pacifique.

Le Père Taché, l'un des plus ardents apôtres de l'Évangile, succéda à Mgr Provencher en 1853. Son fécond épiscopat, comme celui de son prédécesseur, fut une suite non interrompue de fatigues et d'épreuves. La plus grande peine de l'illustre prélat fut l'abolition par un gouvernement sectaire des écoles catholiques du Manitoba et la suppression de la langue française (1890).



Mgr Taché, év. du Nord-Ouest

L'un des premiers soins de Mgr Taché fut de travailler, tout au début de son épiscopat, à procurer des Frères enseignants à la Rivière-Rouge. Son désir se réalisait en 1854. Trois Frères des Écoles chrétiennes, Andronis, directeur, Arcisse-Denis et Telemachus arrivaient à Saint-Boniface pendant l'été. Ce fut une grande joie pour Mgr

Taché qui, à cette occasion, écrivait à l'archevêque de Québec : « L'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes est pour moi la source de bien des consolations et d'un vif espoir de voir le bien s'augmenter. » Sa Grandeur partagea avec eux son logement et sa table ; l'école se faisait dans une salle de l'évêché. L'année suivante Mgr commença à leur bâtir une belle et spacieuse maison de 60 pieds par 34, dans laquelle 58 garçons reçurent leur éducation (1858).

« Nos écoles vont bien, écrit-il à sa mère à la suite d'un examen, à l'époque où nous sommes. J'ai eu la consolation aux examens de voir les progrès charmants qu'ont faits nos enfants. L'arrivée des Frères fait époque dans notre histoire. » Il portait comme toujours une continuelle attention aux écoles. Dans une autre lettre à sa mère, où il appelait les Frères des Écoles chrétiennes, les aides pieux et zélés de son clergé, il disait : « ils rivalisent d'ardeur pour le bien et me procurent les plus grandes consolations par leur dévouement et leurs succès. »

Malgré tous ces succès, certaines difficultés occasionnèrent le départ des Frères. Le 27 juillet 1860, au soir, les trois Frères prirent le bateau à vapeur pour retourner en France. Le même jour Mgr Taché signa trois traites de cent piastres chacune à être payées à chacun des trois Frères afin de fournir à leurs frais de voyage. Le Fr. Arcisse-Denis avait été remplacé par le Fr. Anselme, et ce dernier par le Fr. Edwin, qui ferma la maison et mourut à Fleury-Meudon en 1892.

Avec une joie indicible les Frères canadiens reçurent le 27 novembre 1887, la dépêche leur apprenant que l'immortel Léon XIII avait déclaré bienheureux notre vénérable Fondateur. Désor-



Léon XIII

mais nous pouvions dire dans nos moments de ferveur comme dans nos peines et nos épreuves : Bienheureux de la Salle, priez pour nous !

Le Visiteur du Canada, le Fr. Christian of Mary, fut appelé à Paris pour aller à Rome avec

le Très Honoré, les chers Frères Assistants et les Provinciaux de France, assister aux fêtes de la béatification qui eurent lieu le 19 février 1888. Le Fr. Christian profita de ce voyage pour acheter dans la ville éternelle une statue du Bienheureux en fonte et de grandeur naturelle. Sur ce modèle il en fit mouler trois autres en ciment. L'une fut placée au frontispice du Mont-Saint-Louis, une autre à Longueuil, où les paroissiens contribuèrent à lui ériger un superbe piédestal, et la troisième à Nicolet, sur le toit du pensionnat, dominant ainsi la ville et les campagnes environnantes. La statue en fonte resta au Noviciat. On la voit élevée sur une colonne dans le riant parterre de notre maison de formation le Laval-des-Rapides.



Statue du Bienheureux de la Salle

La béatification du Vénérable de la Salle fut pour le Canada, l'occasion de fêtes splendides, dont nous parlerons brièvement par ordre de date.

Sa Grandeur Mgr Lynch, archevêque de Toronto, donna l'élan par un triduum qui commença le 4 mai. En cette circonstance, Sa Grandeur écrivit un remarquable mandement sur le nouveau Bienheureux, l'apôtre de l'enfance et de



Mgr Lynch

la jeunesse chrétiennes. Ce fut le dernier de ce digne prélat, qui décéda le 9 du même mois. La mort avait fauché une victime de choix.

Du 15 au 17 mai, c'était le tour des Trois-Rivières. Sa Grandeur Mgr Laflèche, évêque de cette ville si chrétienne, écrivit à cette occasion une lettre pastorale qui fut lue dans toutes les églises

de son diocèse. Sa Grandeur suivit tous les exercices du Triduum, et, avec son éloquence entraînante et persuasive, prononça un superbe panégyrique sur le nouveau Bienheureux.

Peu après, la paroisse d'Yamachiche, où nous avons une communauté, célébrait aussi solennellement son Triduum.

Sa Grandeur Mgr Fabre, archevêque de Montréal, arrêta que dans sa ville épiscopale, le Triduum aurait lieu du 27 au 29 juin. Dans un magnifique mandement sur le Vénérable de la Salle et son Institut, il régla que les exercices du Triduum se feraient à l'église Notre-Dame, desservie par les MM. de Saint-Sulpice. Le lieu était bien choisi, vu les excellents rapports qui ont toujours existé entre les Sulpiciens et les Frères des Écoles chrétiennes. Mgr l'Archevêque présida lui-même l'ouverture et la clôture de ces solennités. Un évêque missionnaire de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui ont porté avec un zèle infatigable la lumière de l'Évangile aux peuplades perdues dans les immenses régions du Nord-Ouest, Sa Grandeur Mgr Clut, présida les exercices du soir au deuxième jour. Les trois panégyristes furent le Père Augier, oblat, le Père Ruhlmann, jésuite, et M. Lecoq, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. Plus de 5000 élèves suivaient les exercices du matin. Ceux du soir étaient réservés aux fidèles. On remarqua toujours une assistance nombreuse. Le jour de la clôture toutes les personnes notables de la ville se pressaient dans la vaste nef de Notre-Dame.

La capitale fédérale de la Puissance du Canada ne pouvait pas rester en arrière. Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, proclama dans une lettre pastorale qu'un Triduum pour célébrer la béatification du Vénérable de la Salle se ferait à la cathédrale les 21, 22 et 23 septembre (1888). Les élèves de nos écoles de la ville, portant tous un insigne représentant saint J.-B. de la Salle se rendirent à la cathédrale pour la messe des trois jours.

Sa Grandeur assista à tous les exercices et prononça un émouvant sermon de circonstance. Le Père Augier y répéta le beau panégyrique qu'il avait prononcé à Notre-Dame de Montréal.

A Nicolet, Sa Grandeur Mgr Gravel, évêque du diocèse, ami sincère et dévoué de l'Institut, adressa un superbe et touchant mandement à ses fidèles, prescrivant le Triduum de béatification du Vénérable de la Salle. Sa Grandeur ayant trois communautés de nos Frères dans son diocèse, fixa elle-même la date de ces exercices pour chacune des paroisses où elles se trouvaient. Dans sa ville épiscopale, le Triduum se fit du 12 au 14 octobre. Sa Grandeur prononça un éloquent panégyrique sur le Bienheureux et ne manqua point de suivre tous les exercices. Ne pouvant assister au Triduum de Saint-Grégoire, elle y envoya un représentant. A l'occasion de ces exercices, tous les jeunes gens de la paroisse se mirent en retraite, ce qui produisit un bien efficace. Mgr se rendit à celui de la Baie. Sa Grandeur prononça un sermon qui fit couler des larmes. On estime qu'il n'y eut pas

moins de douze cents communions en cette circonstance.

Mais Québec, la vieille ville de Champlain, le centre le plus français du Canada, n'avait pas encore donné signe de vie. C'est alors que Son Éminence le cardinal Taschereau publia un célèbre mandement sur la vie et les œuvres du Bienheureux de la Salle, annonçant qu'un Triduum solennel pour célébrer sa béatification aurait lieu à la Basilique les 6, 7 et 8 décembre (1888).



Cardinal Taschereau

Chaque soir des jours indiqués, à sept heures et demie, les vieilles cloches de la basilique carillonnaient pour appeler les fidèles qui accouraient de toutes parts. Que d'anciens élèves étaient heureux de profiter de cette circonstance pour témoigner leurs sympathies aux fils spirituels du Bienheureux de la Salle, arrivés dans leur ville en 1843 ! A huit heures, alors que les prélats, les religieux et les enfants de chœur étaient placés, Son Éminence faisait son entrée solennelle, et, au son joyeux du grand orgue, priait un instant au pied de l'autel, puis allait prendre place à son trône.

Une députation de Frères occupait une estrade en face du trône du Cardinal.

Après cette impressionnante cérémonie, un panégyrique sur le Bienheureux était prononcé. Le premier le fut par M. l'abbé Roy, professeur, le deuxième, par le Père Charland, dominicain, le troisième, par le Père Caron, jésuite. Ces discours pleins d'onction et de doctrine furent grandement appréciés.

Le sermon terminé, Son Éminence retournait à la Sacristie, et revenait portant chape d'or, mitre et crosse, pour assister au Tantum et bénir l'assistance avec l'ostensoir. Ces souvenirs sont profondément gravés dans les cœurs des heureux témoins de ces solennités grandioses.

Les élèves de nos écoles avaient leurs exercices pendant la journée. Toutes les autres paroisses de la Province de Québec, où se trouvent nos Frères : Sainte-Marie (Beauce), Fraserville, L'Islet et Longueuil, eurent aussi leur Triduum d'actions de grâces en l'honneur du Bienheureux.

Notre maison-mère du Mont-de-la-Salle clôtura ces exercices par son Triduum. On ne vit pas accourir vers notre humble chapelle de beaux équipages, de riches et somptueux personnages vêtus de velours et de soie, on n'entendit pas le bruit des orchestres pompeux ; non, la plus charmante simplicité régna en tout et partout, et ce Triduum, comme la violette, ne se trahit que par les parfums d'une suave piété. Deux curés de Montréal, un Jésuite, un Rédemptoriste, un Oblat, un Franciscain et un Dominicain vinrent, tour à tour

nous édifier en nous parlant de la vie et des vertus héroïques de notre Bienheureux Fondateur.

Au mois de février suivant une grande séance littéraire et musicale était donnée à l'Académie de Musique en l'honneur du nouveau Bienheureux. Les poètes Fréchette, Lemay et Legendre, en qualité d'anciens élèves des Frères, firent les principaux frais de cette brillante soirée. C'était au temps de la session parlementaire ; le premier ministre fit suspendre la réunion du soir afin de permettre à la députation d'aller acclamer « nos trois gloires nationales ». C'est en cette circonstance que Louis Fréchette donna lecture de son remarquable poème sur Jean-Baptiste de La Salle.

Expositions. Il est question ici de l'exposition mondiale de Paris, en 1878, et de celle des États-Unis, en 1893. Les autorités du département de l'instruction publique au Canada, voulant prendre part à la première, invitèrent toutes les maisons d'éducation à préparer des travaux pour cette fin. Mais avant d'envoyer ces différents produits en France, un bureau d'examinateurs fut constitué à Québec, pour juger de leur valeur et en faire un choix judicieux. Les spécimens scolaires canadiens furent appréciés et méritèrent des prix et des mentions honorables. L'académie de Québec et l'école des Trois-Rivières reçurent chacune une médaille d'or.

L'exposition des États-Unis eut lieu à Chicago. Il s'agissait de commémorer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par

Christophe Colomb. Mais à cause des préparatifs qui n'étaient pas terminés, cette exposition se fit un an plus tard, c'est-à-dire en 1893 au lieu de 1892. Les évêques des États-Unis tinrent absolument à ce que les écoles catholiques, en général si méprisées des protestants, fussent représentées par leurs travaux classiques dans ce grand tournoi pédagogique. L'épiscopat canadien, qui était de même opinion demanda à toutes les écoles catholiques d'envoyer des spécimens. Le Fr. Visiteur donna l'ordre à nos communautés de préparer des travaux et de les faire parvenir à la rue Côté, Montréal, vers la fin de février (1893), pour faire choix des meilleurs. Le 8 avril, les Frères Zozimus-Jerom, directeur du Petit-Noviciat, et Pelerinus of Mary, professeur de dessin à l'Académie Commerciale de Québec, partaient pour Chicago, avec les produits de nos écoles, pour les exposer eux-mêmes. Ils s'acquittèrent de leur charge à merveille. A cause de son emploi, le Fr. Jerom dut revenir avant la fin. Le Fr. André, directeur de l'école de Sainte-Brigide de Montréal, le remplaça. Nos deux représentants étaient de retour au commencement d'août. Les Frères, qui attendaient cette arrivée avec impatience, furent heureux d'apprendre de leurs bouches que les travaux de nos classes avaient produit, même sur les protestants, une très bonne impression, que les journaux en avaient fait de grands éloges et que l'opinion publique les considérait comme les meilleurs parmi ceux du même genre.

Épidémies. Comme les grands centres, Montréal a été souvent éprouvé par des épidémies. Ici nous ne parlerons que de la petite vérole, appelée vulgairement picote. Cette maladie ravagea fréquemment les peuplades indiennes du Canada et décima leurs bourgades. Ce terrible fléau éprouva de même la ville de Montréal vers la fin de 1874 et une partie de l'année suivante. Les corbillards abondaient dans la voie des cimetières de la Côte-des-Neiges et les fossoyeurs ne fournissaient pas à enterrer les morts. Les autorités civiles prirent des mesures hygiéniques qui furent sévèrement observées. Cette cruelle épidémie fit de nombreuses victimes dans toute la province de Québec.

Notre maison de la rue Côté en fut atteinte. On vit à l'infirmerie jusqu'à cinq variolés à la fois. Un petit dortoir fut transformé en salle de convalescence. Douze sujets, novices et postulants, furent atteints à la fois, et trois moururent. Un certain nombre furent envoyés à l'hospice des varioleux. Les convalescents ne devaient pas sortir de leurs chambres avant deux mois. Il fallut doubler les portes des deux infirmeries. Les Frères chargés du soin des malades étaient privés de tout contact avec ceux de la communauté. Par ces moyens le mal fut conjuré. Il y eut aussi une quinzaine de cas de picote volante, maladie beaucoup moins grave que la précédente et qu'on peut guérir en quelques jours.

Cinq ans plus tard, la petite vérole visita de nouveau la rue Côté. Douze novices en furent gravement atteints. Pour les isoler complètement,

les supérieurs louèrent une maison libre au pied de la montagne, à une petite distance de l'Hôtel-Dieu. Le bon Fr. Bonaventure s'enferma courageusement avec ces pauvres infortunés, et leur prodigua les soins les plus assidus et les plus empressés. Une seule victime succomba au terrible fléau. Sa mort fut si édifiante que ceux qui en furent témoins en gardèrent longtemps le réconfortant souvenir.

Cette terrible épidémie nous rappelle celle de 1846 parmi les 70,000 Irlandais qui venaient sur les rives hospitalières du Canada, chercher du pain et la liberté de vivre dans la foi de leurs ancêtres. L'entassement, le mauvais air et le manque de vêtements amenèrent le typhus pendant la traversée. Des milliers moururent à la Grosse Ile où on les avait mis en quarantaine. Ceux qui échappèrent à la mort furent distribués dans les villes du Bas-Canada ; mais, malheureusement, le virus de la maladie qu'ils portaient sur eux se développa bientôt et fit au moins 18,000 victimes parmi les immigrants. Les prêtres affrontèrent le danger pour administrer les sacrements aux moribonds. Les Sœurs de Charité, les Sœurs de la Providence et de nombreuses personnes laïques se tinrent à tour de rôle au chevet des malades. Plusieurs trouvèrent la mort dans l'exercice de leur dévouement. Il était édifiant de voir dans les rues de Montréal des groupes de personnes charitables se distribuer sous les toits des pestiférés et, comme d'autres martyrs, courir au-devant de la mort !

Après les ravages du typhus (1847-48), 229 orphelins restaient sans parents, sans abris et sans pain. En cette pénible occasion, Mgr Bourget, dans un mandement plein d'émotion, suppliait les familles qui n'avaient pas ou avaient peu d'enfants, d'en adopter parmi ces petits miséreux, afin de les élever chrétiennement. La voix si pathétique du vénéré prélat fut entendue. Peu de jours après tous les jeunes abandonnés étaient placés. Bien des gens qui vinrent trop tard pour en avoir, durent s'en retourner comme ils étaient venus.





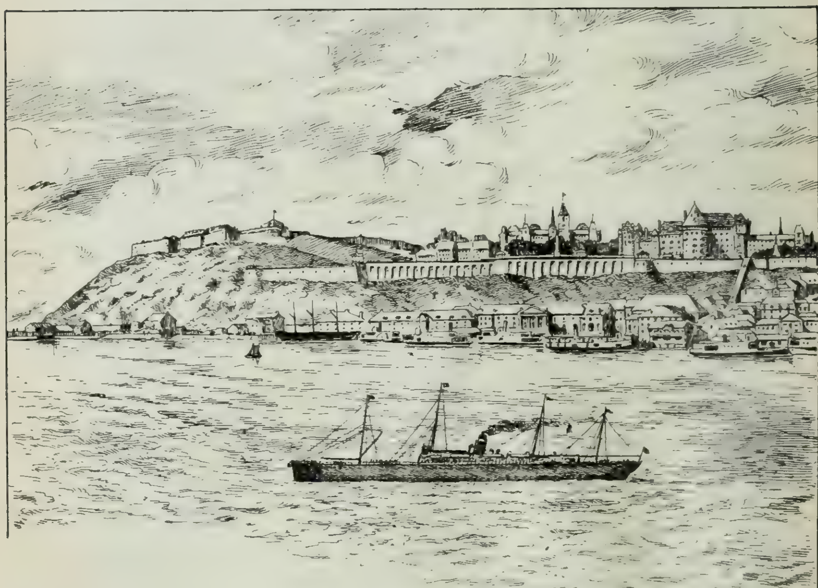
CHAPITRE X.

QUÉBEC.

Glacis et Académie commerciale.

Québec est un mot magique. D'après les historiens, il signifie rocher au détroit dangereux. Son site majestueux, qui s'avance dans la rade, a la forme d'un bec. Sur la terrasse, quel superbe panorama se déroule à nos yeux ! A nos pieds, un vaste carrefour d'eau gardé par quatre sentinelles, deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre : le cap Diamant d'une hauteur de trois cents pieds, sur la pente gauche duquel est construite la ville et qui fait face à la luxueuse île d'Orléans ; la pointe Lévis, offrant l'aspect d'un immense amphithéâtre, qui regarde la pittoresque Côte de Beauport. La sinueuse rivière Saint-Charles baigne le pied de la cité. Au nord du fleuve se dessinent à l'horizon les formes arrondies des sommets brumeux des Laurentides, servant de rideaux ondoyants aux riches paroisses de Beauport, de Montmorency, de l'Ange-Gardien, du Château-Richer, de Sainte-Anne et de Saint-Joachim, pour aboutir au cap Tourmente. La vue ne porte plus loin que vaguement. Partout, sur la côte, des cordons de

maisons blanches d'où émergent ça et là des clochers luisants comme du cristal. Dans la belle saison, il est ravissant de contempler les champs zébrés des couleurs de l'arc-en-ciel. Au milieu de ce spectacle, un bruit sourd et monotone se fait entendre, c'est l'énorme flot de la chute Montmorency qui tombe d'une hauteur de 200 pieds pour s'engouffrer sous terre et aller s'unir aux eaux du roi des fleuves.



Québec

En contemplant ces merveilles de la nature, on ne dit qu'un mot pour exprimer son étonnement : Que c'est beau !

Mais, en 1843, à l'époque de l'arrivée des Frères, la ville n'était pas aussi belle ni aussi populeuse qu'aujourd'hui. On ne voyait pas

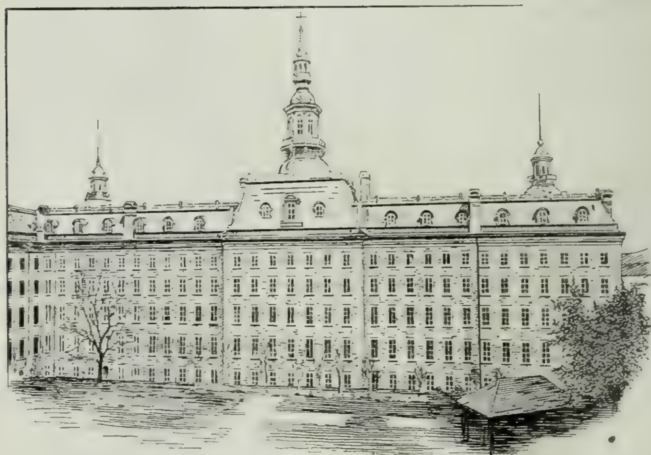
l'hôtel Frontenac, situé sur la terrasse, vrai château moyenâgeux, offrant tout le confort moderne et où se dirigent les beaux équipages. C'est là qu'en été les touristes américains viennent calmer les moroses ennuis d'une vie désœuvrée. Il n'y avait pas non plus les remarquables bâtisses parlementaires, ni l'hôtel des postes dont l'allure romanesque convient parfaitement au sol sur lequel il s'élève. Que dire du monument Champlain ? Fièrement campé sur son socle de granit, le fondateur de Québec semble plonger son regard de bronze sur les deux rives du Saint-Laurent, pour y contempler des villes, des villages et de florissantes paroisses, là où il ne vit autrefois qu'une forêt peuplée de quelques indiens idolâtres.



Monument de Champlain

Terminons par le plus important des monuments : l'Université Laval ! C'est au concile pro-

vincial de Québec (1851), que NN. SS. les évêques optèrent pour l'érection d'une université catholique. Québec était nécessairement l'endroit désigné. L'archevêque de ce diocèse, Mgr Turgeon, prit une part très active à l'organisation de cet établissement destiné à jouer un si grand rôle dans les hautes sphères de l'enseignement des sciences sacrées et profanes, auprès de ceux surtout qui sont destinés à gouverner l'Église et l'État. La reine Victoria, sur la haute recommandation de



L'Université Laval

lord Elgin, gouverneur du Canada, accorda une charte royale avec tous les privilèges des universités européennes (1852). Pie IX autorisa l'érection de chaires théologiques avec le droit d'y conférer des degrés. Les autres facultés s'ouvrirent plus tard. Aujourd'hui la bibliothèque, les musées, le laboratoire et le cabinet de physique ne sont pas inférieurs à ceux des grandes universités américaines.

L'inauguration solennelle de cette brillante institution canadienne se fit en 1854. Cette action d'éclat était rehaussée par la présence de lord Elgin, de l'épiscopat, de la magistrature, du clergé et d'un nombre considérable d'autres citoyens. Mais descendons de ces sommets pour revenir aux écoles populaires.

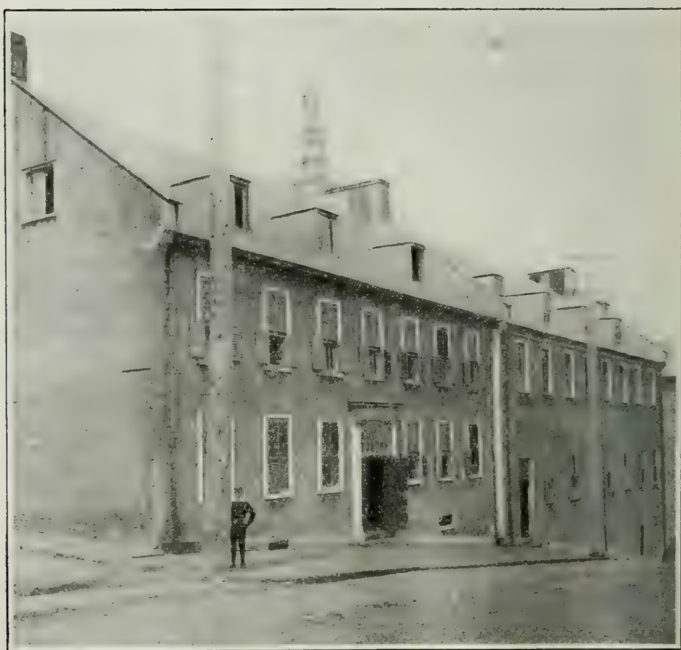
Ce fut donc en 1843 que les Frères des Écoles chrétiennes arrivèrent à Québec. Montréal les possédait depuis six ans, lorsque la vieille ville de Champlain, ce vrai foyer français, songea à les faire venir dans son sein.

Jusque là l'éducation primaire des filles avait été moins négligée que celle des garçons. En effet, on voit dès le commencement de la colonie (1639) les Ursulines se rendre à Québec et depuis cette époque s'occuper activement de l'œuvre éducationnelle féminine. A elles viennent s'unir, en 1659, les filles de la vénérable Marguerite Bourgeoys, qui se dispersent aussi dans les campagnes pour y répandre le grand bienfait de l'éducation. Sans doute, il y avait des écoles primaires de garçons à Québec avant l'arrivée des Frères, mais il fallait quelque chose de plus stable, de plus suivi, et tel fut le but poursuivi en demandant les fils de saint J.-B. de la Salle.

Les Frères durent se rendre dans la vieille cité de Champlain par le cours du Saint-Laurent, car ce n'est que vers 1850 que le Canada attacha de l'importance aux voies ferrées. En 1836, il n'y avait encore dans la région de Montréal qu'une

locomotive fonctionnant sur des rails de bois, entre Laprairie et Chambly, une distance de six lieues.

Les Frères arrivèrent à Québec le 10 août. Ils habitèrent la maison des Glacis, qui dut son nom à la rue sur laquelle elle était située. En 1890, la communauté fut transférée à la rue Saint-



Domicile des Frères, aux Glacis

André, et appelée depuis Académie commerciale. L'ancienne académie de la rue Saint-Angèle, dépendit tour à tour de ces deux maisons, depuis 1866, et fut supprimée en 1893.

Les premiers Frères envoyés dans cette vieille cité française étaient les Frères Zozime, directeur,

Peter-Anthony et Ambrose. Les trois classes s'ouvrirent vers le 20 du mois d'août, et furent remplies d'élèves dès le premier jour.

Le Fr. Zozime, arrivé à Montréal en 1839, comme on l'a vu précédemment, enseigna pendant un an sur la rue Saint-François-Xavier, et ensuite à l'école Saint-Laurent, rue Côté, jusqu'en 1843. Puis on le trouve à la tête de la maison des Glacis pendant dix ans. C'était un homme éminemment doué du talent de la parole. On affluait aux classes du soir ; même des membres du clergé venaient entendre ses catéchismes. Il exerça une grande influence ; son nom était populaire. Après avoir lié une gerbe glorieuse de mérites à Québec, il retourna en France, où il s'éteignit, à Caluire, le 13 août 1867. Étant au Pensionnat de Marseille en 1858, il avait laissé l'écrit suivant : « Mon Dieu, je vous rends la vie que



Fr. Zozime, premier Directeur de Québec

vous m'avez donnée ; je vous demande pardon d'en avoir souvent abusé, j'accepte la mort, par soumission à votre adorable volonté, et en expiation de toutes les fautes dont j'ai eu le malheur de me rendre coupable.

« Je demande pardon à toutes les personnes que j'ai pu scandaliser, soit dans le monde, soit dans l'Institut.

« Je remercie de tout mon cœur mes vénérés Supérieurs de la charité avec laquelle ils m'ont fait soigner à la suite de l'attaque qui me paralysa la moitié du corps, en 1855.

« Enfin, pour dernière faveur, je prie le Très Honoré Frère Supérieur Général de borner ma circulaire à ces quelques lignes, et d'en faire parvenir un exemplaire à ma famille. »

Le Fr. Romon, qu'on a déjà trouvé à Oka, succéda au Fr. Zozime. Après deux ans, il retourna en France, où il mourut bientôt.

Ensuite vint le Fr. Herménégilde, qu'on y verra en deux fois différentes, mais pour ainsi dire en passant. Le Fr. Herménégilde, arrivé au Canada en 1853, fut d'abord directeur à Lévis pendant sept ans. Le pensionnat de nos Frères à Québec fut transféré dans cette localité. Les Frères Jean-Louis (John Lewis), Bertrand, Canutus et Benedict faisaient partie de la Communauté. En 1854, cette maison comptait 170 élèves dont 70 pensionnaires. Malgré sa prospérité, cet établissement ne dura que sept ans. De 1854 à 1855, le Fr. Herménégilde se trouvait chargé de la direction de Lévis et du Glacis. A son départ de Lévis, il

revient à la tête de la communauté de Québec encore pendant un an. Ensuite il est nommé Pro-Directeur de notre Maison-Mère à Montréal, puis de là, retourne à Paris où il est appelé. Après différents postes qu'il occupe toujours avantageusement, on le trouve directeur et visiteur à Colombo, aux Indes, jusqu'en 1881. Le Vicaire Apostolique de Colombo l'appelait un « vrai moine, de l'esprit et du type primitifs. » Chargé de compulser les notes de nos maisons d'Amérique pour l'historique de l'Institut, il revint au Canada, et eut l'occasion de repasser à Lévis, après 33 ans d'absence. Il fut l'objet d'une enthousiaste ovation. M. Louis Fréchette, notre poète national qui, plus tard, lui dédia son célèbre poème sur saint J.-B. de la Salle, et deux autres poètes, MM. Pamphile Lemay et Legendre, tous trois anciens élèves de Lévis, firent les frais littéraires de la séance. Le passé fut évoqué joyeusement et honorablement pour celui qu'ils fêtaient. M. Fréchette ne rappelait jamais le souvenir de son ancien mentor de Lévis sans laisser perler dans ses yeux des larmes de vénération.

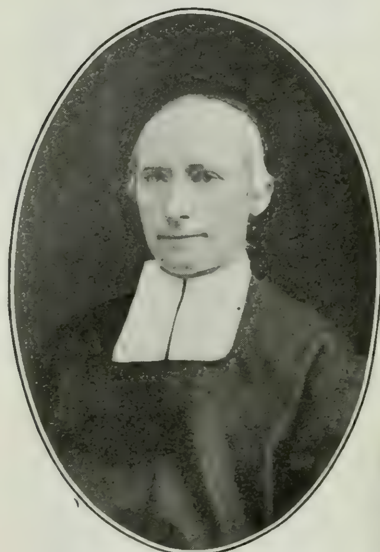

Louis Fréchette

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du collège de Lévis, dirigé maintenant par des prêtres, M. Fréchette composa un poème

dans lequel il rappelait le souvenir des Frères, dans les stances suivantes :

« Mais gloire à vous aussi—vous que la Salle envoie
Porter au bout du monde un zèle sans rival. . .
Qui, dans ce jour béni, nous valez cette joie
De marier son nom à celui de Laval.

Et qu'il ait avant tout sa large part de gloire,
Celui qui fit fleurir les premiers fruits semés !
Au Frère Herménégilde, à sa noble mémoire,
L'hommage ému des cœurs que son cœur a formés.»


Fr. Aphraates, Directeur

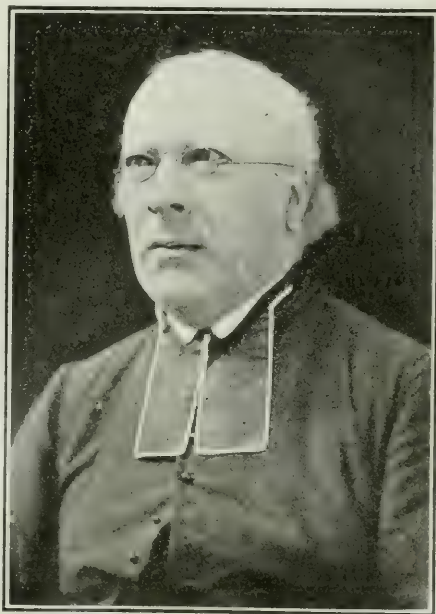
A la canonisation de saint J.-B. de la Salle, le collège de Lévis organisa une fête solennelle en l'honneur du grand protecteur de l'enfance et de la jeunesse. Quatre Frères représentaient l'Institut. Ils remarquèrent, en visitant la maison, que les images que nous avons dans nos classes étaient encore accrochées aux murs des salles de récréation. Vers la fin de sa vie, le Fr. Herménégilde se retira dans notre maison de retraite de Fleury, près Paris, où il mourut en 1890.

En 1861, le Fr. Aphraates avait été placé à la tête de la communauté des Glacis. C'est sous lui

que fut fondée l'Académie commerciale, dont nous allons faire l'historique en raccourci.

La fondation de l'Académie commerciale, à Québec, remonte à 1862.

Messieurs les abbés J. Auclair, curé de la Basilique, et B. McGauran, chapelain de St-Patrice, déploraient qu'un grand nombre de familles catholiques envoyassent leurs enfants au High School, surtout au Business College du fameux professeur Thom, et regrettaient l'absence d'établissement similaire catholique de langue anglaise.



M. le Curé Auclair

Or, les écoles tenues à Québec par les Frères des Écoles chrétiennes avaient alors à leur tête, pour les diriger, un homme d'une grande expérience et qui durant un quart de siècle a rempli un rôle de première importance dans l'éducation de notre jeunesse. C'était le Fr. Aphraates, arrivé au Canada en 1849, le successeur, depuis quelques mois, du cher Fr. Herménégilde, religieux éminent

dont on conserve l'impérissable mémoire. Le Fr. Aphraates venait de Rock Hill Academy, Ellicott City (Maryland), qu'il avait fondée et qu'il dirigeait depuis quatre ans. Auparavant, il avait été directeur, durant le même laps de temps, de la communauté de Calvert Hall, Baltimore.

En avril 1862, monsieur le curé Auclair eut plusieurs entrevues avec le Fr. Aphraates dans le but d'étudier le projet d'établir une école commerciale anglaise à la Haute-Ville sous la direction des Frères. Le directeur en référa à son supérieur majeur, qui accepta les conditions suivantes : M. le curé fournira le local et le mobilier scolaire, puis paiera annuellement à chaque frère un traitement de $200, mais la rétribution scolaire lui reviendra de droit.

L'ouverture de l'Académie commerciale anglaise se fit le 4 septembre 1862, sur la rue d'Auteuil, dans une partie de l'édifice connu sous le nom de « National School », au voisinage immédiat de la chapelle des Congréganistes de la Haute-Ville.

Quatre classes furent ouvertes. De plus un Frère était chargé des leçons de langue française et de l'enseignement du catéchisme aux Canadiens français. La prospérité de l'établissement fut telle qu'en moins de trois ans, les classes se doublèrent et que l'Académie dut être transférée, en mars 1865, de la rue d'Auteuil au spacieux local, coin des rues Elgin et Saint-Angèle, que venait de construire à ses frais, M. le curé Auclair.

En 1870, une classe est ouverte à l'Académie pour les élèves canadiens-français avancés en âge et qui ignorent la langue anglaise.

A la demande du Fr. Aphraates, le ministère de l'Instruction publique, en décembre 1874, accorde une subvention de $2,500 pour la fondation d'un cabinet de physique, d'un laboratoire de chi-



L'Académie Commerciale, rue Elgin

mie et pour modèles de dessin, en outre d'une autre subvention annuelle de $1,000 pour augmenter le traitement du professorat de chacune de ces spécialités.

Député au chapitre général de sa Congrégation, tenu à Paris, en juin 1875, le Fr. Aphraates,

à son retour, amena de France un jeune et distingué professeur de dessin, M. Chs-A. Lefèvre, ancien élève de l'établissement des Frères de Saint-Nicolas, à Paris, et qui fut chargé d'enseigner cette spécialité à l'Académie Commerciale, avec un traitement annuel de $400, pris sur l'allocation du gouvernement. M. Lefèvre est actuellement directeur de l'enseignement du dessin, pour toutes les écoles primaires de la province, dépendantes des commissions scolaires.

L'inauguration des cours de physique et de chimie à l'Académie se fit par Mgr J.-C.-K. Laflamme, alors chapelain de la communauté des Frères et le professeur de sciences le plus renommé de l'Université Laval. En 1877, une maison adjacente à celle des Frères fut achetée pour y ouvrir deux classes, qu'on appela plus tard la petite Académie. Vers le même temps deux Frères se chargeaient de l'enseignement du dessin et des cours de physique et de chimie, en remplacement de M. Lefèvre et de Mgr Laflamme.

Le 20 novembre 1879, la communauté des Frères recevait du gouvernement français, par l'entremise de l'honorable ministre de l'Agriculture du Canada, un diplôme de médaille d'or pour ses dessins et autres travaux scolaires envoyés à l'Exposition universelle de Paris de 1878.

En décembre 1879, Son Excellence le marquis de Lorne, gouverneur général du Canada, offre de donner chaque année une médaille d'argent pour l'élève de l'Académie Commerciale qui se sera le plus distingué pendant l'année scolaire dans l'art du dessin.

L'année 1883 voit la fondation du fameux « De la Salle Penman's Club » dont les travaux de calligraphie et de dessin remportèrent les premiers prix aux expositions universelles de Londres et de Chicago.

Mais les Frères ne se préoccupent pas seulement d'instruire, de cultiver et de façonner les esprits de leurs élèves, ils songent avant tout à la bonne éducation, à la formation du cœur et de la volonté, et à inculquer une piété solide, qui est la sauvegarde du jeune âge. Aussi, en cette même année 1883, le 25 décembre, l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau, plus tard cardinal, érigeait une congrégation de la sainte Vierge à l'Académie Commerciale sur la demande du chapelain des élèves de cette institution, M. l'abbé Thomas Labrecque, depuis évêque de Chi-



Mgr Labrecque

coutimi. Cet acte important est le dernier à signaler sous le long et fécond directorat du Fr. Aphraates. Le vénéré et populaire vieillard fut alors appelé (1884) à la direction de la communauté des Frères Anciens de la Maison-Mère à Montréal. C'était une grande perte pour les écoles de Québec. En venant au Canada, le Fr. Aphraates s'était fait canadien. C'est ainsi qu'il avait gagné l'estime et la confiance de tous ceux avec qui il était en relations. Il avait compris qu'on ne prend contact avec les âmes qu'en autant que le cœur se donne tout entier.

Le Fr. Eugène-Abel, venu au Canada en 1880, précédemment directeur de la communauté des Trois-Rivières, lui succéda. Ce religieux intelligent et cultivé sut promouvoir les œuvres de son prédécesseur et en susciter de nouvelles. Il remit en vigueur la retraite de trois jours à la rentrée des classes, et établit une Garde d'honneur du Sacré-Cœur, qui stimula la piété parmi les meilleurs élèves. Chez ceux-ci, il forma une section chorale dont le chant rehaussait les cérémonies du culte, aux grandes fêtes de l'année.

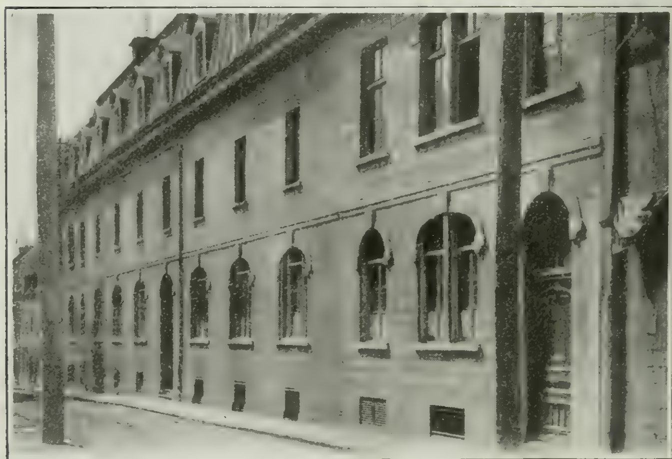
Le « Penman's Club » prit de l'extension, et sous la direction immédiate du Fr. Stephen, principal de l'Académie, donna naissance au Cercle de la Salle, association incorporée, qui devint l'un des lieux de réunion les plus populaires de Québec, et où des cours, sur les matières les plus pratiques, étaient donnés le soir ; cours entrecoupés, certains jours, de séances musicales et littéraires. Au Cercle de La Salle figurèrent, tour à tour, le Sep-

tuor Haydn, le Quatuor Vocal de la ville, les poètes Fréchette, Lemay, Legendre et autres sommités du monde artistique ou littéraire. Fait à noter, les vingt-deux jeunes gens dont se formait le Cercle de La Salle le jour de son inauguration, en décembre 1885, se consacrèrent au Sacré-Cœur, et donnèrent occasion à une magnifique et imposante cérémonie dont furent profondément touchés et grandement édifiés les nombreux assistants parmi lesquels on remarquait : l'honorable Flynn, du cabinet Ross ; le consul américain ; l'honorable sénateur Baillargeon ; l'honorable Rémillard, du Conseil Législatif ; les docteurs Ahern, Robitaille, etc.

Nommé visiteur auxiliaire du district des Indes Orientales, le Fr. Eugène-Abel quittait Québec en octobre 1888 et le Fr. Stephen, depuis onze ans principal de l'Académie, lui succédait en qualité de directeur.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis sa nomination à ce poste, que l'Académie Commerciale fut plongée dans un deuil profond par la mort de son fondateur et bienfaiteur, M. le curé J. Auclair. Outre le bouquet spirituel offert pour le repos de son âme, parmi les objets que des mains pieuses déposèrent sur son cercueil, on remarquait, un crucifix en or sur peluche pourpre, donné par les élèves de l'Académie Commerciale, et un coussin de fleurs en cire, par ceux de la Petite Académie. Va sans dire que les deux Académies assistèrent en corps aux funérailles du très regretté défunt.

Par ses manières distinguées, sa souplesse d'esprit et son initiative remarquable dans les affaires, le Fr. Stephen avait su gagner l'estime générale de ceux qui l'entouraient. Bien vu des ministres et surtout de l'Hon. Honoré Mercier, alors que ce dernier était dans tout l'éclat de son prestige populaire, il obtint aisément, pour la somme de $10,000, le terrain situé au cœur de la haute ville, où est sise actuellement l'Académie Commerciale. Les



L'Académie, rue Cook

édifices seuls qui y étaient construits valaient plus que ce montant exigé ; mentionnons entre autres celui des archives judiciaires transportées depuis au palais de justice et une boulangerie qui avait servi à cuire le pain des soldats en garnison au vieux collège des Jésuites. Cette boulangerie fut aménagée, agrandie en hauteur et du côté ouest, afin d'y recevoir l'Académie, laquelle y était transférée en 1890.

Trois ans auparavant, le Fr. Stephen et le Fr. Bernard, professeurs des élèves les plus avancés, s'étaient rendus à New-York pour y étudier durant quelques semaines les meilleurs systèmes de comptabilité de quelques-uns des principaux établissements de commerce de la grande cité. A leur retour ils firent naturellement bénéficier les élèves finissants de leurs nouvelles et pratiques connaissances en affaires. Au cours de l'hiver 1889, les étudiants du commerce à l'Académie donnèrent chaque soir, durant une semaine, des démonstrations publiques de leur savoir dans les différentes branches. Les journaux de la ville leur décernèrent les plus beaux éloges pour leur habileté en affaires, et l'honorable Mercier, qui les honora d'une visite, leur adressa également de chaleureuses félicitations. Rappelons un incident pour montrer combien les éloges étaient mérités. L'honorable Taillon, chef de l'opposition, avait accompagné le premier ministre à l'Académie Commerciale. « Il voulut s'assurer que la mise en scène n'était pas un trompe-l'œil, mais il se vit refuser l'escompte d'un billet qu'il avait adroitement soutiré du carnet d'échéance d'un jeune homme qui, une heure auparavant avait fait cession de ses biens. Cette fois, l'honorable chef de l'opposition s'est fait prendre par un gamin de quinze ans. » En 1889, le premier ministre et une douzaine de ses amis avaient assisté à la séance de clôture scolaire des deux académies réunies aux Glacis et où il prononça un discours fort élogieux pour l'établissement.

Le 21 mai 1891, le Fr. Stephen quittait Québec, emportant avec lui les regrets de toute la population de la haute ville, et allait prendre la direction du Mont-Saint-Louis, le grand pensionnat des Frères à Montréal.

Le séjour de quelques-uns de ses successeurs à l'Académie Commerciale ne dura guère plus d'une ou deux années. Mentionnons le Fr. André qui vint à Québec après avoir été le premier directeur du Mont-Saint-Louis, le Fr. Denis, qui avait succédé également à ce dernier au Mont-Saint-Louis, et le Fr. Marcellien que son état maladif contraignit à se démettre bientôt de sa charge.

Le souvenir du Fr. Mamertus-André, appelé simplement Fr. André, est encore vivace chez le très grand nombre de ses anciens élèves ou de ceux qui l'ont connu comme directeur de 1897 à 1911. Doué de talents remarquables, il avait d'abord fait sa marque en se montrant habile professeur durant les nombreuses années qu'il fut inférieur à l'Académie même. Les générations qui passèrent entre ses mains reçurent une éducation virile et apprirent à se montrer courageuses en face de la besogne qui leur était taillée. Sous son administration les études furent poussées avec vigueur ; le personnel de l'Académie se trouvant trop à l'étroit, le local fut agrandi et la chapelle embellie.

Les élèves de l'établissement étant autorisés, le matin du premier vendredi du mois, à prendre le déjeuner à l'Académie, la communion devint générale. Pour parfaire les études du français, un cercle littéraire, le cercle Crémazie, fut fondé en

octobre 1896. Plusieurs de nos meilleurs littérateurs se firent un plaisir d'y venir donner des conférences ; citons entre autres Arthur Buies, Pamphile Lemay, le juge Routhier, Louis Fréchette, Edmond Rousseau, l'abbé Camille Roy, etc. Le cercle Crémazie modifia quelque peu ses règle-



L'Académie Commerciale actuelle, rue Chauveau

ments et s'affilia à l'A.C.J.C. dès 1906. En dépassant les limites de notre travail ajoutons que, depuis 1900, l'Académie a marché de progrès en progrès et que sa nouvelle construction terminée depuis 1917 est l'une des plus belles de Québec.

Voici, résumées en quelques lignes, les impressions de l'honorable J.-Israël Tarte, à la suite d'une visite qu'il fit à l'Académie Commerciale, le 14

juin 1889, passage que nous extrayons de *L'Électeur*, dans son numéro en date du 17 juin 1889.

« L'Académie Commerciale de Québec a modifié, depuis un an ou deux, la dernière période de ses cours de telle façon qu'aujourd'hui la jeunesse y reçoit une instruction qui ne se donne nulle part ailleurs, dans la province, à ma connaissance. Le directeur, le Fr. Stephen, a calqué le nouveau système d'enseignement sur celui des meilleures écoles des États-Unis, où il a fait un voyage d'observation en compagnie du Fr. Bernard, maintenant à Montréal. »

Sir Lomer Gouin, qui a tant fait pour la cause de l'éducation, n'a pas témoigné moins d'intérêt pour l'Académie Commerciale que son illustre beau-père, l'honorable Honoré-Mercier. Citons ce passage du discours qu'il prononça dans une petite réunion en 1917. Je n'ai pas l'honneur d'être un ancien élève de l'Académie,



Sir Lomer Gouin

mais je me compte un de ses admirateurs. . . Ce qui fera la force de Québec parmi les villes de la province et du Canada ce seront ses institutions

éducationnelles dirigées par des maîtres de science et de vertus. Au premier rang se place l'Académie Commerciale. »

Terminons par un passage du discours que l'honorable premier ministre Honoré Mercier prononça en 1890 à l'adresse des jeunes étudiants de l'Institution.

« Messieurs les élèves finissants de l'Académie Commerciale, vous apprenez ici des choses éminemment pratiques qui vous seront bien utiles, sinon indispensables. Combien parmi nous, parmi les hommes de profession, seraient heureux d'avoir les connaissances pratiques que vous pouvez acquérir ici. Combien d'entre nous seraient enchantés d'être en état de faire ce que vous faites en ce moment, d'avoir le secret de toutes ces transactions délicates, ardues et compliquées, que l'on rencontre chaque jour, à chaque heure, à chaque instant dans le commerce et les autres professions, et qu'il faut résoudre avec intelligence si l'on veut réussir. »

« Remerciez la Providence, messieurs, de vous fournir l'occasion d'acquérir ces connaissances. Vous sortirez d'ici munis de tout ce qu'il faut pour vous lancer dans le monde et devenir des négociants habiles et honorables, prendre la position que vos talents et votre instruction vous destinent et faire honneur à votre pays. Je vous en félicite et je vous souhaite tous les succès que vous pouvez désirer et qui ne manqueront pas de couronner vos efforts. »

« A plus d'un titre l'Académie Commerciale de Québec mérite qu'on lui accorde sa part de

gloire, d'avoir travaillé à l'avancement de l'instruction et de l'éducation dans notre vieille ville de Québec. »

« Prêtres, professionnels, industriels, financiers, etc., ils sont par centaines ceux qui ont fréquenté cette institution et tous, quelque éloignées que soient les premières années de leur enfance, vous rediront avec orgueil les jours heureux et riches d'espérances, qu'ils ont passés en compagnie des dévoués Frères des Écoles chrétiennes. Éducateurs de premier ordre, versés dans les sciences et les arts, ils exercent sur notre jeunesse une influence bienfaisante. Doués de vastes talents, ils se sont acquis une célébrité enviable comme lettrés, physiciens, géographes, mais surtout comme mathématiciens. A leur école, les jeunes ont enrichi leur intelligence de nombreuses connaissances, et ont reçu une formation physique toute spéciale. Mieux que personne, les Frères ont toujours su mettre en pratique pour leurs élèves ce conseil du vieux philosophe *mens sana in corpore sano* et ils s'en sont toujours bien trouvés. »

« Institution vieille de plus d'un demi-siècle, l'Académie dont la renommée grandit toujours, marche vers le progrès, figurant aux côtés des meilleurs foyers scientifiques du pays. »

Le directeur actuel de l'Académie est le Fr. Romuald. Nous ne voulons pas dépasser les limites de notre travail en énumérant les qualités qui le caractérisent.

L'Académie Commerciale a eu aussi plusieurs décès à déplorer. Pour s'en tenir aux Frères

profès, mentionnons : Fr. Crispinien (Crispinian), né à Kamouraska (1828), qui fit son noviciat en 1858, fut employé au temporel à la Maison-Mère (Montréal), et, en dernier lieu, fut envoyé à Québec, où, après quatorze mois de service aux Glacis, il mourut pieusement comme il avait vécu, à l'âge de 40 ans.

Fr. Adalbert-Marie, vénérable vieillard venu de Reims au Canada, sous l'administration du regretté Fr. Armin-Victor. Il fut envoyé à Québec en qualité d'inspecteur des classes de l'école Saint-Roch, et s'occupa spécialement des préparants à la première communion. Il était appelé le Frère au chapelet, à cause des perpétuels Avé qu'il égrenait en circulant dans les rues. Il mourut saintement aux Glacis en 1886.





CHAPITRE XI.

QUÉBEC (*suite*).

Écoles de la ville et de la région.

Parlons maintenant des écoles de Québec, qui, avant de former des communautés indépendantes, furent liées aux Glacis. Procédons par ordre de dates de fondation.

L'école Saint-Jean-Baptiste, ouverte en 1849, devint communauté en 1887. Le premier directeur, Fr. Paulian-Basile, religieux intelligent, dévoué et d'une piété remarquable, meurt à Montréal, à la suite de la retraite annuelle, en 1904. Ses successeurs ont fait marcher l'école de progrès en progrès.

En 1893, cette maison eut la douleur de perdre un sujet pieux et distingué en la personne du cher Fr. Placide de Sicile (Placidius of Sicilia). Né au Cap Santé de Portneuf, en 1849, il entra au noviciat en 1869, après avoir fait un cours brillant à l'école Normale de Québec. Il enseigna dans plusieurs de nos écoles. Quand ses succès n'étaient pas à la hauteur de son zèle, il disait : « A l'homme de travailler, à Dieu de faire fructifier. »

L'école des Foulons ou du Cap-Diamant fut fondée en 1851, dans une maison appartenant à l'archevêché. Le Fr. Arcisse-Marie en fut le premier directeur. Il eut pour compagnons les Frères William, Fridlemid et Benedict.

Après Fr. Arcisse, nous trouvons à la tête de cette école, pour peu de temps, le bon Fr. Adelbertus, et ensuite le Fr. Jérémie. Ce dernier, né en Léocadie, fit son noviciat à Montréal (1855) et retourna aux États-Unis, où il avait été directeur à Albany, et y mourut en 1887. En 1863, on y voit l'édifiant Fr. Rogatian, né en Irlande en 1829. Après son noviciat fait à Montréal il enseigne quelques années dans différentes écoles, puis se rend aux Foulons pour y diriger cette pauvre maison pendant neuf ans. De là, ce saint religieux fut envoyé à l'Équateur. Il mourut à Guayaquil en 1880.

En 1884, l'école des Foulons était transférée au quartier Saint Patrick, rue MacMahon. Le directeur fut le Fr. Martin-John, religieux grave, sérieux et dévoué, qui fut frappé d'apoplexie foudroyante, à l'église paroissiale, pendant l'exercice du mois de Marie. Cette mort tragique, arrivée en 1887, attira de nombreuses sympathies. Les funérailles du regretté défunt furent imposantes.

Le Fr. Oswald of Jesus succéda au Fr. Martin-John. Le nouveau directeur, né à Montréal en 1855, fréquenta l'école Saint Patrick de la ville, se plaça dans une maison de commerce, s'enrôla dans l'armée du Nord-Ouest, s'y distingua, et fut promu au grade d'officier. Le terme de son

service militaire échu, il revint à Montréal et entra au Noviciat, en 1878. Après sa probation, on le trouve successivement à l'Académie de Québec, à Kingston, où nous avions alors un établissement, à Ottawa et à Toronto. Partout il exerça une salutaire influence sur les élèves. Fatigué, il prit du repos aux Trois-Rivières, et, de là, se rendit en qualité de directeur à Saint Patrick de Québec.

Il brillait de la foi de notre saint Fondateur. La règle était son Évangile, et l'amour de sa vocation, sa règle.

Presque épuisé, il vint au Mont-de-la-Salle pour récupérer ses forces. Il fait encore de courts stages comme directeur, d'abord à Kingston et ensuite à Hamilton. Miné par la pneumonie qui le conduisit au tombeau, il revint à l'infirmerie du district où il s'éteignit dans le Seigneur, le 31 août 1894.

En 1892, le Fr. Osmund-William est à la tête de la maison qu'il dirige avantageusement pendant douze ans.

L'école Saint-Roch, ouverte en 1853, était connue autrefois sous le nom de « Sacré-Cœur. » Cette dernière, aujourd'hui, dépend de la nouvelle communauté de Saint-Roch, fondée en 1887. L'ancienne école de Saint-Roch a eu entre autres un maître remarquable, qui a laissé sa marque dans Québec et dans l'Institut au Canada. J'ai nommé le Fr. Cyrille, né à Sainte-Marie (Beauce), en 1844. Sa patriarcale famille confia l'éducation de son fils à nos Frères de cette localité. Le cher Fr. Facile, de passage dans ces parages, l'admit,

à l'âge de seize ans, au Noviciat (1860). Dans cette oasis de vertus, il se signala par sa douceur, son aménité et sa régularité exemplaire. Après sa probation, il fut envoyé à Québec pour régenter une classe à Saint-Roch. Il devait enseigner dans cette école jusqu'à sa mort, et par son zèle vraiment apostolique, sa bonté et sa charité, être en vénération parmi ses élèves et leurs parents. Le vénérable curé de la paroisse, M. Charest, tenait à cet estimable professeur comme à la prunelle de ses yeux.



Le Fr. Cyrille

Dans les dernières années de sa trop courte carrière, le Fr. Cyrille fut sous-directeur des Glacis. Son intelligente initiative, ses manières obligeantes, son entrain à l'étude et sa fidélité à l'observance de la règle, étaient d'un grand secours pour aider le vénéré directeur, le Fr. Aphraates, qui, s'occupant activement de la composition des livres classiques, se trouvait puissamment aidé par celui qu'il considérait comme un auxiliaire dévoué.

Que de vocations le bon Fr. Cyrille n'a-t-il pas affermies par ses sages conseils et ses exemples de régularité et de charité !

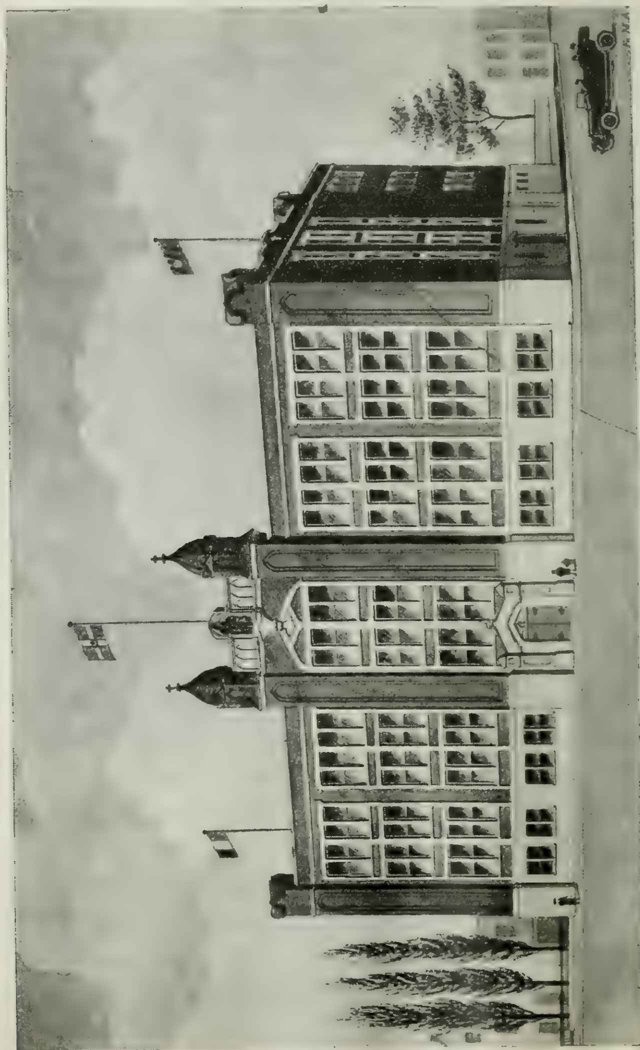
Le cher Fr. Provincial Armin-Victor, que le manque de santé a enlevé trop vite au Canada, l'avait en haute estime, et eut la douleur de recueillir le dernier soupir de ce religieux modèle qui rendit saintement son âme à Dieu, aux Glacis, le 28 février 1878.

Le premier directeur de la nouvelle école Saint-Roch fut le Fr. Jérôme (Hierom), que nous trouverons à Sainte-Marie-Beauce. Le Fr. Modératus-Joseph lui succéda et y fit un stage de 22 ans. Ce dernier, né à Verchères en 1855, aimait singulièrement l'Institut, s'intéressait à ses œuvres et s'occupait activement des classes. Il s'attachait particulièrement à l'orthographe française, donnait sans trêve des dictées, les corrigeait lui-même, et ne ménageait pas les encouragements aux élèves qui se distinguaient le plus.

Peu d'années avant la mort de ce dévoué religieux, qui, pour accomplir son devoir, ne calcula jamais avec la fatigue et le travail, ses anciens élèves, soucieux de lui témoigner publiquement leur reconnaissance, organisèrent une fête splendide appelée « Fête du retour » et lui présentèrent son portrait à l'huile qui est accroché à un mur du parloir de la communauté. Le cher Fr. Modératus-Joseph mourut en 1914, âgé de 59 ans. Ses funérailles, présidées par Sa Grandeur Mgr Roy, archevêque de Séleucie et coadjuteur de Son Éminence le Cardinal Bégin, mirent sur pied toute l'excellente population de la paroisse Saint-Roch.

L'école de Saint-Sauveur ouvrit ses portes à la jeunesse en 1865. Le Fr. Odilard-Marie—le

25e frère venu de France—nommé directeur, n'y fut qu'un an, par suite d'une conflagration, qui



L'école de Saint-Sauveur

détruisit au moins 2,500 maisons de la vieille cité canadienne. Tout le quartier Saint-Sauveur fut

réduit en cendres. Il devint même impossible, après l'incendie, de trouver un local pour y ouvrir quelques classes. Néanmoins, la paroisse se releva de ses ruines et une nouvelle école fut reconstruite et, deux ans après, ouverte à la jeunesse. Nous voyons se succéder rapidement, à la tête de la maison, les Frères Amulvin et Albanius, dont nous avons déjà parlé, puis Basilien, saint religieux fort en mathématiques, et Optatien-Régis, retourné en France, n'ayant pu se faire au pays. Vint ensuite le Fr. Elphinien, qui dirigea pacifiquement la communauté pendant treize ans (1883-96) et qu'une faiblesse de jambes contraignit de venir au Mont-de-la-Salle. Il y passa dix-sept ans dans une réclusion supportée sans aucune plainte, s'acheminant avec joie et générosité vers le Paradis.

Au vénéré Fr. Elphinien, succéda le Fr. Victorien-Pierre (Victorian-Peter), qui mourut encore directeur de cette école en 1914. Ses funérailles revêtirent le caractère d'un hommage de toute la paroisse. Ce bon Fr. Victorien-Pierre, qu'on avait vu directeur aux Trois-Rivières, sincèrement religieux, avait une conversation animée, parlait volontiers de ses succès en classe, et inspirait confiance aux élèves et à leurs parents. Il aimait les cérémonies de l'Église, les beaux ornements et tout ce qui touche au culte divin. Le clergé, avec lequel il s'entendait toujours bien, l'aimait et l'estimait.

La paroisse de Saint-Sauveur est desservie par les révérends pères Oblats, ces apôtres du Nord-Ouest, dont le zèle pour le salut des âmes

s'exerce à Québec comme partout ailleurs, avec une intensité remarquable. La dévotion au Sacré-Cœur, règne à Saint-Sauveur comme en son royaume. De là l'amour de N.-S. rayonne dans la ville et l'on pourrait dire dans tout le diocèse. Nombreuses sont les paroisses qui ont dans le parterre faisant face au portail de l'église, un superbe monument où le Sacré-Cœur, souvent entouré de lumières électriques, brille dans toute sa majesté ! C'est un beau spectacle de voir, le premier vendredi du mois au soir, des centaines d'ouvriers, en sortant de leur travail, courir à l'église de Saint-Sauveur, pour y passer une heure à prier, à chanter des cantiques, à prononcer par la bouche d'un père des amendes honorables, fortifiant ainsi l'esprit chrétien qui règne dans leurs familles et tout autour d'eux. Il va sans dire qu'avec de tels soins spirituels, la jeunesse est élevée dans la crainte de Dieu et, que chaque année, on voit s'épanouir dans les classes des vocations sacerdotales ou religieuses.

En allant en dehors de Québec, nous trouvons en aval de la ville, du côté sud du fleuve, l'établissement de l'Islet, fondé en 1853, sous M. Delâge, curé de la paroisse. Ce bon abbé était un prêtre pieux, dévoué, tout entier à son saint ministère, comme nos anciennes paroisses canadiennes ont eu l'avantage d'en compter un si grand nombre. C'était un ami sincère de l'Institut, un véritable apôtre de la jeunesse. Trois Frères se rendirent pour ouvrir l'école en septembre : Alexandre, directeur ; Ezéchiel et Adalard, professeurs. Leur arrivée occasionna de grandes réjouissances dans la localité.

L'âme de la maison de l'Islet a été le Fr. Chrysostôme, qui en eut la direction pendant 31 ans (1858-89). Il était né au Château-Richer, en 1829, dans l'une de ces pittoresques paroisses situées en bas de Québec, sur le versant des Laurentides, et longeant le Saint-Laurent. Ce cher confrère appartenait à une famille patriarcale vraiment chrétienne, qui donna deux autres de ses fils à notre Institut, le Fr. Jérôme et le Fr. Hoséa. Le Fr. Chrysostôme entra au noviciat de Montréal en 1850. Après sa probation, on le trouve dans l'enseignement aux Trois-Rivières, à Kamouraska — maison qui eut une existence éphémère (1850-56)—à Montréal et à Lévis. C'est en 1858 qu'on lui confia la direction de la communauté de l'Islet. Rien du plus édifiant et de plus caractéristique que les notes envoyées par ses anciens élèves ou ses anciens inférieurs,



Le Fr. Chrysostôme, Directeur

pour sa circulaire mortuaire. « J'ai eu maintes fois, dit l'un d'eux, l'occasion de remarquer et d'apprécier le zèle et le dévouement que déployait le Fr. Chrysostôme dans l'œuvre qui lui était confiée. Il se plaisait au milieu des enfants, surtout des plus petits, qu'il visitait dans leur classe, les interrogeant avec bonté, les intéressant par des histoires choisies, et les encourageant par des récompenses. J'étais surtout frappé de son ardeur dans les catéchismes; on ne se lassait pas de l'entendre. Il se surpassait en expliquant l'Évangile de chaque dimanche. Dans ses instructions toujours simples et à notre portée, le catéchiste-apôtre nous parlait avec tant d'onction et d'abondance, qu'on l'eût dit participant, en quelque sorte, des qualités éminentes du saint docteur de l'Église dont il portait le nom. »

Atteint d'une néphrite chronique, le Fr. Chrysostôme avait dû cesser les fonctions de l'enseignement et se rendre au Mont-de-la-Salle, en 1889, où il fut directeur de la Maison des anciens dite de la « Sainte-Famille ». Dans ce sanctuaire de piété et de régularité, il fut un modèle de vertu. Il s'acheminait lentement vers la tombe. En 1893, il reçut avec une foi admirable les derniers sacrements. Après cet acte imposant, il disait : « Oh ! que je suis heureux ! Il n'y a rien qui m'inquiète, je suis prêt quand le bon Dieu voudra. Qu'il fait bon mourir dans la vie religieuse ! tandis que dans le monde, tant de choses préoccupent et chagrinent au dernier moment. »

Après une agonie de quelques heures, il décéda le 8 août de l'année suivante, âgé de 65 ans dont 44 de religion et 38 de profession perpétuelle.

Son successeur à l'Islet (1889-96) fut le Fr. Matthias-Gordian, avec qui nous avons déjà fait connaissance.

Vint ensuite le Fr. Maximinien (1896-04), qui est aux États-Unis.

Pénétrons maintenant dans la Beauce, pittoresque contrée située entre deux rideaux de montagnes où serpente la rivière Chaudière, dont les chutes remarquables d'une centaine de pieds de hauteur, se trouvent à sept milles au-dessus de Québec. Nous avons dans la Beauce, en la paroisse de Sainte-Marie, une école qui fut ouverte en 1885. Elle comprenait trois Frères, qui remplirent merveilleusement, dès le début, les vues du distingué M. Proulx, curé de la paroisse, l'ami constant et dévoué de la communauté. Le premier directeur, disparu de l'Institut comme une étoile filante, fut remplacé par le Fr. Odilard-Marie, homme remarquable qu'on a déjà rencontré à Saint-Sauveur. Complétons un peu l'esquisse de ce professeur éminent que l'on trouve d'abord à la tête de l'école de Sainte-Marie pendant trois ans (1858-61), puis ensuite, toujours directeur, à Saint-Laurent (rue Côté), à Saint-Sauveur (Québec), à Sainte-Brigide (Montréal), déployant partout un zèle admirable, une activité fébrile au milieu de la jeunesse qu'il savait enthousiasmer et conduire avec succès dans les voies de la piété et de la science. En 1867, après la retraite annuelle qu'il avait suivie avec

ferveur, il est appelé à New-York pour y diriger la communauté la plus nombreuse de cette ville et trouva la mort dans le voyage, par suite d'un accident qui lui survint en changeant de compartiment. Il était âgé de 41 ans. Cette fâcheuse nouvelle terrifia tous ceux qui avaient eu l'avantage d'admirer ses talents et ses vertus.

Le Fr. Odilard-Marie eut comme successeur le Fr. Jérôme (Hierom), frère cadet du Fr. Chrysostôme, le directeur de l'Islet. Son séjour de quinze ans à la tête de cette maison opéra un bien remarquable. La piété régnait parmi les élèves. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se rendre compte des nombreuses vocations religieuses qui ont surgi dans ce foyer chrétien. Le chant grégorien était cultivé d'une manière spéciale par les jeunes gens. Après la sortie des classes, messieurs les curés des paroisses environnantes se trouvaient heureux de les avoir pour rehausser les cérémonies religieuses. Le Fr. Jérôme s'occupait beaucoup aussi de l'enseignement de la langue française. Dans différents concours, à l'époque de la visite, ses élèves occupaient le premier rang en orthographe. Son départ de Sainte-Marie fut vivement regretté. Il avait eu précédemment une réunion de ses anciens élèves qui lui témoignèrent hautement leur vive et sincère reconnaissance. Les années passées sur les bancs de l'école, auprès de maîtres dévoués, rappellent toujours tant de bons souvenirs aux cœurs bien nés ! C'est bien le cas de rappeler ici ces deux vers du grand tragique Corneille, dans Nicodème :

« Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
« Ne m'a jamais appris à faire une bassesse. »

Après son long séjour à Sainte-Marie, on trouve le cher Fr. Jérôme faisant, comme directeur, des stages plus ou moins raccourcis dans différentes communautés de Montréal : Sainte-Brigide, Sainte-Cunégonde, Côte-des-Neiges—maison supprimée en 1882. Son dernier directorat fut à Saint-Roch de Québec de 1887 à 1892. On le verra ensuite dans plusieurs écoles comme inspecteur, se rendant toujours utile et agréable aux jeunes maîtres par sa prudence, ses sages conseils, ses manières engageantes et son humeur enjouée. Ses dernières années se passèrent à l'infirmerie du district. Il mourut en 1917, âgé de 86 ans.

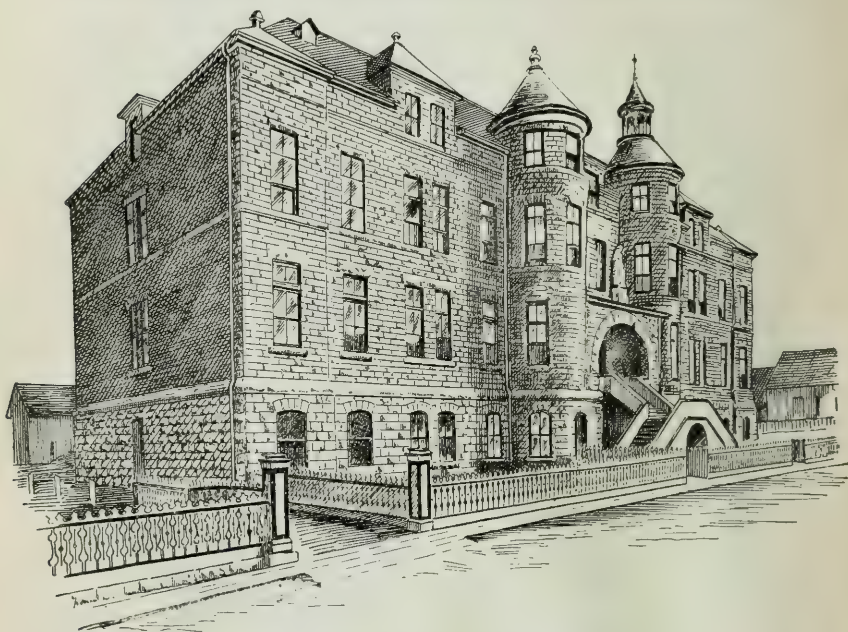


Le Fr. Jérôme, Directeur

On voit ensuite arriver successivement à la tête du collège de Sainte-Marie trois Frères dont nous avons parlé précédemment : Austin, Servillien de Jésus (Servillian of Jesus), Andaine. Le dernier a été le Fr. Matheus (1892-1902), sous qui le nouveau collège a été construit.

Trois de nos frères profès dorment leur dernier sommeil dans le cimetière de la paroisse : Timothée de Jésus, Séraphin et Mamas-Auguste.

Le Fr. Timothée de Jésus (Timothy of Jesus), caractère ouvert, pacifique, travailleur inlassable, se montrait toujours empressé à rendre service.



Collège Sainte-Marie

Ce sujet, encore en pleine vigueur, s'éteignit parfaitement résigné à la volonté du bon Dieu, en 1898.

Le Fr. Séraphin fut un ange de piété, un modèle de douceur, un véritable apôtre de la jeunesse. Sa mort, qui vint trop tôt couper le fil d'une vie si précieuse, fut vivement déplorée par les élèves et les familles de la localité où il avait enseigné. Il mourut, le sourire du juste sur les lèvres, en 1902.

En dépassant les limites tracées, rappelons le souvenir estimé du Fr. Mamas-Auguste, né à Sainte-Marie, et qui, après ses années de formation, fut envoyé comme professeur au Mont-Saint-Louis de Montréal. Son aménité et ses aptitudes dans l'enseignement le firent apprécier de ses élèves. Malheureusement, miné par la maladie, il dut, malgré sa courageuse résistance, succomber, étant de passage dans sa chrétienne famille, au printemps de 1908. Il prononça, en présence du Fr. Directeur du collège et de ses pieux parents, ses vœux perpétuels, sur son lit de mort.

La paroisse de Sainte-Marie a une étoile empourprée qui brille d'un lustre incomparable sur son front. En 1820, elle voyait naître Elzéar-Alexandre Taschereau, que les éminentes vertus et les brillantes qualités placèrent, en 1870, sur le siège archiépiscopal de Québec, et que le pape, en 1886, préconisa cardinal du titre de Sainte-Marie de la Victoire. Les fêtes cardinalices occasionnèrent de solennelles démonstrations. L'éminente dignité du prince de l'Église n'affecta en rien sa manière de vivre. La mort du vénérable prélat, arrivée en 1898, plongea l'Église du Canada dans un deuil profond.

Descendons le fleuve, tout en admirant les florissantes paroisses échelonnées sur les deux rives; nous arrivons à Fraserville ou Rivière-du-Loup, jolie petite ville située sur la rive sud du Saint-Laurent. Elle est très fréquentée en été par les touristes, les amateurs de villégiature et de bains de mer. On y fait surtout le commerce de pulpe et de chaussures.

L'aspect physique de la ville comptant trois paroisses, ressemble beaucoup à celui de Québec ; la plus ancienne paroisse se trouve au pied de la côte ; les deux autres sur le plateau, qui commande une belle vue sur le fleuve, large à cet endroit d'au moins sept lieues. En été, rien n'est plus distrayant que d'observer le passage des transatlantiques et autres embarcations plus frêles. Ce centre important, avec sa population de plus de 7,000 habitants, demanda les Frères des Écoles chrétiennes pour ses écoles de garçons, et les obtint en 1886. Le Fr. Sylvien, dont on a déjà parlé, fut le premier directeur. Il venait de Sorel, où l'on avait fermé la maison parce que le curé de cette ville voulait un collège classique. Après le directorat de cinq ans du Fr. Sylvien nous verrons successivement à la tête de l'établissement jusqu'en 1900 et au-delà, les frères Victorien, Ulric et Quintillien. Disons du dernier, que nous n'avons pas encore rencontré, qu'avant d'être placé à Fraserville, il avait enseigné avec zèle et succès dans plusieurs écoles. C'était un bon religieux et un homme de devoir. La mort le moissonna, comme un épi mûr pour le ciel, au Mont-de-la-Salle, en 1915.

Chaque paroisse de Fraserville a maintenant son école dirigée par les Frères.

Deux ans avant la fin du dix-neuvième siècle, s'ouvrit la communauté de Saint-Ferdinand d'Halifax, paroisse perdue dans le comté montagneux de Mégantic, et dont le gracieux village se mire dans le superbe lac William. Le Fr. Magnisius-Albert,

placé à la tête de cette maison, y passa quatre ans. Depuis, toujours avec un égal dévouement, on l'a vu diriger nos maisons de Sainte-Marie-Beauce, de Lachine, de Varennes et de Viauville, où il se trouve encore aujourd'hui (1920).

Son successeur, à Saint-Ferdinand, fut le Fr. Tibérien-Godefroy (Tiberian-Godfrey), religieux sincère, cultivé, d'une grande douceur malgré une migraine presque constante qui le faisait beau-



Saint-Ferdinand

coup souffrir. Avant son directorat de onze ans, il avait été professeur, notamment au Mont-Saint-Louis et à l'Académie Commerciale de Québec. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1914.

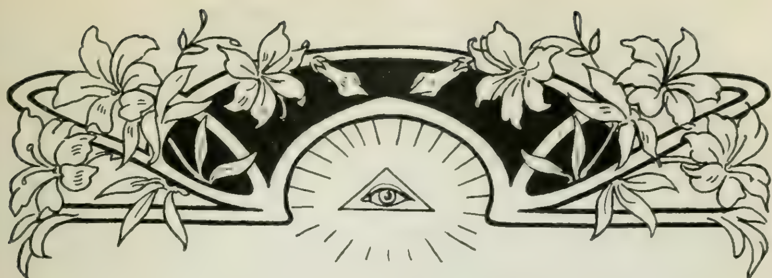
Au cimetière de Saint-Ferdinand, situé sur un petit tertre, près du lac William, se trouve la tombe du Fr. Pastoris-Justian, religieux pieux et dévoué, décédé en 1903. Ceci est bien de nature à rappeler le tombeau de Châteaubriand sur les rochers

escarpés de Saint-Malo que la mer vient battre de ses vagues, et dont le murmure bruyant nous met en mémoire les harmonies du style du célèbre romantique du XIXe siècle.



Petit-Noviciat de Limoilou

A partir de 1900, plusieurs maisons ont été fondées dans le diocèse de Québec, notamment : Saint-Augustin (1905), Beauport (1907), Thetford-Mines (1907), Saint-Raymond (1909), Ste-Anne-de-Beaupré (1910), Loretteville (1913), Limoilou (Petit-Noviciat 1913). La propriété où se dresse le petit noviciat avait été achetée en 1904.



CHAPITRE XII.

Les Trois-Rivières, Nicolet et les environs.

La ville des Trois-Rivières est située sur la rive nord du Saint-Laurent, à l'embouchure du Saint-Maurice, qui se jette dans le fleuve par trois bouches différentes. Le cours de cet affluent, mesurant 350 milles, est retardé par des chutes et des rapides nombreux. Plusieurs centres florissants et populeux s'échelonnent sur ses bords bien boisés. Un portage de quelques heures de canot permettrait de passer du territoire de Saint-Maurice dans le bassin du lac Saint-Jean ou du Saguenay, et même dans celui de l'Outaouais.

Dans son deuxième voyage (1535), Jacques-Cartier, à son retour d'Hochelaga (Montréal), entra dans le Saint-Maurice, qu'il nomma rivière des Fouez ou des Foix et qu'il essaya même de remonter. Avant de quitter ce lieu, il planta une croix sur le plus avancé des trois îlots de l'embouchure de cette rivière, et poursuivit sa route jusqu'à Sainte-Croix, en amont de Québec.

Dès le commencement de la colonie, les Français établirent un poste de traite aux Trois-Rivières, endroit appelé Métabéroutin par les

Sauvages. À cause de la chasse et de la pêche que ceux-ci faisaient tout l'été dans ces parages, Champlain y fit élever un fort et une habitation. Le soin de cet établissement fut confié à La Violette, en 1634 : c'est la deuxième ville fondée au Canada. Dès la même année, les pères Le Jeune et Buteux, jésuites, s'y fixèrent et commencèrent à tenir des registres paroissiaux, qui n'ont pas été interrompus jusqu'à nos jours. Cette ville naissante ne pouvait manquer de grandir sous de si heureux auspices. Dès 1698, à la demande de Mgr de Saint-Valier, deuxième évêque de Québec, les Ursulines vinrent s'établir aux Trois-Rivières, pour l'instruction des jeunes filles, et leur maison a toujours été de plus en plus florissante. L'éducation des garçons fut plus négligée que celle des filles. Il y avait près d'un siècle et demi que les Ursulines



Mgr Cooke, premier évêque des Trois-Rivières

enseignaient aux Trois-Rivières quand les Frères des Écoles chrétiennes vinrent y fonder une école, dans le quartier Sainte-Ursule. M. l'abbé Cooke, qui deviendra évêque de ce nouveau diocèse en 1852, était alors curé de la paroisse. Donc, le 4 octobre 1844, trois Frères arrivaient dans cette localité : Gélisaire, déjà connu, directeur, et devant enseigner la première classe ; Basile (Basil), pour la deuxième classe ; Luc (Luke), ayant charge du temporel. Dès l'année suivante, il fallut ajouter deux nouvelles classes pour l'enseignement de l'anglais. Les titulaires furent les Frères Laurent (Lawrence) et Félix. Quelques semaines après, le Fr. Gélisaire passait aux États-Unis, où, plus tard, il fonda la maison-mère du district scolaire de Saint-Louis (Missouri).



Le Fr. Gédéon

On voit ensuite à la tête de l'école des Trois-Rivières le Fr. Remez (1845-51), venu au Canada en 1843, retourné en France et mort au pensionnat de Passy en 1857. Le plus long stage comme directeur aux Trois-Rivières a été celui du Fr. Gédéon-Marie. Il vint au Canada en 1864, avec le Fr. Liguori, nommé visiteur et successeur du Fr. Facile, 26e et 27e Frères français au Canada.

L'année même de son arrivée, le Fr. Gédéon était placé à la tête de la communauté des Trois-Rivières. C'était un homme intelligent, fort cultivé, ayant le talent de la parole et s'exprimant toujours longuement. Doux, pacifique, dévoué, prévenant, il savait se faire aimer et estimer des élèves et de leurs parents. Il s'entendait parfaitement avec les autorités ecclésiastiques et civiles. Il eut la direction de cette maison pendant seize ans. Il était singulièrement attaché à cette ville qu'il avait vu grandir et se développer de toutes manières. Les écoles n'étaient pas restées en arrière : Sainte-Ursule s'était agrandie et Saint-Philippe avait été construite. Pour exprimer la peine causée par son changement, il disait : « Je serais prêt à faire le trajet à genoux pour retourner aux Trois-Rivières. »

Après cette fructueuse administration on le trouve successivement directeur à Saint-Laurent (rue Côté), à Longueuil et à La Baie ; de là, il vint au Mont-de-la-Salle, comme secrétaire des Visiteurs ; il s'éteignit subitement dans sa chambre avant la prière du matin. Il était mort en lisant dans l'Imitation de J.-C. puisqu'on trouva ce livre à ses pieds, sur le plancher de sa chambre. Son lit était fait avec soin comme d'habitude. L'ordre qui régnait dans tout ce qui était à son usage marque bien le bel état de son âme. Sa mort, arrivée en 1907, lorsqu'il avait 74 ans, fut subite mais non imprévue.

Nous voyons ensuite se succéder avec des administrations relativement courtes des direc-

teurs déjà rencontrés ailleurs. Nommons : Eugène-Abel, Alphonsis, Palladius of Syria, Victorien-Pierre (Victorian-Peter) et Flamien. Rappelons aussi, bien qu'il soit mort récemment, le nom de l'avant-dernier directeur, l'excellent Frère Sigebert-King, qui s'éteignit dans la troisième année de son directorat en cette maison. A ce propos, la Semaine religieuse de Montréal publiait :

Le cher Frère Sigebert, directeur des Écoles des Frères aux Trois-Rivières, est décédé dans la nuit du 13 au 14 mars, à l'âge de 63 ans. Souffrant depuis plusieurs années de l'albuminurie, il succomba, il y a une dizaine de jours, sous le coup violent de la paralysie du côté droit et d'un épanchement au cerveau.



Le Fr. Sigebert

Ce bon religieux était connu de la jeunesse de notre province et des centres canadiens des États-Unis. Entré jeune dans l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, il consacra près d'un demi-siècle à l'œuvre importante de l'éducation. On l'emploie d'abord dans les maisons de formation. Il professe ensuite dans quelques établissements de Montréal, puis, tour à tour, il dirige différentes écoles. Qu'il suffise de nommer le Sacré-Cœur, S. Laurent, S. Jacques et S. Patrice de notre ville. Il fut aussi le premier directeur du collège com-

mercial de Nicolet. Sa Grandeur, Mgr Gravel, qui avait appelé les Frères dans sa ville épiscopale, l'estimait beaucoup. Revenu à Montréal, il fut chargé de la direction de la communauté des vieillards, au Mont-de-la-Salle. Après quelques années dans cette importante position, les supérieurs l'employèrent au recrutement des vocations. Il y déploya un zèle vraiment apostolique.

Les enfants aimaient à entendre ses conférences nourries de comparaisons saisissantes et de traits historiques qui frappaient l'imagination et réchauffaient les cœurs.

Les qualités remarquables de ce vaillant religieux l'appelaient à une position plus élevée dans sa Congrégation. Il fut nommé visiteur du district de Montréal en 1912. L'aménité de son caractère, son dévouement inlassable, sa droiture et sa prudence lui gagnèrent l'estime et l'affection de tous ses subordonnés. Ses visites dans les classes dilataient tous les cœurs et faisaient rayonner le bonheur sur toutes les physionomies. Ses examens consistaient en un feu roulant de questions qui intéressaient les élèves et provoquaient souvent des réponses charmantes. Le résultat des bonnes notes obtenues était proclamé séance tenante.

Une pratique de piété était particulièrement chère au Frère Visiteur : la dévotion au très Saint Enfant Jésus de Prague. Il la répandit un peu partout. Un bulletin fut publié pour cet effet. Il aimait voir la statue de Jésus Enfant, parée de tous ses beaux ornements, dans les chapelles des communautés.

En 1913, le Frère Sigebert fut délégué au chapitre général de l'Institut, tenu en Belgique. Il en emporta une impression qui, si possible, accrut encore son zèle pour l'œuvre éducationnelle des enfants des classes populaires.

La direction des écoles des Trois-Rivières fut confiée au Frère Sigebert en 1915.

Comme partout ailleurs, il prit sa tâche à cœur. Mais, malheureusement, la maladie qui le minait sourdement amena le dénouement de cette vie précieuse plus tôt que ne l'attendaient ses confrères, ses amis et la jeunesse. Le fruit était mûr pour le ciel ! « Celui qui instruira les autres dans les voies de la justice, brillera comme les étoiles dans les perpétuelles éternités ! »

Les obsèques du regretté défunt eurent lieu à la Cathédrale, qui avait alors revêtu toutes ses tentures de deuil.

Le Père Saint-Pierre, rédemptoriste, frère du défunt, et les Visiteurs Mandellus et Olippius, conduisaient le deuil. Après eux venait une députation de Frères représentant les communautés de Montréal, Québec et Ottawa. Les élèves de l'Académie commerciale et de toutes les écoles de la ville suivaient. Son Honneur le Maire, MM. les Commissaires et un bon nombre d'amis s'étaient mêlés au cortège.

Le service fut chanté par l'abbé H. Vallée, chapelain de l'Académie. Des prêtres de la paroisse et des environs remplissaient le sanctuaire.

Cette cérémonie funèbre, due à la générosité du clergé et des citoyens, était rehaussée par la

présence de Sa Grandeur Mgr Cloutier qui assistait au trône. Sa Grandeur Mgr l'évêque de Nicolet s'était fait représenter.

La dépouille mortelle du Frère Sigebert a été transportée au Mont-de-la-Salle, Laval-des-Rapides, pour y dormir son dernier sommeil, au milieu des confrères qui l'ont précédé dans la tombe.

En 1894, notre communauté des Trois-Rivières avait à déplorer la mort du cher Fr. Omer de Jésus, de vénérée mémoire. Né à Saint-Pascal de Kamouraska (1854), entré au Noviciat de Montréal (1875), il occupe différents emplois, surtout temporels, jusqu'à son séjour aux Trois-Rivières où, avec un zèle inlassable et une piété angélique, il dirigea une basse classe, et mourut à l'âge de 40 ans. Depuis 1900 deux autres Frères sont morts dans cette localité.

Comme on l'a vu, c'est sous l'abbé Cooke, alors curé de la ville, sacré évêque en 1852 et mort en 1870, que les Frères vinrent aux Trois-Rivières. Ce prélat distingué eut pour successeur Mgr Laflèche qui, par son zèle apostolique, sa chaude éloquence, son patriotisme éclairé, illustra le siège épiscopal et devint l'une des gloires les plus marquantes de notre pays. Il avait consacré le printemps de sa vie sacerdotale aux missions des immenses prairies du Nord-Ouest. Sa voix apostolique s'était fait entendre de la Saskatchewan jusqu'aux bords du Saint-Laurent, quand la maladie l'arracha forcément des déserts barbares qu'il évangélisait pour le ramener au milieu des siens. La Providence l'appelait là pour l'élever à l'épis-

copat. Il conserva dans sa manière de vivre les vertus austères du missionnaire. Sa charité pour les pauvres et sa simplicité étaient proverbiales. Il était passé maître en éloquence sacrée. Bien qu'il eût conservé la vieille prononciation canadienne, les oreilles les plus délicates ne se lassaient pas de l'écouter.


Mgr Laflèche

Il sut inspirer l'amour patriotique par ses paroles et sa conduite. La question de l'éducation était chère à son noble cœur. Sa Grandeur s'intéressait vivement aux écoles de son diocèse et nos Frères avaient la meilleure part de ses sympathies. Vivre pour l'Église et la patrie semblait être sa devise. Il mourut le 14 juillet 1898, à l'âge de 80 ans. Sa mémoire est encore dans tous les cœurs de ceux qui ont eu le précieux avantage de le connaître.

Au printemps de 1894, en des fêtes splendides, Trois-Rivières célébrait les noces d'or de l'arrivée des Frères. En cette circonstance eut lieu un Tri-

duum dont les pieux exercices furent suivis par toute la population urbaine. Le jour de clôture occasionna de grandioses démonstrations. Toute la ville était en liesse. Le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, plusieurs ministres et autres personnes de distinction, présentèrent leurs hommages à la communauté. Une messe solennelle fut célébrée à la Cathédrale. Mgr officia pontificalement. Sa Grandeur donna ensuite un magnifique sermon sur l'Institut et ses œuvres. Les cadets, la fanfare et les clairons du Mont-Saint-Louis s'étaient rendus à cette fête, à l'invitation de l'évêque et des échevins. Ils suivirent la procession, donnèrent un concert dans un parc en face de la cathédrale, et firent des évolutions militaires dans la cour d'honneur du collège. Leur uniforme et leur distinction attiraient la foule. Le soir de ce jour mémorable, il y eut feu d'artifice à l'école et illumination des principaux édifices. Le couvent des Ursulines se surpassa dans cette circonstance. L'Institut était représenté par le cher Frère Assistant Réticius, les Visiteurs du district et les principaux Frères qui avaient été directeurs ou professeurs en cette ville.

La ville des Trois-Rivières, florissante sous tous rapports, compte aujourd'hui (1920) plus de 24,000 âmes. Elle est divisée en quatre paroisses et chacune a des écoles modernes, faisant honneur à ceux qui ont charge de l'éducation. L'Académie De la Salle, superbe bâtisse construite en ces dernières années, est le couronnement des Cours commerciaux et industriel et reçoit les finissants des

autres quartiers. Rien n'y manque : laboratoires, cabinet de physique, vastes salles pour dessin, séances, bibliothèque, lecture, bains, gymnastique, musique, fanfare, etc. La salle de banque est la plus belle de tous nos établissements de la Province de Québec.



L'Académie De la Salle (Les Trois-Rivières)

A peu de distance en amont des Trois-Rivières et aussi sur la rive nord du Saint-Laurent, se trouve la riche paroisse d'Yamachiche où nos Frères ouvrirent une école en 1853. Le directeur, Fr. Léo, avait comme adjoints les Frères Bromers et Milhan. Leur arrivée occasionna une démonstration enthousiaste. La population se rendit à la gare pour les recevoir, et les conduire ensuite processionnellement à leur demeure. La musique marchait

en tête, on poussait des hourras, et l'on faisait entendre des décharges de mousqueterie. Cette fête, qui causa une grande joie, laissa un souvenir inoubliable dans les esprits.

Contentons-nous de nommer les directeurs qui ont fait le plus long stage dans cette maison. Trois sont disparus de cette terre d'exil : le Fr. Sallustian, né à la Rivière-Ouelle, dont le directorat fut de dix ans. On le verra plus tard encore directeur à Saint-Grégoire, et après avoir été sous-directeur ou inspecteur dans plusieurs de nos communautés, il viendra finir ses jours à l'infirmerie du district en 1910. C'était un religieux dévoué, intéressant dans ses catéchismes et cultivant les vocations. Sa conversation était attirante et il captait aisément l'attention des cultivateurs avec lesquels il aimait à causer. Les deux autres directeurs décédés sont le Fr. Théodulph, que nous avons vu précédemment et le Fr. Symphronien (Symphronian) dont nous parlerons plus tard. Ajoutons le Fr. Malachie-Luc (Malachy-Luke) qui, après un directorat paisible et dévoué de vingt ans (1895-1915) à Yamachiche se trouve maintenant à la tête de la maison de Limoilou (Québec).

Mentionnons aussi le Fr. Pierre-Baptiste, caractère jovial, aimant à raconter des historiettes, très dévoué en classe, faisant bien le catéchisme, un peu scrupuleux, décédé à Yamachiche en 1888, à l'âge de 48 ans. Ses restes mortels reposent au cimetière de cette paroisse.

Une dure épreuve se faisait sentir dans la bonne paroisse d'Yamachiche en 1872. Dans la

nuit du 24 décembre, l'école des Frères devint la proie des flammes. Le directeur, Fr. Sallustien, attribuait l'origine du feu à un charbon qui s'échappa du poêle et tomba entre les deux planchers. Les progrès de l'incendie furent si rapides que les Frères ne purent sauver qu'une partie du mobilier. Tous les objets des élèves pensionnaires devinrent la proie de l'élément destructeur. M. le curé J.-H. Dorion logea les Frères dans son presbytère et fut pour eux d'une ineffable bonté. Les paroissiens se montrèrent on ne peut plus généreux. Les secours arrivèrent à l'envi de tous côtés. Les commissaires voulurent reconstruire immédiatement afin, disaient-ils, de garder leurs Frères. En attendant la nouvelle bâtisse, les classes se continuèrent dans la vieille sacristie. Les Frères demeuraient chez un M. Gélinas pendant le jour et couchaient au presbytère.

En allant au-delà du XIXe siècle, disons que depuis cette époque, l'école d'Yamachiche a encore été dévorée par les flammes et que les paroissiens, d'une générosité inlassable, l'ont de nouveau relevée de ses cendres.

Nicolet

Cette petite ville, aujourd'hui siège épiscopal du diocèse de ce nom, nous rappelle le souvenir du célèbre explorateur Nicolet, venu au Canada en 1615 et resté parmi les Indiens après la prise de Québec par les Kertk, en 1629. Nous devons à ce hardi marin la découverte du Wisconsin et du

Michigan occidental. Il se noya accidentellement dans l'anse de Sillery, en 1642.

Après la brutale dispersion des Acadiens, par les Anglais, un gros peloton des exilés vinrent se fixer à Nicolet et dans les environs. Ces rameaux détachés de l'arbre natal sont demeurés forts et vigoureux, et ont conservé leur langue aux expressions pittoresques et imagées, leurs mœurs, leurs traditions et leur identité.

Pendant la guerre américaine de 1775, un détachement de troupes des États-Unis, sous les ordres de Thompson, voulut traverser le fleuve, pour surprendre les Anglais campés aux Trois-Rivières. C'est à Nicolet qu'il s'embarqua pour débarquer à une demi-lieue au-dessus de la ville. Le général anglais Burgoyne, ayant eu vent de cette nouvelle, alla à la rencontre de l'ennemi et le mit en déroute.

Nicolet est située sur la rivière de ce nom, à une petite distance de la rive sud du Saint-Laurent. En été, devant la ville, la rivière laisse voir plus de pierre que d'eau. Le sol, avec ses rideaux d'arbres et surtout ses grands pins, nous fait penser à un lambeau de l'Eden, et nos poètes se sont plu à le chanter. Son vieux collège classique date de 1803. Les Sœurs de l'Assomption, dont la fondation est due à M. l'abbé Harper, curé de Saint-Grégoire, ont un magnifique couvent pour l'éducation des jeunes filles.

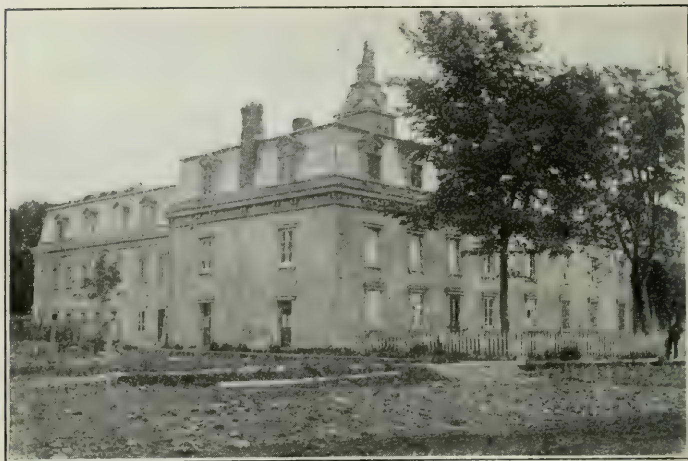
En 1885, Nicolet fut détaché du diocèse des Trois-Rivières pour être érigé en évêché. Le premier titulaire de ce siège épiscopal fut Sa Grandeur

Mgr Elphège Gravel. Ce prélat, intelligent, prudent, sagace observateur, s'intéressait beaucoup à l'éducation. Dès la deuxième année de son sacre, il fit venir nos Frères dans sa ville épiscopale. Il les traita toujours comme un ami sincère et comme le meilleur et le plus dévoué des pères. On a vu précédemment la haute bienveillance qu'il leur manifesta aux fêtes de la béatification de notre illustre Fondateur. Le Fr. Sigebert-King, déjà avantageusement connu, dirigea cette école avec zèle et succès pendant trois ans. Sa Grandeur conserva toujours un précieux souvenir de ce religieux sincère, doux et pacifique qu'il avait hautement apprécié et dont il avait vivement regretté le départ. Le sous-directeur de la maison, Fr. Régis-Ignatius, remplaça le Fr. Sigebert. On ne peut pas faire un plus bel éloge de la sagesse de son



Mgr Gravel, év. de Nicolet

administration qu'en disant que son stage dans cette localité dura vingt-quatre ans.



Collège de Nicolet

En amont de Nicolet, sur le littoral sud du fleuve, deux florissantes paroisses ont des écoles dirigées par nos Frères : La Baie-du-Febvre et Saint-Grégoire. L'établissement de La Baie-du-Febvre, fut fondé en 1877. Cette année-là de nombreuses paroisses demandèrent des Frères, mais malgré la bonne volonté des supérieurs, une seule fut exaucée. Le curé de La Baie, M. Paradis, acheta pour installer les Frères, une propriété de cent arpents carrés sur laquelle se trouvait une maison devant servir d'école aux Frères ; elle coûtait $9,000. M. le curé en paya une bonne moitié et Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, auto-

risa les marguilliers de la paroisse à payer la balance. En retour de sa bienfaisance, M. Paradis recevait quelque temps après une lettre d'affiliation à l'Institut.

Les Frères destinés à ouvrir cette maison furent : Théodulphe, directeur et déjà connu ; Eugénius, bon religieux mort en ces dernières années et Bonaventure dont on a déjà parlé. Ayant été obligé de prendre des pensionnaires, le Fr. Directeur obtint du Fr. Visiteur, un quatrième Frère pour les surveiller. Bientôt l'affluence des élèves exigea une nouvelle construction. Le dévoué M. Paradis se mit encore à la tête du mouvement. Une aile de 65 pieds de long et de 25 de large, comportant trois étages, s'éleva bientôt, occasionnant une dépense de $2,500, que le vénérable curé paya presque en entier.



M. Paradis, Curé de La Baie

Dans l'espace des vingt années qui vont suivre, on verra successivement à la tête de l'établissement les Frères : Sallustien, Conall, Gédéon-Marie et Théodulph, pour la deuxième fois. Tous ces bons et fervents religieux, que nous avons déjà

fait connaître, sont morts en prédestinés après avoir consacré leur vie à l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse : « Ceux qui enseignent brilleront au ciel comme les astres du firmament. »

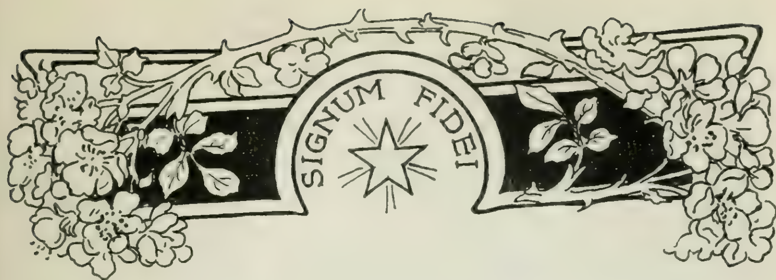
Le 10 mars 1893, notre maison de la Baie avait à déplorer la mort subite du cher Fr. Baldred, exerçant les fonctions de cuisinier. Ce religieux, qui fut occupé pendant de nombreuses années à la surveillance des pensionnaires, était un modèle de régularité, d'humilité et de ferveur. La paroisse lui fit chanter gratuitement un service de première classe et ses restes reposent sous la voûte sépulcrale de l'église.

En 1879, était fondée l'école de Saint-Grégoire sur la rive sud du Saint-Laurent et en aval de Nicolet. Nous avons déjà parlé ailleurs des deux premiers directeurs de cette maison : les Frères Hyéronimus pendant six ans, et Sallustien pendant huit ans. Viennent ensuite Malachy-Luc, précédemment mentionné ; Ostien de Marie (Ostian of Mary) que la maladie retient aujourd'hui à notre maison-mère et Moan-Damian, mort à l'infirmerie du district après avoir occupé différents postes dans l'Institut.

En allant au-delà des limites tracées, mentionnons le collège d'Arthabaska, situé au pied du Mont-Christo dans cette pittoresque et montagneuse contrée des Cantons de l'Est. Fondé en 1905, cet établissement très prospère est dû en grande partie à l'intelligente initiative du curé de la paroisse, M. Côté, qui l'encourage non seulement de ses paroles mais aussi de ses deniers. Le Fr.

Mandellus, très cultivé, sagace observateur, doué d'un caractère pondéré et d'un jugement remarquable, fut le premier directeur de cette maison et, après un stage de sept ans, devint visiteur de la région de Québec.





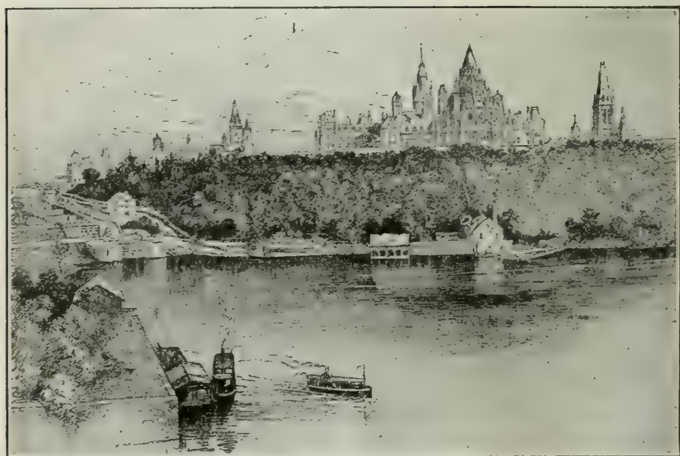
CHAPITRE XIII.

OTTAWA.

La luxuriante vallée de l'Ottawa, située au Nord-Ouest de la province de Québec, offre un aspect grandiose parfois terrifiant. Elle épanche vers l'horizon lointain ses épaisses et sombres forêts que longtemps les coureurs des bois ont été seuls à connaître. Ses riantes collines avec leurs lacs bleus, ses vastes plateaux, se voient souvent couronnés d'une paroisse florissante, rayonnante vision pleine de promesses pour l'avenir. On y trouve un sol fertile et des minéraux en abondance.

La partie supérieure de la vallée, restée pendant plus de deux siècles sous le voile des brouillards, était regardée comme mystérieuse et inépuisable. Cette farouche région n'a été explorée que par les bûcherons vers la fin du dix-septième siècle. Il s'y rencontre des arbres gigantesques, des pins mesurant jusqu'à cent pieds de hauteur. Chaque année la coupe du bois rapporte des milliers de dollars.

Le sol est exploité au commencement du dix-huitième siècle. De 1816 à 1825, un assez fort contingent d'Écossais prend des terres dans les environs de la rivière Ottawa. Puis sur la rive droite, à l'endroit arrosé par la chute des Chaudières et les Cascades du Rideau, By, colonel et ingénieur anglais, jette les bases d'une superbe cité portant le nom de Bytown (ville de By). En



Ottawa—Les édifices du gouvernement fédéral

peu d'années cette ville se développe comme par enchantement. Des rues sont tracées, des maisons s'élèvent par centaines, et une église est construite à l'endroit même où se dresse aujourd'hui la Cathédrale. En 1845, les Sœurs Grises de Montréal viennent ouvrir des écoles. Deux ans plus tard, la région est érigée en diocèse et le Père Guigues, provincial des Oblats en devient le premier titulaire.

Le progrès s'accélère de jour en jour. Édifices somptueux, parcs, monuments, avenues, larges rues bordées d'arbres et de magasins de luxe, résidences fashionables, chalets riants, s'étalent sous les yeux ravis des spectateurs.

En 1855, Bytown prenait le nom d'Ottawa. Six ans plus tard, la reine Victoria choisissait cette ville pleine d'avenir comme la capitale fédérale du Canada. La construction des palais parlementaires commença sans retard. La pose de la première pierre se fit solennellement par Son Altesse Royale le prince de Galles, plus tard Sa Majesté Édouard VII, dans sa visite au Canada, en 1860.

La terrasse du parlement mesure une superficie de 82,800 pieds. La tour principale a 180 pieds de hauteur. Du sommet la vue embrasse, jusqu'à l'horizon bleuté, un panorama féérique de scènes accidentées.

Le nouveau diocèse demandait des maisons d'éducation pour instruire les enfants et les jeunes gens alors plus ou moins abandonnés. L'évêque n'oubliait pas que la jeunesse d'aujourd'hui sera la classe dirigeante de demain, et qu'il était donc urgent de meubler de bons principes ces jeunes cerveaux tout en les façonnant à la science. Son premier soin fut de fonder dans sa ville épiscopale un collège classique, qu'il confia aux religieux de sa congrégation.

Mais cette seule institution ne suffisait pas pour répondre aux exigences de la population. C'est alors qu'il songea à faire venir à Ottawa les Frères des Écoles chrétiennes pour s'occuper de

l'enseignement primaire et commercial. En 1864, sur les instances pressantes de Sa Grandeur et par les soins de M. O'Connor, maire de la cité, les Frères arrivaient dans la nouvelle capitale fédérale du Canada.



Mgr Guigues, év. d'Ottawa

Le Fr. André (Andrew) devait diriger la maison et le Fr. Valentinien (Valentinian) était chargé d'enseigner l'anglais. Ils se trouvaient à Ottawa le 4 novembre. En offrant leurs hommages de respect à l'évêque, ils présentèrent une lettre du cher Fr. Liguori, Visiteur du Canada, que nous citons textuellement :

Monseigneur,

J'ai enfin la consolation d'envoyer à Ottawa les Frères que mes supérieurs ont destiné à devenir les auxiliaires du vénérable curé placé sous votre haute direction.

Je suis heureux, Monseigneur, de savoir qu'en envoyant nos chers Frères auprès de votre Grandeur, je les confie à un Père tendre et à un Pasteur affectueux.

Ce qui nous pénètre de joie, encore, Monseigneur, c'est que nos chers Frères trouveront à Ottawa, en la personne des révérends Pères Oblats des guides sûrs et de véritables amis.

Alors, j'en ai la confiance, Monseigneur, leur œuvre commencée sous vos auspices se développera d'une manière consolante, nous aurons la satisfaction de voir le règne de Dieu s'étendre et un plus grand nombre d'enfants recevront le bienfait d'une éducation de plus en plus chrétienne. »

Le Fr. André, que nous avons déjà rencontré à Sainte-Brigide de Montréal, fit un stage de seize ans comme directeur de la maison Notre-Dame à Ottawa. Il poussa ardemment les études. L'école devint prospère. En peu d'années, il put fonder des classes académiques qui réalisèrent les plus beaux succès. Le français et l'anglais étaient cultivés sur un même pied. L'arithmétique pratique, la comptabilité, le droit commercial, la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie et des notions de sciences naturelles constituaient les principales matières du programme. Il va sans dire que l'instruction religieuse avait la place d'honneur. Ce cours attira l'attention des citadins. Des examens publics manifestèrent hautement la capacité et la bonne formation des élèves. La voix de clairon des journaux proclama avec éclat les succès indéniables obtenus par les élèves de l'académie commerciale.

A la suite de ces succès, le Fr. André quitta Ottawa pour se rendre à Montréal ; la capitale fédérale regretta ce départ. Il avait si intelligemment servi la jeunesse ! Il n'est pas rare encore aujourd'hui de rencontrer à Ottawa des hommes âgés qui rappellent avec louanges la mémoire vénérée du bon Frère. Ils finissent presque toujours leur éloge en disant : Le Frère André était un savant.

Après le Fr. André, le Fr. Mathias-Gordien, prend la charge de l'école pendant neuf ans. Il s'attacha singulièrement cette jeunesse au cœur généreux et aux manières distinguées. A peu d'intervalle arrivèrent successivement comme directeurs les Frères Sigebert-King et Gémel-Martyr, dont on connaît déjà les excellentes qualités.

A part Notre-Dame, d'autres maisons avaient été fondées dans la capitale fédérale. Mentionnons l'école Sainte-Anne, d'abord succursale de Notre-Dame pendant neuf ans, et qui devient communauté en 1886. Abstraction faite de quelques mois, on peut dire que le Fr. Cantien (Cantian) a été l'unique directeur de cet établissement, jusqu'à sa fermeture. Il travailla ardemment à répandre la dévotion au Sacré-Cœur. Les anciens élèves conservent le meilleur souvenir du bien qu'il a opéré parmi eux, et lui en ont témoigné publiquement deux fois leur reconnaissance.

En 1887, s'ouvrait l'école Saint-Jean-Baptiste, sur la paroisse de ce nom, desservie par les révérends Pères Dominicains. Sous de si heureux

auspices, cette maison ne pouvait manquer de progresser. Le curé était alors le Père Gonthier, religieux qui a fait sa marque dans les lettres, la théologie et la philosophie. Il se montra toujours un ami sincère et dévoué de l'Institut. Il défendit nos Frères quand ils furent attaqués par un journal anti-religieux qui souleva en tempête un parti opposé à l'enseignement congréganiste.

Le Fr. Symphronien fut le premier chargé de la direction de l'école Saint-Jean-Baptiste. Né à Sainte-Julienne de Montcalm, en 1848, il fit son noviciat en 1864. C'était un religieux d'une activité inlassable pour l'enseignement de la jeunesse. Il cultivait la piété parmi les élèves et s'occupait beaucoup du chant dans les cérémonies de l'Église. Il était bien attaché aux Pères Dominicains et ceux-ci estimaient les services qu'il rendait à la paroisse. L'obéissance l'appela à la direction de la maison d'Yamachiche, en 1889. Une maladie grave l'amena à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où il mourut en 1893. Son service eut lieu dans la chapelle du Mont-Saint-Louis.

Après le Fr. Symphronien, on voit successivement placés à la tête de cette maison, les Frères Théodulphe, déjà connu, Syntiche-Joseph, qui retourna en France après un stage de quelques années au Canada, et Servilien de Jésus (Servilian of Jesus) qu'on a déjà trouvé à Sainte-Cunégonde de Montréal.

L'école Garneau, sur la paroisse Saint-Joseph et succursale de Notre-Dame, commença en 1888.

L'année suivante fut ouverte l'école Sainte-Brigide. Elle vit successivement à sa tête les Frères Michael, Simon of Jesus et Salvator-Patrick.

Vers le même temps était aussi fondée une école dans la paroisse Saint-Patrick. Les Frères Malachy-Edward et Mark of Jesus en furent successivement directeurs jusqu'à sa fermeture.

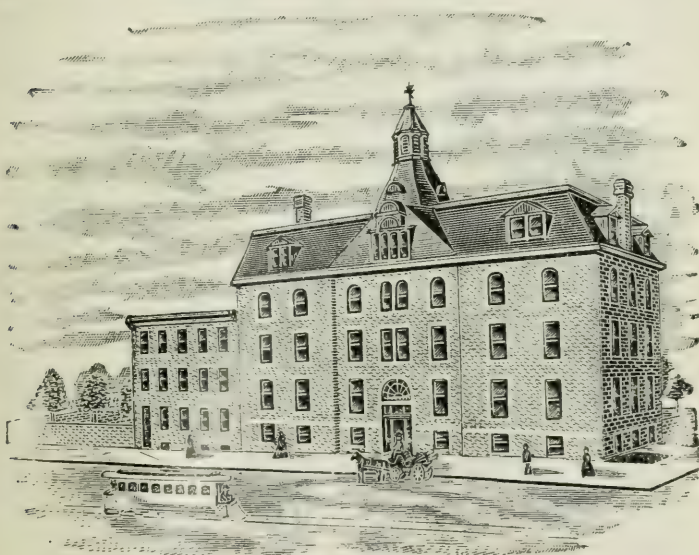
Le dernier, dont on n'a pas encore parlé, dirigea pendant plusieurs années l'Académie de l'archevêché de Montréal, où il était estimé, et de là passa aux États-Unis en 1918.

En 1895, la crise aiguë qui se déclara à Ottawa contre l'enseignement congréganiste, occasionna le départ des Frères.

Ces derniers furent vivement regrettés de ceux qui avaient su apprécier l'éducation chrétienne donnée à la jeunesse par les fils dévoués de saint Jean-Baptiste de la Salle. Des témoignages de sympathie se manifestèrent de toutes parts. Un bon nombre de parents des élèves accompagnèrent les partants jusqu'à la gare, et ce fut les larmes aux yeux qu'ils se séparèrent de ceux qu'ils avaient grandement estimés. Les écoles de garçons furent confiées à des maîtresses qui, malgré leur dévouement, n'exercèrent pas une grande influence sur leurs élèves parfois assez âgés. Les plaintes ne manquèrent pas, mais les autorités scolaires ne se remuèrent pas vite.

Quatre ans après la fermeture, l'école de Notre-Dame fut réouverte. Cette maison, qui appartenait à la commission scolaire d'Ottawa,

fut concédée à l'Institut à des conditions favorables et les Frères ouvririent dans ce local une académie indépendante, appelée « De La Salle. » Ce nouvel établissement fonctionna admirablement bien. Les élèves affluèrent de tous les coins de la cité. Le Fr. Visiteur Gémel-Martyr, ami sincère de Sa Grandeur Mgr Duhamel, s'occupa activement de l'exécution de ce projet qui ramena nos Frères à Ottawa.



Académie De la Salle, Ottawa

Ici-bas, on s'habitue aux bonnes choses ; mais elles paraissent plus appréciables quand on les a perdues. Il en fut de même des écoles de la Capitale fédérale, quand on en fut privé. C'est alors qu'on songea pour tout de bon à les rétablir. Sur de vives instances réitérées bien des fois, les Frères, en 1902, consentirent à revenir à Ottawa, pour

y reprendre les écoles de Sainte-Anne et de Saint-Jean-Baptiste. Mais ce geste généreux n'a cependant pu rétablir la paix entière.

Que de difficultés encore inhérentes à l'œuvre de l'éducation catholique de la capitale fédérale ! La plus remarquable se rapporte à l'enseignement du français que l'on voudrait bannir presque entièrement dans les écoles séparées. C'est d'ailleurs la vieille rengaine depuis que nous sommes sous la domination anglaise. De nombreux essais ont déjà été faits pour angliciser la jeunesse canadienne-française. Heureusement les efforts n'ont pas répondu à la fin désirée. Rappelons-nous seulement qu'en 1801, l'Institution Royale qui couvrit le Canada d'écoles de langue anglaise, avait été fondée afin d'atteindre ce but fanatique. Mais les Canadiens, pour éviter ce piège et n'y pas laisser prendre leurs enfants, fondèrent des écoles paroissiales où l'on enseignait les matières rudimentaires de la science, et surtout la religion. Les deux formes de gouvernement connues sous le nom de « Acte Constitutionnel » et de « Acte d'Union » ne furent aussi établies que pour amoindrir ou même noyer, si possible, la nation canadienne-française.

Dans l'Ontario, aujourd'hui, on cherche à angliciser par l'enseignement les enfants de langue française et à leur faire perdre l'esprit de leur nationalité. C'est une tendance un peu hardie. Comment ! après plus de cent cinquante ans, on voudrait faire disparaître la langue harmonieuse de la race qui, la première, a habité les bords du

pittoresque Saint-Laurent, y a arboré la croix et son drapeau, en un mot, y a apporté le flambeau de la civilisation et de la chrétienté ? Il s'agit en effet d'abattre une race ouverte à tous les sentiments généreux et digne de toute admiration. Mais, par une lutte opiniâtre elle réclame sans se lasser, les droits accordés par la cession. Tenons pour certain qu'un jour prochain viendra où le droit triomphera, la justice l'emportera sur le fanatisme, et les Canadiens français ne trouveront plus d'obstacle à l'étude de la langue parlée par leurs ancêtres. Après cette trop longue digression, disons qu'à Ottawa, nos écoles de langue anglaise ne furent pas réouvertes.

Je pense qu'il est urgent de montrer ici que ce n'est pas à cause de la déchéance de leur enseignement que les Frères ont quitté Ottawa pendant quelques années.

Nous pourrions citer à l'appui de cette assertion de nombreux comptes rendus émanés d'éminents inspecteurs d'écoles, mais contentons-nous de reproduire un article du *Canada*, qui est comme la synthèse de tous les autres témoignages de satisfaction. Il s'agit d'un examen public subi par les élèves d'Ottawa.

« Tous les grands centres de population, dit ce journal, se distinguent par un certain nombre de pensionnats et de collèges. Plusieurs institutions sont subventionnées par le gouvernement et sous le contrôle d'un ministère de l'Instruction publique. D'autres établissements spéciaux sont dirigés par des professeurs, et les diplômes que pos-

sèdent ces derniers attestent leurs capacités dans l'enseignement et donnent aux parents toutes les garanties désirables d'instruction et de moralité pour leurs enfants.

« Pour le Canada, c'est le clergé qui a le monopole de l'éducation de la jeunesse. Quant aux écoles anglaises, elles sont subventionnées par notre gouvernement, quelques-unes du moins, et des institutions privées reçoivent aussi un grand nombre d'élèves.

« Mais, l'institution qui nous paraîtra la plus précieuse en ce pays nous semble être celle des Frères de la Doctrine chrétienne. Par cela même qu'ils ont prononcé le vœu de pauvreté et d'enseignement, ils témoignent tous d'une si grande humilité qu'il faut vraiment passer devant leur établissement à l'heure du midi, pour s'apercevoir de leur présence dans une ville. Pour n'être point un ordre mendiant, il ne faut pas moins penser qu'ils ne jouissent que du strict nécessaire dans leur modeste intérieur.

« Comme les bons Frères n'étalent aucun luxe, aucune présomption dans leur état, on est assez généralement porté à douter de leurs capacités. Nous, les premiers, si, jadis, nous respections l'ordre, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine incrédulité sur leur savoir-faire. Il a fallu que la curiosité nous poussât à leur rendre visite partout où nous nous rendîmes durant le cours de nos voyages en Europe, en Orient et en Afrique, pour être convaincu de leur instruction et de leurs aptitudes pour l'enseignement. Nous voici en Amé-

rique où nous les avons vus à l'œuvre, et partout nous les reconnaissons pour être instruits et dévoués.

« Nous admirons le mérite et le dévouement de ces chers frères parce qu'ils enseignent à une classe de la jeunesse dont souvent les principes, la moralité et l'intelligence sont tout à redresser. . .

« L'examen des élèves d'Ottawa avait un double attrait pour nous : le degré d'instruction des enfants et la valeur des professeurs. Nous ne craignons pas d'affirmer avec l'assemblée qui encombra, durant les deux séances, la grande salle du collège, que le succès a été complet. Le bon frère André a montré dans cet examen une perspicacité et un tact qui prouvent le talent de ceux qui l'aident dans sa pénible tâche, et nous lui témoignons ici toute notre reconnaissance d'avoir voulu nous inviter en cette circonstance.

« Ce qui a particulièrement attiré notre attention, c'est la direction donnée aux études ; cette direction est incontestablement parfaite, et ce qui le prouve, c'est la promptitude avec laquelle tous les enfants ont répondu à l'examen oral, et l'activité qu'ils ont déployée dans leurs démonstrations et figures sur le tableau. Nous tenons à faire remarquer au public que la théorie appliquée à la démonstration sur le tableau par ces jeunes enfants n'a jamais porté préjudice à la netteté des chiffres, ce qui indique de leur part une main exercée et une intelligence bien développée par la méthode des bons Frères. Nous nous renfermons, comme on le voit plutôt dans un cercle d'appréciation sur

cette utile institution que sur le détail du programme qui a déjà été donné par un de nos amis de la rédaction. Nous offrons à tous ces jeunes enfants les plus grands éloges et l'assurance de notre sincère intérêt. »

Une visite de marque honorait notre école d'Ottawa en 1872. Son Excellence Lord Dufferin, gouverneur général du Canada et qui s'intéressait vivement à l'éducation, se rendait auprès du Fr. André, directeur, pour se faire autoriser à visiter nos classes. Il va sans dire que le Fr. André fut charmé de cette proposition. Quelques jours après Son Excellence se rendait à l'école, assistait à quelques leçons des professeurs, voyait les cahiers de devoirs, s'intéressait aux réponses des élèves, à leur tenue, à leur langage, en un mot à tout ce qui pouvait le renseigner sur nos méthodes et procédés d'enseignement. Le gouverneur se retira enchanté et jugea la maison très favorablement. Pour témoigner sa satisfaction, il prévint le Frère Directeur qu'il ferait une visite officielle le 20 décembre de la même année. Il ne manqua pas à sa parole. Son Excellence était accompagnée de Sa Grandeur Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, de M. le maire de la ville et de plusieurs personnes de distinction. La réception fut magnifique. Il y eut compliment, musique et déclamation dans les langues française et anglaise. Son Excellence répondit en termes très élogieux et se retira on ne peut plus satisfaite de ce qu'elle avait vu et entendu.

A partir de 1878, Hull a aussi son école tenue par les Frères. Cette ville florissante depuis quelques années est située sur la rivière Ottawa, à deux milles de la capitale, un peu au-dessus de l'embouchure de la Gatineau. Elle est reliée à la ville d'Ottawa par un pont suspendu construit au pied de la chute de la Chaudière et par le pont



École Notre-Dame, Hull

interprovincial plus récent. D'immenses scieries et des manufactures emploient la majeure partie de la population.

Dans ses voyages d'exploration, Champlain passa en ces lieux sans s'y arrêter. Il découvrit néanmoins la chute de Rideau, le goufre de la Chaudière et l'embouchure de la Gatineau. La surprise de l'illustre fondateur de Québec serait

grande de voir aujourd'hui dans ces parages farouches d'autrefois s'élever la superbe capitale fédérale d'un pays appartenant à l'Angleterre !

A partir de Champlain, on ne verra pendant deux siècles encore aucune habitation dans ces lieux reculés, mais au cours de la belle saison des flottilles de traite feront halte au pied du grand saut, sur le rivage plat de Hull.



Le Monument Dollard, Montréal

En temps de guerre, des embuscades sont dressées sur l'Ottawa entre Iroquois, Hurons, Outaouais et Français. Au Long-Sault, Dollard et ses seize compagnons trouvèrent une mort héroïque dans un combat acharné contre les barbares iroquois.

Le temps, qui emporte tout, a laissé néanmoins cet incomparable fait d'armes dans le souvenir inoubliable de notre peuple.

Audacieux guerrier où vas-tu de ce pas ?
Quelle altière valeur te transporte et t'inspire ?
Rêves-tu de fonder un gigantesque empire
Pour régner comme un roi dans la gloire ici-bas ?

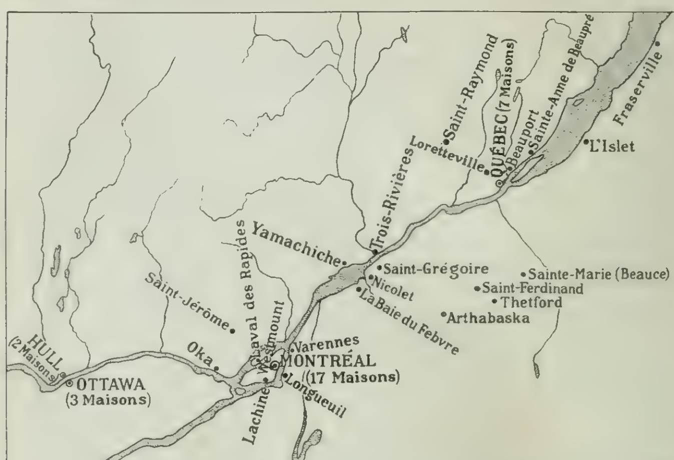
Ce triomphe n'est pas à quoi ton cœur aspire,
Montréal en danger a besoin de ton bras
Pour braver l'ennemi dans ses âpres combats,
Et c'est là le destin plein d'espoir qui t'attire,

Dans une humble bicoque on te voit, sans secours,
Braver des assiégeants, l'assaut pendant dix jours :
Menaces, cris, renforts, rien n'abat ton courage.

Sous tes coups, l'Iroquois, ployant, hurle de rage ;
Un coup lancé par toi dans un suprême effort,
Vient t'apporter le trait d'une héroïque mort.

Après ces notions historiques, jetons un coup d'œil sur l'école de Hull. Les trois premiers directeurs : Mathias, Pavinus et Ulric se succédèrent de deux ans en deux ans. Leur départ se fit regretter du clergé et de la population. L'administration les appelait ailleurs. Ensuite, sont préposés à la gouverne de l'école le Fr. Optatien-Régis, pendant quatre ans : il retourna plus tard en France ; le Fr. Maximinien, homme de classe et bon administrateur ; le Fr. Sylvien, qui y séjourna neuf ans, enfin le Fr. Marc qui y arriva en 1900. Disons que ce dernier y était encore en 1914, et qu'avec piété et dévouement, il a fait, en qualité de chef, le plus long stage dans cette maison.

La ville de Hull, qui s'est toujours bien montrée à l'égard des Frères, éprouva, au mois d'avril 1900, une terrible conflagration qui la réduisit presque toute en cendres. Vers neuf heures du matin, un feu immense se déclara dans une cuisine et se propagea avec rapidité. En un moment une grande partie de la ville devint un brasier. Les Frères coururent au secours des incendiés pour



Carte de la province de Québec donnant les localités où se trouvent les Frères des Écoles chrétiennes

aider au sauvetage. Comme l'école ne paraissait pas en danger, on y apporta de tous côtés des meubles et autres effets pour les mettre en sûreté. Plus de cent cinquante pianos furent déposés dans la cour spacieuse. Mais quelle désillusion quand on vit, vers trois heures du soir, le feu se diriger de ce côté et, en un rien de temps, réduire tout en cendres. Cependant, au moyen de trois voitures envoyées par les Oblats, la biblio-

thèque fut sauvée. Les Frères furent dispersés dans diverses communautés en attendant la nouvelle école. Néanmoins le Père Valiquette, supérieur et curé de la paroisse, en garda quatre pour continuer les classes préparatoires à la première communion. Ce digne et vénéré religieux les abrita et les nourrit gratuitement pendant plusieurs mois sous son toit hospitalier. Les classes furent réouvertes en 1901.





CHAPITRE XIV.

Toronto et Kingston

Toronto est la capitale de la province d'Ontario. Cette ville située sur le lac Ontario, a un port spacieux pouvant contenir de nombreux vaisseaux. Les voies ferrées abondent vers son centre. Les maisons sont en briques, à part quelques bâtisses en pierre d'une belle architecture. D'après un témoin oculaire, Toronto n'a commencé à sortir des langes de l'enfance que vers le milieu du siècle dernier. Quand Mgr Power, ancien curé de Laprairie s'y rendit pour prendre possession de ce nouveau diocèse, érigé par le Pape Grégoire XVI en 1841, il fut loin d'y trouver une ville comme l'était alors Montréal dont elle est aujourd'hui la future rivale. A l'exception d'une rue, le reste ressemblait à un pauvre village silencieux et désert. Il n'y avait qu'une chapelle exiguë, construite en bois et qui servait d'église paroissiale. Deux prêtres avaient charge de la desserte. Quelques sœurs de langue anglaise enseignaient aux petites filles. Il n'y avait pas d'écoles de garçons. Heureusement que l'évêché était bien constiuit et qu'une cathédrale en pierre

s'élevait. Mgr Power illustra ce diocèse. Comme saint Charles Borromée, il sacrifia sa vie en donnant ses soins aux émigrés irlandais atteints du typhus. Son successeur, choisi parmi les Sulpiciens de Montréal, fut M. Armand de Charbonnel. Étant à Saint-Sulpice, ce nouvel évêque avait été aumônier de notre Maison-Mère, rue Côté, en remplacement de M. Billaudèle, venu avec nos premiers Frères au Canada. Avant de se rendre



Toronto

à Montréal, en 1839, M. Armand-François-Marie de Charbonnel avait été professeur de théologie à Lyon. Il reçut la consécration épiscopale à Rome, par Pie IX, le 20 mai 1850. Cet évêque fut toujours attaché au Canada. A la page 271, dans un ouvrage intitulé « Le premier Cardinal canadien, souvenir de 1866 », on lit ce qui suit :

Crut, Drôme, 12 juin 1886.

Éminence,

Je dois trop au Canada pour ne pas prendre la plus vive part à l'honneur insigne que Sa Sainteté Léon XIII vient de lui accorder en élevant au cardinalat son plus ancien et digne métropolitain.

Que l'éminentissime successeur de l'apostolique Montmorency, fondateur de l'Église au Canada, daigne agréer pour sa santé et la participation au gouvernement général de la sainte Église les meilleurs vœux de l'ancien évêque de Toronto.

Son très respectueux et tout dévoué serviteur,

† François-Armand,

ar.-év. de Suzapolis, Capucin.

Mgr de Charbonnel demanda des Frères avec de telles instances, que le Fr. Visiteur, en 1851, envoya cinq sujets fonder un établissement dans la ville épiscopale.

L'année suivante, Toronto ouvrit un pensionnat et, pour cet effet, reçut deux Frères de plus, en attendant que, selon les besoins, le nombre fût augmenté. Ce premier pensionnat disparut comme un beau coucher de soleil. Dans les premières années on trouve Bro. Hugh qui, après avoir enseigné à Montréal, aux Trois-Rivières, à Québec, devient directeur à Toronto, de là passe à New-York, se rend ensuite à Liverpool, où il meurt en 1881.

En 1867, le Fr. Ambroise (Ambrose) avec lequel on a fait connaissance, se rend à Toronto,

dirige la maison pendant dix-huit mois et retourne ensuite à New-York, d'où il était venu.

Arrivons maintenant au Fr. Arnold, qu'on connaît déjà, et qui a été le plus longtemps chargé de cette importante maison. Malheureusement il ne calculait pas toujours avec ses finances, et se fiait peut-être trop à des promesses verbales bien tardives à se réaliser ou qui, pis encore, n'aboutissaient pas. Voulant faire mousser son œuvre et lui donner plus d'extension, il échangea l'école de la rue Jarvis pour la vieille Banque de Toronto sur « Duke Street », où il ouvrit un pensionnat. Mais il n'avait pas compté avec les recettes qui ne purent combler les dépenses et occasionnèrent un déficit considérable. Ce pensionnat de la rue Duke fut fermé en même temps que le bon Fr. Arnold laissa Toronto et fut placé à la tête de la communauté de Sainte-Anne de Montréal. Trois années avant ce changement, le cher Fr. Patrick, assistant, avait annoncé dans une lettre adressée à la maison-mère de Montréal que, dorénavant, les communautés de Toronto et de Kingston dépendraient de New-York.

Le Fr. Tobie-Joseph (Tobias-Josephus) remplaça le Fr. Arnold; c'était un religieux d'un extérieur imposant, d'un caractère vif, d'un esprit cultivé, dont le cœur sensible battait bien fort pour l'Irlande, sa patrie. Il rendit de grands services au district par sa culture anglaise, et en composant d'excellents manuels en cette langue indispensable à tout Canadien français exerçant une fonction sociale. La commission scolaire le nomma inspecteur des écoles séparées de la ville.

Toronto et Kingston se détachèrent de New-York pour former un district à part. Le Fr. Tobias Josephus en fut le premier visiteur. Ayant été délégué au chapitre général de 1894, il ne revint pas dans son district après ces assises importantes. Il se retira au Pensionnat de Marseille, s'occupant à donner des leçons d'anglais en attendant la mort. Son successeur fut le Fr. Malachie-Edouard (Malachy-Edward) jusqu'en 1896. Après cette date, le district de Toronto fut de nouveau uni à celui de Montréal, et le cher Fr. Malachy devint visiteur auxiliaire.



Le Fr. Tobias, Visiteur

Le cher Fr. Odo-Balwin succéda au cher Fr. Tobias en qualité de directeur de la maison de Duke Street. Piété, intelligence, habileté, tact avec les élèves étaient ses principales qualités caractéristiques. Comme son prédécesseur, il fut chargé de l'inspection des classes séparées. Il mourut à Toronto en 1909, à l'âge de cinquante-huit ans.

Mais nous avons perdu de vue Sa Grandeur Mgr de Charbonnel, qui fit venir les Frères dans

son diocèse. Ce vénérable prélat renonça à la direction de son peuple, passa en France peu après, et alla s'ensevelir chez les Capucins.

Son coadjuteur, Mgr John Joseph Lynch, lui succéda. Plus tard, il devint archevêque. Ce prélat distingué, doué d'une foi robuste et d'un zèle apostolique inépuisable, passa ses dernières années de prêtrise au milieu des indigènes. Il se montra infatigable au service de l'Église. Ses lettres pastorales sont remarquables par leur tenue littéraire et leur onction religieuse. Il mourut dans sa ville épiscopale, le 12 mai 1888.

Mgr Lynch s'occupa beaucoup d'éducation. Le fait suivant prouve qu'il s'intéressait aux écoles. Au mois de juin 1878, il invita M. le maire de la cité, M. l'inspecteur général et plusieurs personnes à visiter avec lui les écoles catholiques ou protestantes de la ville. L'Académie de nos Frères, située sur Duke Street fut gardée pour la dernière. Les écoles de nos Frères et surtout l'Académie, attirèrent l'attention de l'inspecteur général qui se plut à répéter maintes fois : « Your schools are all very good, but your academy is the best among all our best in the city. » Le résultat de cette honorable visite fut connu dans la ville et ailleurs, par le rapport élogieux qu'en publièrent les journaux. Messieurs les Commissaires de Toronto manifestèrent leur contentement en augmentant de cinquante piastres le salaire de chacun des quatorze frères employés dans leurs écoles.

En 1893, la mort venait moissonner parmi nos Frères de l'Ontario un fruit encore en pleine matu-

rité. Il s'agit du cher Fr. Servilien de Marie (Servilian of Mary), né à Chambly en 1851, et qui, après sa probation, enseigna à Kingston, à Toronto et à Sainte-Catherine. Comme un bon religieux, il se tenait toujours prêt à mourir. Deux de ses directeurs demeurent convaincus que cet excellent disciple de saint Jean-Baptiste de la Salle ne fit jamais une faute volontairement. Il



Kingston

mourut au Scolasticat de Toronto dans la 43e année de son âge.

Deux ans après la fondation de Toronto (1851) avait lieu celle de Kingston. Cette ville de la Province d'Ontario, autrefois la capitale, est agréablement située à l'extrémité nord-est du lac Ontario, sur la baie de Quinté, près de l'emplacement de l'ancien fort Frontenac ou Cataracoui, en

face de l'île du Loup. Cette ville fortifiée était la place la plus puissante après Québec. Le canal Rideau relie Kingston à Ottawa.

Il y a dans ces parages une merveille à observer. A sa sortie du lac Ontario, le Saint-Laurent forme, par une extension de son cours, le lac des Mille-Iles. Ces îles nombreuses, de toutes formes et de toutes grandeurs, présentent un paysage séduisant, qui attire des milliers de touristes en été.

Les Mille-Iles nous mettent en mémoire des souvenirs historiques. Quand Champlain s'aventura dans les régions de l'ouest, les Indiens, sans doute, causèrent au grand explorateur de cette beauté de la nature, qui leur était bien connue.

Lorsque furent apaisés les troubles de 1837 dans le Bas-Canada, après que douze infortunés eurent porté leurs têtes sur la potence pour défendre leurs droits, et que la farouche barbarie du général Colborne eut promené la torche incendiaire dans les campagnes insurgées, lord Durham, gouverneur général du Canada, accorda une amnistie presque générale aux malheureux prisonniers des deux provinces. Par le fait même les exilés des Bermudes, pouvant jouir de leur liberté, prirent pour la plupart le chemin des États-Unis. Par une singulière coïncidence, ils y rencontrèrent Dodge et Theller, deux révoltés politiques qui venaient de s'échapper de la prison de Québec. Ils fomentèrent de nouvelles émeutes dans les deux Canadas à la fois, et d'enthousiastes Américains se joignirent à eux. Dans ces troubles, un nommé Johnson, à la tête d'un parti séditieux, aborda, près de Nell's Island,

un bateau à vapeur canadien s'empara de l'argent et des effets des passagers. Après avoir fait débarquer ces pauvres malheureux, il brûla leur vaisseau. Cette fâcheuse nouvelle affligea le gouverneur général qui promit $1,000 à ceux qui pourraient saisir les coupables. Les rusés et habiles délinquants se réfugièrent dans les Mille-Iles, et échappèrent à ceux qui les poursuivaient, au moyen de légères embarcations qui leur permettaient d'aller d'une île à l'autre avec grande vitesse.

Jusque vers le milieu du siècle dernier, Kingston, comme Toronto, n'avait l'apparence que d'un humble village. Des émigrations écossaises, surtout, se dirigeaient vers ces parages. On voit le missionnaire Alexandre McDonell s'occuper de ceux qui se fixent dans les régions de Glengarry. Pendant l'espace de dix années il desservit seul sa mission avec un zèle inlassable. Les épreuves qu'il rencontra ne purent jamais le rebuter. Il ressemblait vraiment à un apôtre de la primitive Église.

Le diocèse de Québec étant très vaste, l'évêque, pour diminuer sa lourde charge, obtint de Rome la nomination de M. McDonell comme vicaire-apostolique du Haut-Canada (1819). Cette contrée était érigée en diocèse en 1826, et Mgr McDonell en devenait le premier évêque. Il fixa son siège épiscopal à Kingston : c'était le premier diocèse catholique taillé dans l'Ontario. Sept prêtres seulement étaient attachés au service religieux de cette province ecclésiastique. La population admirait leur dévouement sans bornes et leurs émi-

nentes vertus. Les protestants même appréciaient hautement leur vie apostolique.

Il n'y a pas de doute qu'à Kingston comme ailleurs l'éducation des filles prédomina sur celle des garçons. Mais comme le divin Maître a commis à ses apôtres l'enseignement de l'Évangile, l'infatigable prélat McDonell dut penser spécialement aux agnelets de son troupeau, à qui appartenait l'avenir de son diocèse.

Les faits démontrent que les dignes successeurs de Sa Grandeur s'y employèrent activement. On lit dans l'historique du district : « Le 28 janvier 1853, on envoya les Frères Rodolphus of Mary et Abnon commencer deux classes à Kingston, sur la demande réitérée de Monseigneur, en attendant de former une maison de l'ordre. Au premier mai, deux nouveaux Frères furent adjoints à ceux de Kingston, ce qui porta le nombre à quatre. Le Fr. Rodolphus of Mary fut nommé directeur, avec obédience du Supérieur général. Les Frères, n'ayant pas de cuisinier, vivaient à l'évêché. » L'établissement s'appela St. Mary's School. Nous voyons ensuite arriver à la direction de cette maison des hommes vraiment remarquables par leur culture, leur piété et leur dévouement auprès des élèves. Mentionnons le Fr. Romuald, né à Neckor (Luxembourg) en 1830, émigré aux É.-U., et novice à Montréal en 1854. Il commença à Baltimore sa belle et fructueuse carrière d'éducateur religieux puis vint à Kingston comme directeur en 1858. Envoyé de nouveau aux É.-U., il est placé successivement à la tête des

établissements des grands centres. En 1875, il est nommé Visiteur à Saint-Louis (Missouri) jusqu'en 1878. Après quelques années d'interruption, il redevient Visiteur, et prend sa résidence tour à tour à Saint-Louis, à Glencoe et à Ammendale, où il s'éteint en 1896, dans sa 66e année. Sa vie fut un exemple de piété, de régularité et d'amour d'un travail sérieux auprès de la jeunesse. Nommons aussi le Fr. Archelaüs, décédé en notre maison de formation d'Ammendale en 1897, à l'âge de 65 ans.



Le Fr. Romuald, Visiteur de Baltimore

Le Fr. Arnold aussi dirigea l'école de Kingston. Là, commeailleurs, il déborde de feu, de zèle et d'enthousiasme pour faire mousser l'œuvre qui lui est confiée. Il travaille incessamment pour la gloire de Dieu et l'avancement des classes. Après le catéchisme, l'arithmétique mentale et la comptabilité forment le cortège des ma-

tières de son enseignement favori. Aussi il triomphe quand il peut préparer un examen public.

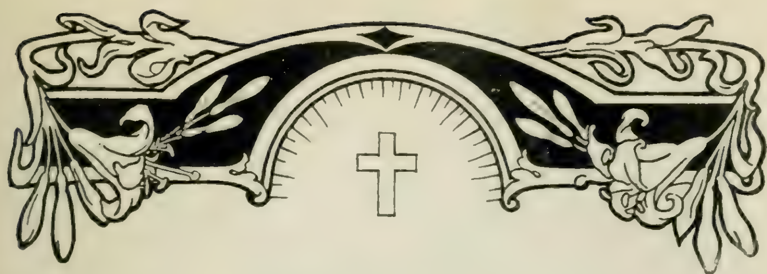
Il a pour successeur le Fr. Owan, intelligent, cultivé, bon musicien, mais dont la timidité paralyse les efforts et qui trouve plus facile d'obéir que de commander. Il quitte le Canada et passe aux États-Unis où on le trouve encore aujourd'hui (1920).

Mentionnons également l'excellent Fr. Halward, qui nous porte au-delà des bornes de notre tâche. Après une vie de piété, de travail, de sincérité envers Dieu et ses devoirs d'état, il vient mourir au Mont-de-la-Salle en 1904.

En terminant, disons qu'en 1876, le Gouvernement canadien fonda le collège militaire de Kingston qui devint de plus en plus florissant.

Rappelons aussi un accident terrible arrivé dans cette ville, le 19 septembre 1841. Lord Sydenham, gouverneur du Canada, qui avait visité nos Frères de la rue Côté l'année précédente, trouva la mort à Kingston par suite d'une chute de cheval. Il était âgé de quarante-deux ans. Ce gouverneur n'emporta pas beaucoup de regrets de la part des Canadiens français, à cause de sa politique peu loyale envers eux, mais le Haut-Canada, qu'il avait si considérablement favorisé, déplora vivement sa perte.





CHAPITRE XV.

Autres Frères profès décédés dans le district de Montréal ou ailleurs qu'aux États-Unis, et non mentionnés encore.

Fr. Glisier, né à Montréal en 1840, novice en 1854, envoyé, après sa probation, au pensionnat de Lévis où il est aimé et estimé des Frères et des élèves. Il meurt de consomption, à l'âge de 29 ans. Ses obsèques sont des plus imposantes.

Fr. Jean de Marie (John of Mary), né à New-York en 1824, novice en 1846, directeur à Québec en 1855, député du district de Montréal au chapitre général de 1858. On le trouve ensuite successivement directeur à Troy, à Québec et à Londres. Il mourut subitement au pensionnat de Marseille, en 1867, dans sa 43e année.

Fr. Dagan, né à Beaumont de Bellechasse, novice en 1853. Professeur dévoué et excellent religieux. Après avoir enseigné quelques années au Canada, il est envoyé à l'Équateur où il meurt à l'âge de 37 ans.

Fr. Marcien (Marcian), né à Québec en 1842, novice en 1858. Après dix années d'enseignement à Montréal, l'obéissance l'appela à l'Équateur.

Peu après son arrivée, il dirige l'école Latacungo ; les succès dépassèrent ses espérances. On le voit ensuite à la tête du protectorat de Quito, puis enfin à Guano. Partout il obtint les résultats les plus satisfaisants. La mort l'enleva à l'âge de 42 ans.

Fr. Cyprien, né à Saint-Thomas de Montmagny en 1846, novice en 1859, professeur à New-York et à Québec ; directeur à la Côte-des-Neiges, à Sorel, à Saint-Jean-d'Iberville et à Québec. Appelé en Europe, il reste trois ans à Londres ou à Paris. De là il passe au district de Colombo (Indes) pour y diriger le collège de Hong-Kong. A sa demande, déchargé de la direction, il est envoyé à Rangoon. En 1884, il revient à Hong-Kong pour y être employé à la procure et à la surveillance des pensionnaires. Ayant été atteint d'une dysenterie qui l'affaiblissait beaucoup, il fut envoyé au Japon pour s'y rétablir. Il mourut à Yobé, à l'hôpital européen, en 1887. Le Fr. Cyprien était un religieux grave, distingué, d'une propreté impeccable, aimant les aventures et les phrases alambiquées. Sa valeur comme professeur était remarquable.

Fr. Robertus, sous-directeur du Petit-Noviciat de Montréal, professeur intelligent, studieux et cultivé, caractère vif, très attaché à sa vocation. Né à Onslord (Pontiac) en 1856, novice en 1875, décédé à l'infirmerie de la Maison-Mère en 1885, dans sa 30e année.

Fr. Stanislas-Joseph, né à Saint-Hyacinthe en 1854, novice en 1869, professeur à l'Islet, Longueuil, Sorel et à l'Académie de Québec. Sujet

d'élite très habile en langue française, en histoire du Canada, en sciences naturelles et en dessin linéaire. Ses connaissances variées et ses aptitudes remarquables pour les beaux-arts attirèrent l'attention des supérieurs qui le nommèrent inspecteur général des écoles de Montréal et de Québec (1883). Il s'acquitta de sa tâche admirablement bien. Une seule chose lui manqua, la santé. Pour reconstituer ses forces, il se rendit à Maryland, avec son ancien directeur des novices, Fr. Chrétien, alors visiteur de Baltimore. Il mourut au noviciat d'Ammendale, en 1886, dans sa 33e année d'âge. Son corps, ramené à Montréal, fut enterré dans notre terrain, au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Bro. Paulinus-Deacon, né en Irlande, en 1844, novice à Montréal en 1871. Après avoir été employé au temporel, il fut envoyé à l'Équateur, où il mourut en 1890, à l'âge de 46 ans.

Bro. Patrick of Mary, né à Sainte-Catherine (Ontario), en 1841, novice à Montréal en 1869. Après un service de treize ans à Ottawa, sa mauvaise santé l'amène à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle, où il meurt pieusement comme il avait vécu, en 1891.

Fr. Nazaire de Rome, né à Saint-Alexis, comté de Montcalm, en 1849, novice à Montréal en 1865. Il laisse le parfum de ses vertus dans toutes les maisons où il est employé, et vient mourir au Mont-de-la-Salle, en 1891.

Fr. Odocée, né à la Rivière-Ouelle en 1829, novice à Montréal en 1850. Après sa probation, il est successivement employé à Beauharnois—

maison supprimée,—à Québec jusqu'en 1860, aux Trois-Rivières, à Sainte-Marie (Beauce), etc. En 1892, il vient comme malade au Sacré-Cœur de Montréal. L'année suivante, on le trouve à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle, où par la communion fréquente, la récitation journalière du rosaire et une vie régulière des plus édifiantes il se prépara sérieusement à la mort, qui arriva en 1894.

Fr. Azer, né à Sainte-Marie (Beauce) en 1836, novice à Montréal en 1860. Il est employé au temporel, aux Glacis, Québec. Dans la même ville, on le trouve à Saint-Sauveur, chargé des préparants à la première communion. Il s'occupe de cette charge avec un dévouement inlassable. A part sa classe, il travaille dans les temps libres au jardin. Très dur à lui-même, il n'épargne pas sa santé, on le voit souvent dehors tête nue dans les temps froids et humides. Une rechute d'influenza l'emporta en 1893.

Bro. Theodorus of Jesus, né à St. John (N.B.) en 1845, novice en 1870. Un confrère rend ce témoignage : « Je ne pense pas que le cher Fr. Theodorus ait violé volontairement un seul point de règle. » Cet édifiant religieux mourut à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle, en 1888.

Fr. Abban, né à St-Thomas de Montmagny, en 1837, novice à Montréal en 1851. Admis dans nos classes de Québec, il devint un modèle de conduite et d'étude pour les autres élèves. Son bon exemple exerça une salutaire influence sur ses condisciples, et, comme un autre saint Bernard, il en entraîna plusieurs dans la vie religieuse. Son

noviciat rappela celui de saint Stanislas de Kostka. Le vénéré Fr. Facile, alors visiteur, en fut tellement frappé, qu'après l'avoir exercé pendant 18 mois dans une petite classe il l'envoya en Europe, afin de le mettre plus à même de devenir un sujet d'élite. Placé d'abord au Pensionnat de Clermont, où il passa deux ans, il partit ensuite pour l'Angleterre, où pendant seize ans, il se voua avec un zèle vraiment apostolique aux œuvres de l'Institut.



Le Fr. Abban, Visiteur des Indes

De retour au Canada, en 1871, il dut prendre la direction de la maison de Chambly—aujourd'hui supprimée. Quatre ans plus tard, il est à New-York, à la tête de la communauté de la 2e rue, et deux ans après, devient directeur du noviciat de Castletown (Irlande), qu'on venait d'ouvrir.

A la suite de ces différents stages, le Fr. Abban, en 1889, quitta l'Irlande pour prendre le

gouvernement de la maison de Hong-Kong. A peine quatre ans étaient-ils écoulés, que tout en restant directeur de sa communauté, il eut à remplir la charge de visiteur des Indes. Il s'acquitta de ce double emploi avec un courage admirable. Direction des Frères, visites des classes, examens mensuels, surtout ceux du catéchisme, rien n'était négligé.

A cause des longs voyages que lui imposait son emploi de visiteur et de sa nombreuse correspondance, les supérieurs, en 1894, le déchargèrent de la direction de la communauté pour qu'il n'eût à s'occuper que des maisons de son vaste district. Il prit alors sa résidence au noviciat de Colombo.

Sous un extérieur un peu sombre et sévère, le Fr. Abban cachait un cœur tendre, affectueux et généreux. Dans ses conférences, il s'exprimait d'une manière simple, énergique et surtout pratique. Chaque année, il célébrait avec une grande dévotion la fête de l'Immaculée-Conception, qui lui rappelait l'anniversaire de sa prise d'habit religieux. Il aimait beaucoup la bonne sainte Anne, cette grande thaumaturge canadienne, et rappelait que dans son enfance il avait prié dans sa vieille église, dont il reste encore quelques vestiges, où se sont opérées tant de choses prodigieuses. Des monceaux de béquilles et autres instruments des affligés proclament hautement les faveurs obtenues. Vers la fin de sa vie, il tenait le plus possible sous son regard une statuette de la bonne sainte Anne.

Le cher Fr. Abban délia sa gerbe de mérites et de vertus à Alexandrie (Egypte), en 1895, dans sa 59e année d'âge. Ses restes mortels reposent dans le sous-sol de la chapelle du cimetière réservé pour la sépulture de nos Frères.

Bro. Noah, né en Irlande en 1823, vient à New-York avec sa famille, et entre dans la marine. A vingt-sept ans, fait capitaine de vaisseau, il assiste à la mort de son père, renonce à la carrière brillante qui l'attendait et entre au noviciat de Montréal (1850). Ses vertus et ses qualités du cœur et de l'esprit firent concevoir les plus belles espérances. Après sa probation, il est tour à tour employé dans nos maisons de Québec, de Toronto et de Baltimore, où il fut quelque temps directeur. Il passe ensuite à Londres, puis à Marseille, où il mourut à l'âge de 45 ans.

Bro. Severus of Mary, né à Leeds (Mégantic), novice à Montréal à 27 ans. Il a du succès dans les différentes classes qui lui sont confiées. Envoyé à Castletown (Irlande), il devient directeur du scolasticat. Appelé à Québec pour régler des affaires de famille, il se trouve, dans le voyage, présent à une collision de chemin de fer. Il échappa sans blessures. Les wagons étant en feu, il se précipita au milieu des flammes pour en tirer les pauvres malheureux qui s'y trouvaient : il en sauva quinze. Cet acte héroïque lui laissa des blessures qui le menèrent au tombeau. Il mourut à Québec en 1891, à l'âge de 44 ans.

Fr. Samuel-Irénée, né à Saint-Denis sur Richelieu, en 1858, fit son noviciat à Montréal en 1878,

puis fut successivement employé aux classes moyennes de nos diverses maisons de Québec et de Montréal. Son dévouement était sans bornes, son obéissance aveugle et sa piété profonde. Atteint de la fièvre maligne, il s'éteignit à Sainte-Marie (Beauce) en 1890, à l'âge de trente-deux ans.

Fr. Servinius, né en 1869, à Saint-Alphonse, diocèse de Chicoutimi, fit son noviciat au Mont-de-la-Salle, en 1890, puis enseigna à Saint-Laurent de Montréal, à Sainte-Marie (Beauce), à Longueuil et à Lachine. Très régulier, fort assidu au travail, et rempli de ferveur, il était un modèle en communauté. Atteint d'une maladie de poitrine, il dut prendre place à l'infirmerie du district où il édifia constamment ses confrères par ses visites au Saint-Sacrement et ses nombreux chemins de croix. Il mourut en mars 1899, dans la 30e année de son âge.

Fr. Nicephorus of Jesus, né en 1865, à Sainte-Agathe, diocèse d'Ottawa. Un jour, il dit à Marie : « Bonne Mère, auguste Vierge, si Dieu veut que je sois Frère des Écoles chrétiennes, donnez-m'en un signe visible, faites qu'il neige en ce moment. » Quelques minutes après il neigeait, et le jeune écolier entra au Petit-Noviciat de Maisonneuve en 1881. Sa probation terminée il se rendit à Ste-Marie de Beauce pour y faire une basse classe, puis à Québec où une grand'classe lui fut confiée. En 1894, il enseignait dans la première classe de Sainte-Cunégonde. A raison de ses talents pédagogiques, les supérieurs le nommèrent,

en 1894, sous-directeur du Scolasticat, où il laissa une belle série de cartes-tableaux pour l'enseignement de l'histoire du Canada. Sa fidélité aux moindres prescriptions de la règle et son exacte ponctualité étaient exemplaires. Sa modestie, sa dignité et son respect dans le lieu saint attiraient l'attention de tous. Le surmenage qu'il s'imposa le conduisit prématurément à la tombe en 1899, à l'âge de 34 ans.

Fr. Raphaël-Renald, né à Yamachiche en 1837. Admis au noviciat de Montréal à l'âge de trente-deux ans, il se fit bientôt remarquer par sa ferveur. Il connaissait par cœur le calendrier religieux et pouvait nommer de mémoire le saint de chaque jour. Il enseigna successivement à la Côte-des-Neiges — maison supprimée — à Saint-Laurent et à Saint-Joseph de Montréal. C'est à la Côte-des-Neiges qu'il guérit d'une façon miraculeuse son directeur qui avait les yeux complètement aveuglés par suite de la décharge d'une fusée pendant une fête scolaire. Le médecin désespérait de la guérison. Le Fr. Raphaël commence avec ses élèves une neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus, puis il fait à plusieurs reprises des onctions sur les yeux du pauvre affligé avec l'huile qui brûlait devant la statue du divin Maître, et trois jours après le malade était parfaitement guéri. Placé à Maisonneuve, le frère Raphaël y remplit d'abord l'emploi d'économe, devint ensuite directeur de la ferme et enfin reprit sa charge d'économe qu'il remplit jusqu'à la fin de ses jours. Il travaillait constamment. Lorsqu'on lui disait de prendre un

peu plus de soin de sa santé, il répondait qu'au ciel il aurait le temps de se reposer. Aussi n'est-ce que l'avant-veille de sa mort, qu'il consentit à se rendre à l'infirmerie, épuisé par les différentes infirmités dont il souffrait depuis plusieurs années. Il mourut saintement après avoir reçu les derniers sacrements le 9 octobre 1899, dans la 62e année de son âge.

Fr. Octavian-Léo, né en 1863, à Drummondville, diocèse de Nicolet. A l'exemple de plusieurs de ses frères et sœurs qui se consacrèrent à Dieu dans le sacerdoce et le cloître, il demanda son admission au noviciat de Montréal, où il fut reçu en 1879, à l'âge de seize ans. Après avoir enseigné dans plusieurs écoles, il était nommé au pensionnat du Mont-Saint-Louis, où il séjourna de 1889 à 1899. Là comme ailleurs, il se montra régulier, animé d'un bon esprit, zélé pour sa classe. A raison de sa santé fortement ébranlée, il fut envoyé, en 1899, à Varennes pour y rendre quelques services comme économe et surveillant des domestiques. Chaque jour, il passait de longs moments devant le Saint-Sacrement. En juin 1900, il prenait place à l'infirmerie du district, où il ne cessa d'édifier jusqu'au 18 du même mois, jour où il expira dans la 37e année de son âge.

Fr. Mellitus, né en 1859, à Montréal, décédé à Ammendale, États-Unis. A dix-huit ans, il entra au noviciat de Montréal, puis fit la classe à Québec, Beauharnois, Longueuil, Kingston et Ottawa. En 1895, l'obéissance l'envoyait aux États-Unis, où il enseigna à Washington, Germantown et à Ellicott-

City. Partout, il fut un modèle de ponctualité, de piété et de zèle. Il aimait à réciter son chapelet pendant les surveillances, ce qui édifiait grandement les élèves. Pleinement résigné à la volonté de Dieu, il expira après avoir reçu les secours spirituels de la sainte Église, en 1900, dans la 41e année de son âge.

Fr. Randall, né en 1860, à Saint-Frédéric, diocèse de Québec. Entré au noviciat de Montréal à l'âge de vingt-deux ans, il s'efforça d'acquérir les vertus du véritable Frère. Il fut employé soit dans les petites classes, soit au temporel. Partout il se montra pieux et régulier. Pendant les deux derniers mois de sa maladie, il s'efforçait de réciter tous les jours un ou plusieurs rosaires. Il mourut en 1900, dans la 40e année de son âge.

Fr. Papias-Edmond, né en 1868, à Montréal. Élève modèle de nos Frères de Longueuil, il fit d'abord un apprentissage assez long, puis se présenta au Noviciat de Montréal, à l'âge de dix-neuf ans. Il fut successivement chargé de diverses classes dans nos communautés de Fraserville, de Hull et de Saint-Sauveur de Québec. Sa santé débile l'obligea à un séjour à l'infirmerie. De là il fut envoyé au Mont-Saint-Louis comme aide-procureur, poste qu'il occupa à la satisfaction générale pendant deux ans. On remarquait en lui une grande obéissance, une ponctuelle fidélité à tous les exercices, une grande politesse, l'amour de la pauvreté et un profond respect pour ses supérieurs. Après de longues souffrances, il mourut au Mont-de-la-Salle en prédestiné, le 3 février 1902, dans sa 34e année.

Fr. Cyprien de Jésus, né en 1845, à Saint-Jérôme, diocèse de Montréal. Il entra au Noviciat en 1861, fut chargé du temporel à Saint-Thomas de Montmagny, puis fit la petite classe successivement à la Baie-du-Febvre et à Saint-Jean d'Iberville. A partir de 1894, il fut chargé du temporel en plusieurs autres maisons jusqu'en janvier 1902. Atteint d'une sciatique et d'un cancer à l'estomac, il dut se rendre à l'infirmerie de Maisonneuve. Dans toutes les communautés où il résida, il se montra un constant modèle de piété, de régularité, de mortification et d'esprit religieux. On se plaît à rappeler son dévouement, sa propreté et son économie. Il mourut le 23 août 1902, dans la 57e année de son âge.

Fr. Parentius-John, né en 1865, à la Pointe-du-Lac, diocèse des Trois-Rivières. Il fit son noviciat à Montréal en 1882, puis fut envoyé à Sainte-Brigide de Montréal pour y enseigner. De là, il passa à Saint-Roch de Québec. Chargé de la Société du Sacré-Cœur il établit parmi les élèves la visite quotidienne au Saint-Sacrement et mit en honneur la communion fréquente. Sa piété était communicative. Jamais il ne s'adressait à un confrère sans le saluer par le « Vive Jésus dans nos cœurs ». Atteint d'une affection cardiaque, il se rendit à l'infirmerie du Mont-de-la-Salle aux vacances de 1897 ; son frère le docteur Garceau, habile médecin attitré du Mont-de-la-Salle, le sauva une première fois , il put commencer l'année scolaire, mais en octobre il dut quitter Québec

pour se rendre de nouveau à l'infirmerie où il expira paisiblement le 17 novembre dans sa 32e année d'âge.

Fr. Thaddeus of Jesus, né en 1845, à la Baie-du-Febvre, diocèse de Nicolet. Plusieurs membres de sa famille se consacrèrent à Dieu. En 1863, il entra au noviciat de Montréal, il fit d'abord la classe dans quelques communautés de cette ville. On le voit ensuite à Yamachiche, Québec, L'Islet, Sainte-Marie de Beauce et Varennes. Partout il se fait apprécier et aimer par la douceur de son caractère, ses manières polies et sa jovialité de bon aloi. A la grande satisfaction du clergé, il avait un talent spécial pour préparer les enfants à la première communion. Atteint d'une affection cardiaque, compliquée d'une pleurésie, il reçut avec édification les derniers sacrements et mourut paisiblement en 1901, âgé de 56 ans.

Fr. Salomon de Jésus, né en 1844, à Louiseville, diocèse des Trois-Rivières. Entré au noviciat en 1865, à l'âge de vingt et un ans, il se distingua par sa docilité et sa ferveur. Il enseigna à Saint-Roch, à Saint-Laurent, à Saint-Henri, à Saint-Jean d'Iberville, au Sacré-Cœur, au Mont-Saint-Louis et à Nicolet. La bonté exquise de son caractère était le fruit d'une vigilance attentive sur lui-même. Il obtenait des résultats merveilleux avec les petits élèves. Jamais de mots blessants ne lui échappaient. Il se montrait toujours doux, patient et joyeux. Le trait caractéristique de la vertu du Fr. Salomon était sa foi ardente et son esprit de prière. Mgr Gravel, alors évêque

de Nicolet, disait de lui : « Le bon Dieu ne peut rien refuser à une âme aussi pure et aussi belle que celle du bon Fr. Salomon. » Aussi, à son départ, le prélat vivement affecté ajoutait : « Voilà un paratonnerre de moins pour notre ville. » Aux nombreuses personnes qui venaient se recommander à ses prières et demander par son entremise des guérisons et des faveurs célestes, il distribuait de l'huile qui brûlait devant la statue du Sacré-Cœur, et les guérisons se multipliaient. Dans un incendie qui se déclara à Saint-Laurent et qui devenait menaçant, le Fr. Salomon, plein de confiance en là très Sainte Vierge, prit spontanément son scapulaire et le jeta dans le brasier. Dès ce moment, les pompiers se rendirent maîtres des flammes. Et le matin, M. l'Aumônier de l'école lui remettait son scapulaire intact resté accroché à une poutre carbonisée. Sa dévotion à saint Joseph était aussi remarquable. Il ne fit pas moins de quatre-vingt-dix neuvaines consécutives en l'honneur de ce glorieux patriarche. Nommé infirmier au Mont-Saint-Louis en 1903, il se dévoua à cet emploi avec tact, prudence et grande réserve. Atteint d'une affection cardiaque, il souffrit avec une grande patience les inconvénients inévitables de cette maladie. Que de nuits il passa dans un fauteuil sans pouvoir ni se coucher ni dormir ! « Dieu soit béni, répétait-il souvent à ses visiteurs, cela va comme il le désire. » En huit différentes fois, il avait demandé et reçu les derniers sacrements ; il était donc prêt à paraître devant son juge ; c'est en faisant la récréation avec ses con-

frères qu'il fut frappé. Dieu, dans sa miséricorde, lui épargna les angoisses de l'agonie. Il mourut dans la 69e année de son âge.

Fr. Osmind-Gregory, né en 1857 à Toronto. Admis au Noviciat de Montréal en 1878, il fut ensuite successivement employé à l'enseignement à Ottawa, à Sainte-Brigide, à Sorel, à Fraserville et à Sainte-Anne de Montréal. En 1889, il reçut l'obédience de directeur du collège de Colombo, dans l'île de Ceylan. En 1894, il allait remplir les mêmes fonctions à Hong-Kong. A sa demande, il fut nommé professeur de seconde classe à Singapore, et, en 1896, à la mort du Fr. Abban, visiteur, il devint directeur de l'établissement. De mars à décembre 1899, il ajouta à son titre celui de visiteur auxiliaire du district d'Extrême-Orient.

L'obéissance l'appela ensuite à la direction du collège de Rangoon, en Birmanie, vaste établissement comptant alors plus de 1000 élèves, dont 400 pensionnaires. Rien n'était négligé au triple point de vue physique, intellectuel et moral. Le gouverneur de la Birmanie, les autorités civiles et les inspecteurs du gouvernement se plaisaient à visiter l'école. En maintes reprises, ces personnages distingués signalèrent le collège comme une maison d'éducation modèle.

Très dévoué à sa communauté, le Fr. Gregory se préoccupait sans cesse des intérêts spirituels et temporels de ses Frères. Ceux qui ont vécu avec lui étaient frappés de son attention soutenue pendant les prières vocales, où dominait sa voix forte et sonore.

Les chaleurs torrides de la Birmanie lui étaient très pénibles ; l'implacable malaria ne lui donnant aucun repos, il demanda aux supérieurs d'être rappelé en France, espérant qu'un séjour en Europe le remettrait sur pied. Frappé d'une paralysie incurable, il se résigna complètement à la volonté de Dieu. Après quatre années de souffrances religieusement supportées, il mourut en 1913, à Fleury-Meudon, en France, dans sa 56e année.

Fr. Turibius-Ambrose, né en 1851, à Saint-Liguori, diocèse de Québec, entre au Noviciat de Montréal en 1873. Après sa probation, il enseigna successivement à Saint-Thomas de Montmagny, à Saint-Sauveur, à Saint-Roch et au Mont-de-la-Salle où il fut à la fois professeur, linger et infirmier au cœur d'or et à la main si douce. Tous ses anciens élèves conservent de lui le meilleur souvenir. Le curé de Saint-Roch parle ainsi de cet apôtre de la jeunesse : « Le Fr. Turibius est un saint religieux, un bon maître, surtout un catéchiste émérite ; il prépare admirablement bien les enfants à la première communion. » En communauté, il se faisait remarquer par son esprit de foi et sa parfaite régularité. Nommé infirmier du district (1900), il remplit cette charge avec dévouement et abnégation. Il était exact à remplir les prescriptions médicales ; MM. les médecins appréciaient beaucoup cette ponctualité.

La santé du Fr. Turibius laissait de plus en plus à désirer. Il fut d'abord envoyé à Limoilou, puis à Longueuil pour y vaquer à des occupations

relativement faciles ; mais la maladie chronique intestinale dont il souffrait depuis de longues années s'aggravant notablement, il demanda et reçut les derniers sacrements, puis, après une dernière absolution, rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-deux ans.

Fr. Mannas-Isidore, né en 1862, à Saint-Michel-Archange, diocèse de Montréal. Petit-novice à quatorze ans, ce cher confrère gagna l'estime de tous par sa piété, son application à l'étude, sa jovialité et son précoce talent de narrateur. Son noviciat terminé, il enseigna successivement à La Baie-du-Febvre, à Ottawa, à Yamachiche, à Sainte-Marie de Beauce, à Saint-Joseph de Montréal, où il fut sous-directeur, et enfin à Hull.

C'est de cette communauté qu'il partit pour l'Europe en 1891, chose qu'il avait sollicitée de ses Supérieurs. Il fut d'abord directeur de Kennington, à Londres, où il résida deux ans ; puis il remplit les doubles fonctions de professeur et de préfet des études au collège de Tooting, près de la même ville. En 1894, il était désigné pour aller diriger l'Institution Saint Benedict à Ceylan, dans les Indes anglaises. Il se livra tout entier à sa nouvelle mission, avec un zèle d'apôtre et l'abnégation d'un vrai religieux. Doué de beaucoup d'aptitudes pour le chant grégorien, il l'encouragea et le cultiva parmi les élèves. Son expérience et sa maturité le firent pleinement réussir dans sa nouvelle mission. Malheureusement, sa santé ne corres-

pondit pas à son dévouement. A peine trois ans s'étaient-ils écoulés, qu'il fallut le faire revenir en Europe.

Il séjourna quelque temps à Marseille puis fut appelé à Paris. Là comme partout ailleurs, il édifia grandement ses confrères par son union au bon Dieu et sa mortification. Après avoir reçu le saint Viatique avec une grande ferveur, il mourut à Paris en 1898, à l'âge de trente-six ans.



Le Fr. Sixtus

Fr. Sixtus-Joseph, né en 1842, à Saint-Thomas de Montmagny, diocèse de Québec. Entré au noviciat dans sa vingt-troisième année (1865), le Fr. Sixtus devint un modèle de piété, d'obéissance et d'extrême complaisance. Envoyé à Toronto, il se perfectionna dans la langue anglaise, fut nommé sous-directeur de la communauté et inspecteur des classes.

En 1871, on le trouve professeur à la Côte-des-Neiges. De là il devient sous-directeur de la

maison Saint-Laurent et chargé en même temps de la direction des classes de l'académie de l'Archevêché. Son plus long stage a été au pensionnat de l'Islet, où il passa quinze ans comme professeur de la première classe. De grands jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans venaient suivre ses cours de mathématiques, de comptabilité et même d'hydrographie, qui leur ont permis de faire leur chemin dans de brillantes carrières. Dans les allées et venues, il récitait le rosaire. Les élèves l'appelaient le Frère au chapelet. Il avait le talent d'inculquer à ses écoliers la dévotion à la très sainte Vierge. Ses catéchismes étaient faits avec âme et conviction. « Nous l'écoutions d'autant plus volontiers, dit l'un de ses anciens élèves, que nous étions persuadés que notre maître était un saint. »

Une fatigue cérébrale, occasionnée par un travail intellectuel intensif, obligea ce cher confrère à prendre quelque repos à l'infirmerie de Maisonneuve (1893). Puis on le vit ensuite, déjà plus que sexagénaire, enseigner à Saint-Roch et à Saint-Patrice de Québec, à Ottawa, à Hull et enfin aux Trois-Rivières. Envoyé au Mont-de-la-Salle, il édifia tout le personnel de cette maison par sa régularité, son silence et sa résignation. Lorsque son anémie ne lui permit plus de se rendre utile, il passait son temps à la chapelle, allant d'un autel à l'autre, assistant assidûment à l'office de la très sainte Vierge, récité par les novices, et priant de toute son âme.

Notre cher confrère ne fut guère alité qu'un jour. Après avoir reçu les secours de l'Église, il mourut tranquillement, le visage irradié au moment suprême, comme par une vision vers laquelle il leva les yeux, en joignant les mains, et ce fut tout. Les témoins enviaient une si belle mort. Le cher Frère Sixtus était âgé de soixante-douze ans.

Fr. Oderic-Honorat, né en 1842, à Saint-Galmier, diocèse de Lyon, France, décédé à Montréal, en 1913.

Entré au noviciat de Lyon en 1858, il s'y distingua par une ferveur peu ordinaire. Après avoir enseigné dix ans dans son pays d'origine, il fut nommé directeur du noviciat de Montréal. Deux ans plus tard, il était sous-directeur de la communauté de Saint-Jean d'Iberville, dont il devint directeur en 1888. A partir de 1893, il continua à se dévouer comme inspecteur ou surveillant à l'Académie de Québec, au Mont-Saint-Louis, à Saint-Jérôme, à Lachine et à Saint-Jean de Québec. La piété de ce cher confrère était expansive, profonde et sincère. Homme d'ordre et d'économie, il faisait durer indéfiniment les objets à son usage. Son bonheur se trouvait au milieu de la communauté. Pendant les fêtes grandioses du tricentenaire de Québec, il ne sortit pas de la maison. En décembre 1912, il eut trois ou quatre syncopes ou faiblesses de cœur. Conduit à l'infirmerie de Maisonneuve, et ne pouvant se résigner à l'inaction, il sollicita un emploi compatible avec son état de santé. Le bon Maître se contenta de

sa bonne volonté. Comme il se rendait au pensionnat Saint-Laurent pour y surveiller les convalescents et n'étant plus qu'à une faible distance de la maison, il s'affaissa, succombant à une syncope cardiaque. Le matin même de sa mort, il s'était confessé et avait communié avec sa ferveur ordinaire. Il était dans sa 71e année.

Le *Fr. Patritius of Jesus*, né à Saint-Norbert, diocèse de Montréal, en 1855. Dans son enfance, ce cher confrère fut élève des Clercs de Saint-Viateur. Après un séjour de quelques années aux États-Unis, il en revint à l'âge de dix-neuf ans, pour entrer à notre noviciat de Montréal. Sa probation terminée, il fut employé successivement à Saint-Henri, Ottawa, Saint-Jean-d'Iberville, Ste-Cunégonde, Nicolet et Saint-Sauveur (Québec). Nommé sous-directeur de cette dernière communauté, il fut pour son directeur un aide dévoué. Partout il se montra fervent religieux et professeur consciencieux. Les enfants les plus pauvres, les déshérités de la nature, les caractères difficiles, étaient l'objet de ses préférences. Atteint en décembre 1908 d'une crise d'influenza qui dégénéra en érésipèle, il mourut dans la 53e année de son âge, après avoir reçu les dernières consolations de la sainte Église.

Le *Fr. Crescentinian*, né à Québec, en 1834, et novice à Montréal en 1854. Après sa probation, il enseigna successivement aux Trois-Rivières, à Saint-Jacques et à Saint-Joseph de Montréal, à Sorel, à Beauharnois, à Yamachiche où il fut maître des pensionnaires de 1876 à 1890, à Saint-

Jean-Baptiste d'Ottawa, à Sainte-Cunégonde et enfin à Hull. Partout il laissa la réputation d'un saint : c'était le Frère au chapelet. Le ton énergique avec lequel il articulait les prières vocales révélait une âme pénétrée des plus profonds sentiments de foi. Qu'il était beau de lui voir faire la génuflexion en entrant à la chapelle ou en la quittant ! Il avait un talent tout particulier pour préparer les enfants à la première communion. Rencontrait-il de bons élèves, il leur suggérait la pensée de le remplacer au service du bon Dieu, semant ainsi à la volée des germes de vocation. Son esprit de pauvreté était remarquable, sa mortification incessante, allant même jusqu'à l'héroïsme. Vers l'âge de trente-cinq ans, ayant à subir une opération chirurgicale très douloureuse, il voulut la supporter sans se laisser endormir, tenant seulement son crucifix en ses mains crispées par la douleur.

Le matin du 5 avril 1911, il se rendit à la chapelle avec la communauté, et, vers la fin de l'oraison, il tomba paralysé du côté droit. Il expira, après quatre jours de douloureuses souffrances, dans sa 77e année d'âge.

Un concours incessant se fit autour de sa dépouille mortelle. Des jeunes gens baisaient ce front vénérable comme on baise une relique ; des mères de famille faisaient toucher à son corps des chapelets ou autres objets ; des petits enfants s'arrêtaient à le regarder longuement. Sa Grandeur Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, voulut bien officier pontificalement à ses obsèques. On

peut dire que toute la paroisse assistait à ses funérailles. Plusieurs personnes attribuent des faveurs signalées à son intercession.

Le *Fr. Alexandre*, naquit en Suède d'une famille riche et hérétique. Malgré ses parents, il se fit catholique et consacra la fortune qui lui revenait à élever des églises et des écoles catholiques. Appelé par la grâce à un état plus parfait, il quitta le monde pour embrasser la vie religieuse. C'est ainsi qu'il entra au noviciat de Paris en 1836, à l'âge de trente-trois ans. Après sa probation, bien qu'il eût fait de fortes études en histoire, en cosmographie et qu'il parlât aisément sept langues différentes, il fut occupé à l'humble emploi du temporel. Il se montra toujours vraiment édifiant par son esprit de prière, d'humilité, de mortification et de régularité. Après une dizaine d'années de service dans nos communautés de France, il passa aux États-Unis, où il séjourna deux ou trois ans pour venir ensuite au Canada. En se rendant en Amérique, il eut l'honneur de faire la traversée avec Mgr Bourget, évêque de Montréal. Sa Grandeur s'entretint souvent avec ce bon religieux et s'en servit même comme interprète auprès de quelques Allemands qui voulaient se confesser. Au Canada, on le trouve tour à tour cuisinier dans plusieurs de nos maisons. Il employait ses moments libres à la lecture, à l'exercice du Chemin de la Croix ou à la récitation du Rosaire. Il passa les douze dernières années de sa longue carrière à l'infirmerie du district où il mourut en 1881, à l'âge de 78 ans.



CHAPITRE XVI.

Autres profès formés à Montréal et décédé aux États-Unis.

Depuis l'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes au Canada, en 1837, jusqu'en 1861, il n'y eut en Amérique qu'une maison de formation proprement dite, celle de Montréal, pour les sujets qui désiraient embrasser la vie religieuse dans cet Institut.

Pendant cette période de vingt-quatre ans, nombreux sont les jeunes gens des États-Unis, souvent émigrés de l'Irlande, qui ont fait leur Noviciat dans la grande métropole canadienne.

Parmi eux, nous rencontrons des hommes remarquables. Qu'il suffise de nommer les Assistants Patrick et Clementian ; les Visiteurs Ambrose, Justian, Paulian, Romuald et Maurelian ; des lettrés comme les Frères Potamiam et Noah ; des types de civilité et de courtoisie comme le Fr. Anthony.

Outre ces sujets d'élite, nous trouvons que plusieurs de nos florissantes maisons de la contrée voisine ont été fondées et alimentées par des sujets formés au Noviciat de Montréal. Voici :

En 1847, New-York a deux classes et Baltimore, cinq.

En 1849, Saint-Louis (Missouri) reçoit trois Frères. Le directeur est Fr. Gélisaire, français d'origine, qu'on a déjà vu au Canada.

La même année, New-York augmente de quatre classes, dont l'une ouverte aux pensionnaires et une autre, aux noirs.

Encore en 1849, un orphelinat est fondé à Baltimore, ayant pour chef le Frère Ambrose.

En 1850, les Frères étaient demandés en Amérique, en vingt-cinq localités différentes. La pénurie des sujets ne permit d'en satisfaire qu'un petit nombre.

En 1851, fondation d'une école à Détroit : Fr. Remez, précédemment au Canada, y est envoyé comme directeur, avec quatre Frères ; Cumberland, diocèse de Baltimore, ouvre une école de trois classes, avec le Fr. Peter, pour directeur ; Washington fonde aussi une école ; Fr. Rombaud en est le premier directeur.

En 1853, Philadelphia établit une maison comprenant quatre classes : deux françaises et deux anglaises. Le Fr. Adelbertus en est le directeur.

En 1854, Utica, État de New-York, commence une école de cinq Frères, dirigée par le Fr. Habakkuch ; Brooklyn se détache de New-York et ouvre une école de six classes, confiée au Fr. Isaiah.

En 1856, Albany possède un orphelinat ; les Frères Jérémy et Theobald en sont les titulaires. Ce dernier meurt quelques mois plus tard, victime de son dévouement.

En 1857, on voit quatre Frères à Rochester.

En 1850, New-York, Baltimore et Saint-Louis (Missouri) comptaient déjà 54 Frères. En 1858, d'après l'historique, le personnel du district, y compris 31 novices, était de 320 sujets. Sur ce chiffre, 172 exerçaient aux États-Unis.

Ce superbe résultat est le fruit des vingt premières années des Frères au Canada.

La moisson devint beaucoup plus abondante quand les Frères des États-Unis eurent des Noviciats. Cela ne tarda pas. New-York donna l'élan en 1861. Le Frère Hoséa, déjà rencontré au Canada, en devint le premier directeur. Il amenait avec lui un essaim de vingt-quatre novices pour cette nouvelle ruche religieuse. La même année (1861) le district de Saint-Louis voyait s'ouvrir son noviciat à Carondelet.

En 1870, le district de Californie fondait le sien à Oakland. En 1879, il a été transféré à Martinez.

(Ces renseignements sur les noviciats sont dus au vénéré Frère Provincial Edward of Mary.)

Fr. Rodolphus of Mary, natif de Québec, novice à Montréal en 1849, directeur à Kingston, à Rochester, décédé à Pass Christian (É.-U.) en 1868.

Fr. Bonitus, né au Wurtemberg en 1819, novice à Montréal en 1852. Sa notice nous le donne comme un éminent artiste et un fervent religieux. Il fut directeur à New-York. Envoyé à Marseille (France), il y mourut en 1872. Il a laissé plusieurs œuvres musicales manuscrites qui ont de la avleur.

Bro. Conald, né en Irlande en 1822, novice à Montréal en 1853, fait la classe avec succès à Philadelphie, à New-York et à Toronto, et est directeur de cette dernière communauté en 1861. L'année suivante on le trouve à New-York où il est successivement employé comme directeur, sous-directeur, inspecteur ou procureur, etc. Il avait un goût prononcé pour le service des orphelins. Il termina ses jours à l'asile de Troy, à l'âge de 66 ans.

Bro. Lucian, né en Irlande en 1820. Après son cours complet d'études, il passa aux États-Unis et fut placé à la tête d'un collège laïque. En 1854, il renonça à l'avenir brillant qui l'attendait, pour entrer au noviciat de Montréal. On le voit successivement directeur à Saint-Augustin (Floride), et à Elliott City (Maryland), toujours un modèle de régularité et d'édification. Il mourut à Albany en 1865.

Bro. Leonidian, né en Irlande en 1839, vient à Montréal et entre au noviciat en 1854. Il est employé à New-York, à Saint-Louis (Missouri) et dans d'autres établissements. Partout son succès est admirable. Les supérieurs lui confièrent la charge de présider les grands exercices et la retraite annuelle des Frères de Memphis. Il mourut en 1876, après une courte maladie. Nos Frères des États-Unis admettent qu'ils ne connaissent pas parmi eux de sujets qui l'aient surpassé en talent pour la classe, comme en science et en vertu.

Bro. Twitbert, né en Irlande en 1795, embrassa la vie religieuse dans une congrégation qui l'envoya à Baltimore où un prêtre séculier altéra la forme de son institut. Sur le conseil de l'évêque du diocèse, il entra en notre noviciat de Montréal, en 1850. Il passa en France et de là en Malaisie, où il commença l'établissement de Singapore. Après trois années de classe, il éprouva de fréquents crachements de sang qui dégénérèrent en une phtisie pulmonaire. Il mourut des suites de cette maladie à l'âge de 60 ans.

Fr. Adalard, né à Sainte-Claire (Dorchester) en 1839, novice à Montréal en 1857. Après avoir enseigné dans différentes villes du Canada, il est envoyé à la Nouvelle-Orléans, où il meurt à 34 ans.

Bro. Alfred of Jesus, né en Irlande en 1845, novice à Montréal en 1861, envoyé à New-York où il fait la classe avec succès surtout aux enfants de la première communion. A Bâton-Rouge, il enseigna aux nègres pendant quelque temps. Ceux-ci l'aimaient beaucoup, mais sa santé chancelante le fit appeler à New-York, pour y faire quelques surveillances faciles au Protectorat. Il mourut en 1876, après une longue maladie.

Fr. Polycarpe de Marie, né à Lambton (Beauce), en 1819, novice à Montréal en 1849 après avoir été instituteur. Il entra au noviciat avec trois de ses élèves. Plus tard, il dirigea l'orphelinat de Saint-Louis. Il s'éteignit à Glencoe en 1871. à l'âge de 71 ans.

Bro. Luke, né en Prusse en 1822, novice à Montréal en 1855. Il exerce son métier de tailleur jusqu'à ce que l'obéissance le place à la tête du noviciat de Saint-Louis. Il mourut à Glencoe à 69 ans.

Bro. Celestine, né en Bavière en 1838, émigré au Canada et novice à Montréal en 1857. Il enseigne aux États-Unis et meurt à Eddington en 1893.

Fr. Domitien de Jésus, né à la Rivière-du-Loup en 1841, novice à Montréal en 1860. Prodirecteur à Westchester, et ensuite directeur de la procure de New-York. Sa mort arriva en 1890.

Bro. Josiah, né à Cork (Irlande) en 1841, élève de nos Frères de New-York, entré au Noviciat de Montréal en 1858. Il enseigne avec succès dans plusieurs villes des États-Unis, et meurt à Providence en 1891.

Bro. Ammian, né en Suisse, habitait le Détroit (É.-U.) quand il entra au noviciat de Montréal, en 1852, à l'âge de 33 ans, accompagné de trois de ses frères. Piété et charité deviennent ses vertus de prédilection. Après avoir exercé divers emplois dans nos maisons d'Amérique, il achève de se perfectionner au Protectory de Westchester, où il passe ses vingt dernières années comme simple réfectorier. Il mourut en 1899, âgé de 75 ans.

Bro. Chronian, né en Irlande, émigre aux États-Unis, se rend à Montréal et entre au noviciat en 1853. Après sa probation, il est envoyé à Canal Street, alors notre seule maison à New-York. Il allait tous les jours avec trois confrères,

faire la classe à Brooklyn. Il enseigna avec succès dans différentes villes des États-Unis. A sa fonction de professeur, il joignit pendant une vingtaine d'années celle de directeur. La piété et la charité le caractérisèrent sans cesse. Il mourut à Buffalo en 1893, à 64 ans.

Fr. Mathieu de Jésus, né à Yamachiche en 1862. Il conserva comme le plus précieux héritage la foi respirée pendant son jeune âge dans sa famille patriarcale. Il fréquenta, dans sa paroisse, les classes de nos Frères. En 1860, il entra au noviciat de Montréal, où deux de ses frères—Victorien et Thurien—l'avaient précédé. Envoyé à Chicago, il y géra d'abord le temporel puis ensuite fut chargé d'une classe. On le trouve pendant huit ans au collège de Saint-Louis (Missouri). De là il se rend à Glencoe, où il meurt en 1894, dans sa 52e année.

Bro. Baldwin naquit en Irlande en 1842. Sa famille émigra à New-York. Il n'avait pas encore quatorze ans quand il se présenta au noviciat de Montréal. Malgré son jeune âge, il fut admis. Son intelligence précoce donnait les plus belles espérances. Envoyé aux États-Unis, il enseigna dans plusieurs établissements, notamment à Baltimore, à New-York et à Saint-Louis. Il se montra partout excellent maître, homme d'ordre, inspirant à ses élèves respect et confiance. Un rhume opiniâtre le conduisit au tombeau en 1875, dans sa 50e année.

Fr. Arcadius-Walbert, né à Saint-Henri de Lévis, en 1843, novice à Montréal en 1858. En-

voyé aux États-Unis après sa probation, il est successivement employé à Rochester, à New-York et à Utica jusqu'en 1869. Il exerce différentes charges à Saint-Louis et à Chicago. Finalement on lui confie la direction (1895) de la maison de Las Vegas (Nouveau-Mexique), où il se montra, comme ailleurs, bon et fervent religieux. Il y mourut en 1896.

Bro. Noah, né à Montréal en 1845, novice en 1858. Après sa probation il enseigne à Manhattanville jusqu'à ce que l'obéissance le charge de la première classe de l'académie de Calvert-Hall, à Baltimore. Il dirige tour à tour Saint-Joseph (Missouri), le collège de la Salle (Philadelphie), et une nouvelle communauté à Liverpool. Après ces différents stages, il passe en France, y fait un court séjour, puis revient aux États-Unis où il meurt en 1897.

Bro. Liborian, né en Irlande en 1829, novice à Montréal en 1857, après avoir été élève de nos Frères de Troy (É.-U.). Il débute dans l'enseignement à Saint-Jean d'Iberville, puis, après quelques mois, est envoyé à Philadelphie. On le voit ensuite directeur ou inférieur à New-York, de nouveau à Philadelphie et à Baltimore. Il mourut à Sainte-Agathe de Philadelphie en 1897.

Bro. Dosas, né en Prusse en 1821. Après avoir été dix ans instituteur laïque dans son pays, il passa, avec sa famille, à Détroit (É.-U.). Appelé par la grâce, il entra au noviciat de Montréal, à l'âge de 32 ans. Trois de ses frères l'avaient précédé dans notre Institut. Son caractère énergique

lui fit vaincre les difficultés qu'à son âge, surtout, on rencontre dans sa formation, et il devint pour ses confrères un sujet exemplaire. Envoyé aux États-Unis, il fut d'abord employé à Philadelphie, puis ensuite successivement à Baltimore, à New-York, à Rochester et à Ellicott-City. On le trouve aussi directeur à New-York et à Carondelet. De 1873 à 1889, il séjourna à Santa-Fé. De là, ses infirmités l'obligèrent à se rendre à l'infirmerie de Glencoe, où il mourut en 1897, à 76 ans.

Fr. Domitien, né à Saint-Vincent, près Montréal, en 1823. Sa grand'tante était la fondatrice des Sœurs Grises de Montréal et sa sœur en devint la supérieure générale. Le Fr. Domitien fit son noviciat en 1846. Après quelques années de classe il devint directeur à Kamouraska—maison fermée en 1856. De là, il passa aux États-Unis, et enseigna d'abord à l'orphelinat d'Albany où son dévouement pour les enfants pauvres brilla dans tout son éclat. En 1860. l'obéissance l'appela à Santa-Fé. Il devint ensuite successivement directeur à Mora et à Santa-Fé. En 1871, à la suite du grand feu de Chicago, il fut envoyé dans cette ville pour organiser les choses de l'Institut, et il y réussit. De là, il se rendit à Glencoe, où il passa trois ans occupé aux travaux agricoles, puis à Carondelet, dont il fut directeur pendant trois ans. Après ce stage, ayant rempli différents emplois au collège de Saint-Joseph et celui de Past-Christian, il retourna comme sous-directeur à Glencoe, où avait été transféré le noviciat de Carondelet, en 1886. C'est dans cette maison de

formation que ce fervent religieux, modèle de régularité et de bon esprit, mourut en prédestiné en 1910, âgé de 87 ans.

Fr. Clementian, Pierre Muth, naquit en Bavière, en 1840, d'une famille vraiment chrétienne, où la vertu semblait croître avec les richesses. Tout jeune était Pierre quand ses parents vinrent se fixer à Baltimore (États-Unis). Il fut placé à l'école Saint-Alphonse de cette ville, dirigée par nos Frères.

En 1852—Pierre avait alors douze ans—l'évêque de Philadelphie, Mgr Jean-Népomucène Newman, rédemptoriste, visita les classes des Frères et dit entre autres choses aux élèves : « Si le Pape le permettait, bien volontiers je quitterais ma soutane d'évêque pour revêtir la robe du Frère des Écoles chrétiennes et me dévouer le reste de mes jours à l'éducation des enfants. » Ces paroles d'un futur vénérable dont la cause est introduite en Cour de Rome, laissèrent dans le cœur de l'adolescent une impression profonde qui l'attira à la vie religieuse. Il entra au Noviciat des Frères des Écoles chrétiennes, à Montréal, en 1854, et reçut le nom de Frère Clementian. Après sa probation, on le trouve à l'école Saint-Laurent, heureux d'enseigner les plus jeunes élèves, qu'il affectionnait beaucoup à cause de leur innocence, et qu'il savait s'attacher par son exquise bonté. Après un séjour de quelques mois dans cette classe, l'obéissance l'appela aux États-Unis, où il exerça différents emplois. Il eut à diriger tour à tour des écoles paroissiales, des orphelinats, des maisons de ré-

forme morale et des collèges. Son tact, sa prudence et sa douceur brillèrent partout. Il était l'admiration du district entier de New-York. Ces estimables qualités et ses éminentes vertus l'appelaient à porter un fardeau plus lourd. Nommé visiteur du district d'Irlande-Angleterre, il travailla avec ardeur dans ce nouveau champ d'action. Il invitait ceux qui dépendaient de lui à considérer les situations avec calme, les gens sous leur meilleur aspect, et surtout à prier avec ferveur et persévérance. Il aimait visiter les classes, et recommandait aux maîtres d'inspirer aux enfants le goût de l'étude, de les former aux bonnes manières, et de leur donner toujours l'exemple. Le patriotisme avait ses sympathies.



Le Fr. Clementian, Assistant

Après cinq ans de visitorat en Irlande, le Fr. Clementian fut chargé du vaste et important district de New-York. En 1891, il était appelé en France par le Supérieur Général pour réparer sa

santé épuisée par le travail. Des soins assidus le remirent sur pied. Cette même année mourut le cher Frère Assistant Patrick et la commission capitulaire nomma le Fr. Clementian pour le remplacer. Après sa nomination, sa première visite aux États-Unis lui attira de nombreux témoignages d'estime. Élèves et frères, prêtres, évêques et autres personnes de considération l'acclamèrent.

Malgré la fatigue occasionnée par de longs voyages et une nombreuse correspondance, la frêle santé du cher Fr. Clementian put soutenir le poids de sa charge pendant vingt ans. Dans les derniers mois, il se traînait courageusement à la chapelle pour les exercices de communauté. Après plusieurs attaques de paralysie, il délia sa gerbe de mérites pour le ciel dans la nuit du 1er au 2 décembre, à l'âge de 73 ans.

« La vie est un combat dont la palme est aux cieux ! »

Il y aurait des choses bien intéressantes à dire depuis 1900, la limite ordinaire de notre travail, jusqu'à 1921.

La piété est soutenue par la fidélité aux règles, aux exercices spirituels, et le bon emploi du temps.

Les études sont en pleine vigueur. L'affiliation aux Universités de Laval et de Montréal permet à plusieurs Frères de prendre avec grande distinction le diplôme de l'enseignement secondaire moderne. D'autres, chaque année obtiennent avec succès les diplômes de l'État.

Actuellement, quelques Frères se préparent aux examens de la licence ès-science.

Les développements matériels ont rivalisé avec les progrès intellectuels. L'Ontario, devenu district, est florissant. Il a déjà ses trois maisons de formation. Avant d'enseigner, les jeunes Frères doivent suivre les cours de l'École normale de la Province, et se munir du diplôme.

Comme on l'a vu précédemment, en 1917 les maisons de formation du District de Montréal, ont été installées à Laval-des-Rapides, Ile Jésus. Limoilou, à Québec, a aussi un Petit-Noviciat, qui alimente chaque année le Grand-Noviciat de Montréal de quelques excellents sujets.



Le Frère Allais-Charles, Assistant

Terminons en disant un mot de l'Académie commerciale de Québec. Cette superbe construction, pouvant recevoir au moins 300 pensionnaires, ne laisse rien à désirer sous le rapport physique, intellectuel et moral.

Ces progrès, en majeure partie, se sont réalisés sous la haute et sage administration du vénéré Frère Allais-Charles, Assistant au Canada depuis

1913. Les commentaires sur l'œuvre accomplie seraient superflus : un bon arbre se juge par ses fruits.

DÉPUTÉS AUX CHAPITRES GÉNÉRAUX :

Années

1844—Fr. Facile.
1853—FF. Facile et Zozime.
1854— " Facile et Patrick.
1858— " Facile et John of Mary.
1861— " Facile et Ambrose.
1873— " Hoséa et Aphraates.
1874— " Hoséa et Adelbertus.
1875— " Hoséa et Aphraates.
1882— " Réticius et Albanius.
1884— " Réticius et Albanius.
1894— " Flamian et Andrew.
1897, 1901, 1905, 1907—FF. Gemel-Martyr, Malachy-Edward, Edward of Mary, ce dernier, de droit.
1913—FF. Sigebert-King, Mandellus, Symphorien-Louis, Edward of Mary, ce dernier, de droit.



TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES.

————



